N° 427 — Tome CXIV 1er Avril 1916

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, J.-W. BIENSTOCK, GEORGES BOHN, VENTURA GARCIA CALDERON, HENRY-D. DAVRAY, MARC HENRY, CHARLES-HENRY HIRSCH, P.-G. LA CHESNAIS, ALFRED LIÉNARD, ALEXANDRE MAVROUDIS, CHARLES MERKI, FRITIOF PALMER, RACHILDE, THÉODORE STANTON, FRANZ TOUSSAINT, DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVI

SOMMAIRE

—

N° 427. — 1er AVRIL 1916

Ventura Garcia Calderon..	*Ruben Dario*.....	385
Marcel Rouff.....	*La Politique intérieure de l'Italie et la Guerre*.....	400
Henry-D. Davray.....	*L'Angleterre et les Munitions*.....	416
Alfred Liénard.....	*Poésies*.....	430
P.-G. La Chesnais.....	*Socialistes Espagnols*.....	435
Gustave Kahn.....	*Louis Raemaekers*.....	443
J.-W. Bienstock.....	*Chez l'ennemi* (Berlin, Dresde, Vienne, Budapest).....	448
Marc Henry.....	*L'Aventure du petit Bon Dieu breton.*	466

REVUE DE LA QUINZAINE

Rachilde.....	*Les Romans*.....	495
Georges Bohn.....	*Le Mouvement scientifique*.....	500
Docteur Paul Voivenel....	*Sciences médicales*.....	504
Charles-Henry Hirsch.....	*Les Revues*.....	509
Henri Albert.....	*Lettres allemandes*.....	517
Théodore Stanton.....	*Lettres américaines*.....	522
Fritiof Palmér.....	*Lettres scandinaves*.....	527
Divers.....	*Ouvrages sur la guerre actuelle*....	530
Divers.....	*A l'Etranger :*	
	Allemagne (Henri Albert).....	542
	Balkans (Alexandre Mavroudis)...	547
	Belgique (Charles Merki).....	550
	Danemark (P.-G. La Chesnais)....	554
	Etats-Unis (Théodore Stanton)....	557
Franz Toussaint.....	*Variétés : L'Origine des tranchées et des mines*.....	560
Guillaume Apollinaire.....	*La Vie anecdotique*.....	565
Mercvre.....	*Publications récentes*.....	568
—	*Echos*.....	569

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME, PARIS, VI^e

1915-1916

JACQUES-ÉMILE BLANCHE : CAHIERS D'UN ARTISTE

G.-K. CHESTERTON : LA BARBARIE DE BERLIN

LETTRES A UN VIEUX GARIBALDIEN

Traduction d'Isabelle Rivière

PAUL CLAUDEL : CORONA BENIGNITATIS ANNI DEI

PAUL CLAUDEL : TROIS POÈMES DE GUERRE

CLUTTON-BROCK : MÉDITATIONS SUR LA GUERRE

Traduction de Jacques Copeau

PIERRE HAMP : LA VICTOIRE DE LA FRANCE SUR LES FRANÇAIS

P.-J. JOUVE : VOUS ETES DES HOMMES (POÈMES)

CHARLES PÉGUY : NOTRE PATRIE

FRANÇOIS PORCHÉ : L'ARRÊT SUR LA MARNE (POÈME)

EMILE VERHAEREN : LA BELGIQUE SANGLANTE

POUR PARAITRE :

PAUL DESJARDINS : MIL NEUF CENT QUATORZE

HENRI GHEON : FOI EN LA FRANCE (POÈMES)

PIERRE HAMP : LE TRAVAIL INVINCIBLE

CHARLES-LOUIS PHILIPPE : CONTES DU MATIN

FRANÇOIS PORCHE : NOUS (POÈMES)

FRANÇOIS PORCHÉ : LE POÈME DE LA TRANCHÉE

FRANÇOIS PORCHE : IMAGES DE GUERRE

ANDRE SUARES : CLOCHES DE ROME

MIGUEL DE UNAMUNO : DU SENTIMENT TRAGIQUE DE LA VIE

Traduction de Faure-Beaulieu

Il est réimposé et tiré à part sur papier pur fil de Voiron un certain nombre d'exemplaires de chacun de ces ouvrages.

EN SOUSCRIPTION :

ŒUVRES COMPLÈTES DE CHARLES PÉGUY

15 vol. in-8° carré à 10 fr., contenant un portrait et des introductions de M. BARRES, H. BERGSON, A. MILLERAND, A. SUARÈS, etc.

Pour les souscripteurs le prix de la collection est ramenée à 130 fr. payables en 4 versements annuels de 32 fr. 50.

Premier volume à paraître : NOTRE JEUNESSE, VICTOR MARIE, COMTE HUGO.

EN DÉPOT :

CAHIERS DE LA QUINZAINE

ENVOI DES CATALOGUES FRANCO SUR DEMANDE

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne..... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve..... 3.50

Pierre D'Alheim
Moussorgski..... 3.50
Sur les pointes (mœurs russes)..... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale..... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin..... 3.50

Aurel
Jean Dolent..... 1 »
La Semaine d'Amour..... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly..... 3.50
Lettres à Léon Bloy..... 3.50
Lettres à une Amie..... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy..... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866..... 3.50
Œuvres posthumes..... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre..... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse..... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches..... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo..... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert..... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens..... 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon..... 3.50
La Chevalière de la Mort... 2 »
Celle qui pleure..... 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II..... 3.50
Le Fils de Louis XVI..... 3.50
L'Invendable..... 3.50
Le Mendiant ingrat..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50
Le Sang du Pauvre..... 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain..... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs..... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis..... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren..... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie..... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris..... 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset
L'Exotisme..... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle..... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère..... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol..... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III..... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation..... 3.50

Fernand Caussy
Laclos..... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine..... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique..... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine..... 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages..... 3.50
Témoignages, IIe série..... 3.50
Témoignages, IIIe série.... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis..... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat..... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte..... 3.50
La Maison de Madame Gourdan..... 3.50

Paul Dellor
Remy de Gourmont et son Œuvre..... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto..... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot..... 3.50

Dostoïevski
Correspondance et Voyage à l'étranger..... 7.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel..... 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien.....

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Georges Duviquet

Héliogabale..... 3.50

Georges Eekhoud

Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch

L'Œuvre de Maurice Maeterlinck..... 0.75

Paul Escoube

Préférences..... 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh

Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières

François Coppée et son œuvre..... 0.75

André Fontainas

Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux

Dans la chambre de Napoléon mourant..... 3.50

Edouard Ganche

Frédéric Chopin..... 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran

Anthologie de l'Amour Provençal..... 3 50

André Gide

Oscar Wilde..... 1 »

Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50

Nouveaux Prétextes..... 3.50

A. Gilbert de Voisins

Sentiments..... 3.50

Comte de Gobineau

Pages choisies..... 3.50

Edmund Gosse

Père et Fils..... 3.50

Jean de Gourmont

Henri de Régnier et son œuvre..... 0.75

Muses d'Aujourd'hui..... 3.50

Remy de Gourmont

Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*..... 3.50

La Culture des Idées..... 3.50

Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse..... 0.75

Dialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série).... 3.50

Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)..... 3.50

Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)..... 3.50

Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)..... 3.50

Epilogues, 1905-1912. Vol. complém..... 3.50

Esthétique de la langue française..... 3.50

Livre des Masques, *Portraits symbolistes*..... 3.50

Le IIe Livre des Masques.. 3.50

Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, Ve série)..... 3.50

Le Problème du Style..... 3.50

Promenades littéraires (I).. 3.50

Promenades littéraires (II).. 3.50

Promenades littéraires (III) 3.50

Promenades littéraires (IV) 3.50

Promenades littéraires (V). 3.50

Ch.-M. Des Granges

La Presse littéraire sous la Restauration..... 7.50

Maurice de Guérin

Les plus belles pages de Maurice de Guérin..... 3 »

Frédéric Harrison

John Ruskin..... 3.50

Lafcadio Hearn

Le Japon..... 3.50

Henri Heine

Les plus belles pages de Henri Heine..... 3.50

A.-Ferdinand Herold

Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie..... 6 »

Alexandre Herzen

Pages choisies..... 3.50

Albert Heumann

Le Mouvement littéraire Belge..... 3.50

Robert d'Humières

L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne..... 3.50

Francis Jammes

Feuilles dans le vent..... 3.50

Ma Fille Bernadette..... 3.50

H. Jelinek

La Littérature tchèque contemporaine..... 3.50

Virgile Josz

Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

Rudyard Kipling

Lettres du Japon..... 3.50

Paul Lafond

L'Aube Romantique..... 3.50

Laclos

Lettres inédites..... 3.50

Madame Lafarge

Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue

Mélanges posthumes..... 3.50

Wanda Landowska

Musique ancienne..... 3.50

Pierre Lasserre

La Doctrine officielle de l'Université..... 3.50

Portraits et Discussions.... 3.50

Le Romantisme français... 3.50

Marius-Ary Leblond

Leconte de Lisle..... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay

La Littérature contemporaine (1905)..... 3.50

Edmond Lepelletier

Histoire de la Commune de 1871. I..... 7.50

Histoire de la Commune de 1871. II..... 7.50

Histoire de la Commune de 1871. II..... 7.50

Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Emile Zola, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Loyson-Bridet

Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*..... 3.50

Jean Lucas-Dubreton

La Disgrâce de Nicolas Machiavel..... 3.50

Emile Magne

L'Esthétique des Villes.. . 3.50

Madame de Chatillon..... 3.50

Madame de la Suze..... 3.50

Madame de Villedieu..... 3.50

Le Plaisant Abbé de Boisrobert..... 3.50

Scarron et son milieu..... 3.50

Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50

Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet..... 3.50

Henri Malo

Les Corsaires..... 3.50

Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart..... 3.50

Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, II..... 3.50

René Martineau

Tristan Corbière..... 3.50

Ferdinand de Martino

Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis

La Pensée de Maurice Barrès 0.75

Masson Forestier

Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Camille Mauclair

Jules Laforgue..... 2.50

Édouard Maynial

Casanova et son temps.... 3.50

La Jeunesse de Flaubert... 3.50

La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant..... 3.50

Henri Mazel

Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia

Les Idées de Stendhal..... 3.50

Stendhal et ses commentateurs..... 3.50

La Vie amoureuse de Stendhal..... 3.50

George Meredith

Essai sur la Comédie..... 2 »

Adrien Mithouard

Le Tourment de l'Unité.... 3.50

Albert Mockel

Propos de Littérature..... 3 »

Jean Moréas

Esquisses et Souvenirs.... 3.50

Réflexions sur quelques Poètes..... 3.50

Variations sur la Vie et les Livres..... 3.50

Eugène Morel

Bibliothèques, 2 vol. in-8e. 15 »

Charles Morice

Eugène Carrière..... 3.50

Jacques Morland

Enquête sur l'Influence allemande..... 3.50

G. FERRERO

La Guerre Européenne

1 volume in-18..... 3 fr. 50

Maurice MURET

L'Orgueil Allemand

(6e mille). 1 volume in-18..... 3 fr. 50

F. VAN LANGENHOVE

Secrétaire scientifique de l'Institut de Sociologie Solvay (Bruxelles)

Comment naît un Cycle de Légendes

Francs-Tireurs et Atrocités en Belgique

1 vol. in-18..... 3 fr.

Paul FORT

Poèmes de France. Bulletin lyrique de la Guerre

Préface d'Anatole FRANCE

1 volume in-18..... 3 fr. 30

Lieutenant R...

Méditations dans la tranchée

(3e mille). 1 volume in-18..... 3 fr. 50

G. de la FOUCHARDIÈRE

L'Araignée du Kaiser. Roman

(3e mille). 1 volume in-18..... 3 fr. 50

Otto Richard TANNENBERG

La plus Grande Allemagne

Préface de M. Maurice MILLIOUD

Professeur de Sociologie à l'Université de Lausanne

Grand in-8, avec 7 cartes..... 4 fr.

Luigi BARZINI

Scènes de la Grande Guerre

Traduction de Jacques MESNIL

In-18..... 3 fr. 50

RUBEN DARIO

—

Nous perdons en lui le plus pur et le plus musical des poètes de langue espagnole. On raconte que ce grand don Ramon del Valle-Inclan, l'admirable romancier de la *Geste des Loups*, dit un jour en public : « Toute notre poésie peut se réduire à deux noms : Jorge Manrique et Ruben Dario »... Manrique, le vieux chantre du xv^e^ siècle; Dario, un écrivain de l'Amérique Centrale. La boutade déplut à Madrid. Elle n'était que juste. C'est le poète américain, qui, le premier peut-être, a su trouver dans notre langue, si belle, mais quelquefois trop sonore, ces « mots spécieux » de Verlaine, — de Verlaine dont il avait le masque et la mélancolie.

Il était venu, comme le poète français, tordre le cou à l'éloquence, et faire « de la musique avant toute chose » Quand Ruben Dario commençait à écrire, un romantisme larmoyant ou tonitruant sévissait dans notre Amérique latine. Ces vastes solitudes, ces paysages démesurés pour des Virginies ou des Claras d'Ellébeuse, ces continuelles révolutions qui témoignaient, certes, d'une énergie virile, mais indisciplinée, bref, toute cette vie singulière de nos jeunes démocraties, inspirait une poésie tour à tour exultante ou découragée, sans mesure. Les poètes, des Renés révolutionnaires, avaient en politique toutes les audaces, mais restaient conservateurs en littérature, conservateurs des clichés romantiques. Et c'est dans ce chœur désordonné de lamartiniens et d'hugolâtres qu'allait retentir d'une « étrange et grêle façon », la plus séditieuse musique. Déjà quelques imitateurs de Becquer avaient essayé une poésie hésitante, confidentielle et sans

faste. Voici que la voix était plus prenante et savait les mots qui font pleurer. Cette musique, tous les poètes de l'Amérique l'ont imitée, nuancée, pendant vingt ans. C'est d'elle qu'est sorti notre modernisme, qui s'apparente au symbolisme français. Ruben Dario a été, comme il le disait de Verlaine, « le père et le maître magique ». L'Espagne même l'écouta. La génération de 1898 congédiait ses maîtres pour adopter l'enseignement de ce prestigieux symphoniste. Les écrivains de Madrid, qui songent déjà à ériger la statue de notre Ruben aux jardins du Retiro, bien d'autres encore, diront comme nous que le plus grand poète espagnol est mort.

I. — SA VIE

Etrange vie que la sienne ! Il a raconté ses pèlerinages dans une autobiographie trop courte à notre gré. Il était né « sous la logique d'une influence maligne ». Le démon de l'alcool, dont il avouait l'esclavage, celui de la concupiscence aussi, trouvèrent en lui une proie docile.

« Y a-t-il dans mes veines quelque goutte de sang africain ou d'indien chorotega ou nagrandano ? » — se demandait-il. « Cela se pourrait, en dépit de mes mains de marquis. » A le voir on ne pouvait douter qu'il fût métis, et c'est peut-être à cette origine mélangée qu'il devait les complications mystérieuses de son âme. Sa puissante laideur était véritablement celle d'un satyre, dont il avait, dirait-on, la double nature. Ce poète charnel, à la face bestiale, a modulé les plus purs sanglots. Il avait les cheveux crépus, le nez camus, les lèvres épaisses, et les yeux d'une étrange douceur africaine, ces yeux qu'il fermait à demi quand il soulignait une syllabe chantante, pour en savourer la musique.

Né à Chocoyos, village du Nicaragua, dans l'Amérique Centrale, il eut une enfance romanesque dans un cadre tout romantique. Il ne connut que fort tard son père, un homme gai, aimant les galanteries et la bière brune. Il ne vit qu'une fois sa mère, une dame en robes noires qui le serrait en pleurant. Il vivait avec sa grand'mère en écoutant les contes qui font peur aux enfants, et les guitares aux clair de lune. Ses premières amours furent ceux de *Paul et Virginie*. « Quel divin et bien créole Cantique des Cantiques ! C'est là que, pour la première fois, je compris dans toute sa profondeur le « mel

et lac sub lingua tua ». Il faut savoir ce que sont ces nuits des amoureuses terres chaudes. Elles sont remplies d'une sorte de douce inquiétude. On dirait parfois qu'il n'y a plus d'air. Les fleurs et les arbres se stylisent dans l'immobilité. La nonchalance et la sensualité s'unissent dans le vague des désirs. On entend au loin le roucoulement d'une colombe. Un papillon bleu volète à travers le jardin. Les vieux sont endormis dans le hamac. Alors, dans l'heure tiède, deux mains se joignent, deux têtes se rapprochent, se parlent à voix basse; on ne veut plus penser, on ne veut plus savoir si l'on existe, une volupté des *Mille et une nuits* parfume d'effluves tropicales le triomphe de l'attraction et de l'instinct. »

Premier amour d'un adolescent qui voulait s'enfuir à quatorze ans avec une étoile de cirque, et qui sentait déjà dans ses veines cette nostalgie nomade des hispano-américains, ce désir d'être ailleurs et partout. Il va au Guatémala, à Costa-Rica. Comme les rêveurs ont leur destin capricieux, il part au Chili, pays d'admirables historiens et de penseurs où ne pouvait naître et s'acclimater un grand poète. Dans certaines pages d'*Azul*, éclate avec lyrisme la mélancolie du Prospero exilé. Bien vite il passa à Buenos-Aires, le climat le plus favorable à son génie. Mais il ne peut se fixer, il ne sait point se fixer, cet errant, et le voici pour la première fois à Madrid, ensuite à Paris. Son grand désir d'enfant était de visiter cette « capitale de l'amour, cette reine du rêve (1) ; » son ambition de poète était de connaître Verlaine. Dario a raconté son entrevue avec le pauvre Lelian dans le vieux café d'Harcourt. Sawa, le très singulier écrivain espagnol, fit les présentations : « Un poète américain, un admirateur »...

Le poète américain entreprit avec ferveur un petit discours « en mauvais français » qui finissait en parlant de la gloire. Sans doute, le maître avait ce soir-là éprouvé une fois de plus

(1) Il aima la France toujours. Voici déjà longtemps qu'il dit ses inquiétudes dans un sonnet admirable et prophétique, dont le premier vers était : « Les Barbares, France, les Barbares, chère Lutèce. » Ses dernières paroles furent des paroles d'amour à l'adresse de ce pays qui l'ignorait. Il se plaignait, dans une lettre à Gomez Carrillo de ne pas trouver en Amérique assez d'ardeur pour la guerre. « On dirait, ajoutait-il, que la grandeur de cette lutte fatigue les Américains. Je voudrais cependant pouvoir m'unir à la phalange de ceux qui, comme vous, comme Rodo, comme Francisco Garcia Calderon, s'évertuent à faire comprendre à nos compatriotes que si la France sombrait, nous sombrerions aussi, et que si nous voulons être libres, nous devons avant tout souhaiter le triomphe des alliés. Dites-le à N... qui me paraît un peu tiède. Il faut aimer la France comme notre mère. Amen. »

la vanité de ce mot, car, se tournant vers Ruben Dario et frappant de la main le marbre de la table, il murmura à voix basse cette confidence : « La gloire !... La gloire !... M... M... encore ! »

De retour en Argentine, le poète commence à publier dans *la Nacion* — il sera toute sa vie le collaborateur du grand quotidien de Buenos-Aires, — quelques-uns de ses *Raros* burinés,— où il dit ses admirations européennes. *Prosas profanas* obtient un succès de scandale : « enthousiasme retentissant », chez les jeunes, « envie souterraine » de beaucoup. « C'est une trouvaille », lui écrivit alors, pour le féliciter du titre, le juge incomparable qu'était Remy de Gourmont.

Dorénavant ses pérégrinations sont incessantes. Il réside alternativement à Paris, Madrid et Buenos-Aires. Comme il abuse de l'alcool, sa vie est une suite de courts délires et de longues fatigues ; comme il est plongé dans une torpeur continuelle, il lui arrive plus d'une fois de se trouver dans un coin du monde, dans l'abandon et l'accablement. Il y a quelques années, sans que personne pût comprendre pourquoi il avait échoué là, il envoya à ses amis, du fond d'une lointaine province française, un télégramme qui commençait par le signal des navires en détresse : S. O. S. (Salvation of Souls). C'était bien un cri de Ruben Dario, un cri d'angoisse dans ses ténèbres... Et une fois de plus, comme en France, il y eut un poète à l'hôpital l'an passé. La munificence du Président Estrada Cabrera le ramena de l'hôpital de New-York au Guatémala, pour l'y soigner et l'y consoler. Mais le retour définitif dans sa patrie le hantait déjà. « Je m'éloigne du Guatémala à la recherche du cimetière de mon pays natal », écrivait-il, voici quelques mois, au grand écrivain hispano-américain Gomez Carrillo. Il ne se trompait pas, notre pauvre Lélian.

Il est mort à quarante-huit ans, vieilli avant l'âge moins d'avoir aimé les « Muses de chair et d'os », que d'avoir poursuivi les fantômes décevants de son rêve. Il se repose enfin dans son village, le pèlerin passionné qui avait voulu presser contre son cœur toutes les beautés du monde.

II. — SON ŒUVRE

Ce réformateur de la poésie espagnole débuta sagement. Je conserve encore, — c'est un cadeau de lui, — des numéros de

El Ensayo, petite revue publiée à Léon de Nicaragua en 1880 par quelques jeunes gens, où le futur révolutionnaire faisait siennes les règles de la poésie castillane la plus désuète. Cependant il préludait déjà aux plaintes qu'il devait répéter plus tard. « Le monde raille le poète et l'appelle fou », dit-il dans des vers ingénus d'adolescent qui tâtonne et s'oriente. A peine peut-on voir là comme une inquiétude et l'obscure terreur d'une vie prédestinée ? « Tours de Dieu, poètes, paratonnerres célestes », s'écriera-t-il plus tard, acceptant et glorifiant la mission émersonienne du rêveur.

Ensuite vinrent *Epistolas y poemas* et *Abrojos*, — ce dernier livre publié au Chili, — deux ouvrages de sylvain novice, qui n'est pas encore maître de sa cornemuse. Ce sont des livres de jeunesse presque inconnus, presque introuvables. Ils constituent la préhistoire de ce poète. Le premier, traditionnel par la métrique et par l'inspiration, n'a qu'un intérêt documentaire. Quant à *Abrojos*, c'est une nouveauté, mais déplorable. L'Espagnol Campoamor, mêlant le rire et les larmes, popularisait alors, à la manière de l'auteur de *Atta Troll*, une poésie acide et brusque, hargneuse, clownesque et prosaïque. Cela s'appelait *humorada* et c'était en réalité un humour bruyant, une ironie détachée des choses terrestres. Ruben Dario écrivit aussi des *humoradas*. Lourde méprise d'un cœur rivé à la vie. Il n'était né que pour se plaindre.

Azul est, pour le grand public, la première œuvre de Ruben Dario. La prose et les vers s'y mêlent, comme dans le livre où Dante a décrit son ineffable amour. On pourrait y trouver aussi aux premières pages l'*Incipit vita nova*. Car en effet une vie nouvelle commence pour l'art américain. Les vers d'*Azul* conservent encore par endroits l'accent classique, mais la prose en est pleine de rumeurs qu'on n'avait jamais encore entendues. Où donc trouverait-on pareille harmonie en langue espagnole? C'est une prose de nuances, de cadences indéfinies; une strophe brisée dont les débris s'incrustent dans la phrase lyrique. La prose castillane, employée jusqu'alors, par les plus grands maîtres à la manière d'une arabesque, avec de nombreuses incidentes, lente, solennellement léthargique, s'allège et se régénère. « Mosaïque, et non musique », disait un jour Oscar Wilde, critiquant un style compassé que l'on ne pourrait lire à haute voix sans fatigue.

C'est le défaut dont souffrait la littérature espagnole au XX^e siècle, en exceptant Larra et Becquer. Quand ce n'était pas de la mosaïque, c'était toujours de l'oratoire retentissante. Et voici que les oreilles, assourdies jusque-là par les tambours majors, écoutaient avec délices le plus troublant des tziganes. « Pour mieux écrire une prose achevée, dit Heine, il faut posséder, entre autres, une grande virtuosité dans les formes métriques : sans cela il manque au prosateur un certain tact, il lui échappe des associations de mots, des expressions, des césures et des tournures qui ne sont à leur place que dans la poésie, et il en résulte une secrète dissonance qui ne blesse que peu d'oreilles, mais les plus fines. »

Il faut croire que de fines oreilles ne manquaient pas en Amérique, car le livre scandalisa, mais séduisit. Il n'est pas jusqu'au vague même de son titre, qui ne dût satisfaire l'âme confuse des jeunes. « L'art, c'est l'azur », avait dit Victor Hugo, que notre poète admira toujours. Telle était l'épigraphe à la fois et la clé du livre. Les récits qu'il contient précisaient le sens du titre. Lisez l'histoire de l'oiseau bleu qui s'envola un jour de la tête du poète, — celle du rêveur qui gagne sa vie en tournant la manivelle d'un orgue de barbarie pour amuser un roi philistin. Toute l'esthétique de Ruben Dario se trouve là : son horreur de la foule (« le peuple est lourd, sale, laid, méchant », avait-il dit dans *Epistolas y Poemas*), — son mépris pour l'existence bourgeoise. Pour lui comme pour les romantiques, le poète est un exilé.

C'est là que l'on trouve, dans des transpositions lyriques, ses premiers contacts, ses premiers dégoûts. Déjà, il va proclamer, — c'était alors la mode en Europe, — la nécessité de la tour d'ivoire. « Royaume intérieur », disait Ruben Dario, faisant allusion aux agrestes séjours où se réfugiait le mysticisme de la poétesse de Dieu, sainte Thérèse. Le parnassien de *Prosas profanas* est né.

Le « parnassien » ? — Les épithètes paraissent n'avoir qu'une valeur de convention en littérature comparée. « Jamais l'âpre cri de la passion dévorante ou intense ne s'ouvre un chemin à travers les nerfs de cet artiste », déclarait alors Rodo, le grand critique uruguayen, dans une admirable étude sur *Prosas Profanas*, où il essayait de paraphraser les vers exquis. « On la crut en marbre alors qu'elle était en chair vivante »,

répondait, longtemps après, Ruben Dario, faisant sans doute une allusion à cette louange qu'il considérait déjà comme une limitation. La méprise est ancienne. Des parnassiens se plaignaient que l'on nommât impassibilité leur discrétion et leur orgueil. Cette fois au moins, la critique se trompait. « Sentimentale, sensible, sensitive », l'âme de Ruben était bien la moins impassible des âmes. Par un curieux phénomène d'histoire littéraire, il a été donné à Ruben Dario de résumer et de rendre contemporains en Amérique deux états d'âme successifs de la poésie française : le Parnasse et le Symbolisme. Cela ne doit point surprendre si l'on se rappelle les premières années de Verlaine et ces *Poèmes Saturniens*, où il cherchait à « ciseler les mots comme des coupes », et où cependant l'on trouve déjà toute sa musique morose.

L'art parnassien de Ruben Dario se justifiait en Amérique par le besoin de renouveler, plus encore que les formes du vers, le vocabulaire lyrique, d'enrichir cette langue appauvrie avec les truculences d'une joaillerie barbare ; — et en même temps, et surtout, par la nécessité de la retenue, de la réserve sentimentale dans une poésie pleine de confessions, de cris emportés, d'apostrophes aux tyrans, dans une littérature de place publique, issue directement du romantisme. A cette frénésie individualiste, il convenait alors d'opposer « une sérénité de mer et de ciel », — au lyrisme larmoyant ou boursouflé, un autre lyrisme, sobre et sans éclat. Aucune attitude ne pouvait mieux convenir à ce poète aux goûts aristocratiques. Comme son maître Gautier (1), il s'exilait des choses ; il se défendit contre le plébéianisme ambiant en se composant une vision décorative de l'univers. C'était un poète pour qui le monde existait, mais un monde extérieur organisé par quelque Louis de Bavière. Il aurait confessé alors, comme Flaubert, qu'il n'y avait pour lui dans le monde que les beaux vers, les phrases bien tournées, les clairs de lune, les tableaux coloriés et les marbres antiques. Son décor préféré fut la Grèce, — mais surtout, avouait-il, la Grèce de France ; les paysages de Ver-

(1) Dans un travail approfondi et moins hâtif, il serait curieux de noter l'influence de ce maître sur Ruben Dario, par des pièces comme la « symphonie en blanc majeur » et le début étincelant d'un article sur le pape Léon XIII, une charmante image du Voyage en Italie (l'âme du poète comme un colombier plein de colombes qui est de Gautier, etc.. Il est vrai que de telles recherches sont un peu vaines et elles n'indiquent pas toujours les influences : j'ai trouvé dans Flaubert une des belles métaphores de Méléagre.

sailles, avec de hautes terrasses et des cygnes blancs dont le long col évoquait toujours l'idée d'un point d'interrogation pour ce rêveur. Si l'art de l'écrivain consiste, comme on l'a dit, à créer un *poncif*, Dario l'a pleinement réalisé, avec son exotisme de marquises poudrées et de moutons enrubannés. Pendant longtemps, les jeunes poètes ont évoqué ces images frêles et charmantes au fond d'un parc automnal, — d'un parc qu'ils n'ont pas vu.

Ceci n'est pas un reproche voilé. Ruben Dario est au-dessus de toute critique. Mais des esprits chagrins se demandèrent s'il était le *poète de l'Amérique*. Méchante question, et surtout question mal posée. Certes, il ne fut pas, comme tant d'autres, un poète de zone torride. Mais nous ne pouvons lui en vouloir d'avoir préféré à nos forêts vierges des bosquets plus policés, bosquets remplis de désirs inassouvis et de flûtes plaintives, selon son cœur. Et sans doute faut-il croire que notre Amérique appelait un tel exotisme, car son succès instantané semble indiquer qu'une atmosphère spirituelle y était favorable. Un siècle agité de luttes, d'aspirations confuses et généreuses avait tendu les nerfs de cette race indigène et latine, plus apte que la race espagnole à recevoir un art nouveau. Ce fut une chose excellente qu'un poète vînt nous transmettre ce « frisson » et nous faire prendre conscience de notre sensibilité raffinée.

Que nous enseignait ce magicien, à l'aurore de nos jeunes années ? — Tout d'abord, il se refusait à écrire un manifeste, à formuler des règles aux âmes nouvelles. Son esthétique était, comme il disait, *acratique*. Mais ce parnassien nous conseillait la liberté la plus révolutionnaire ; ce solitaire dédaigneux des confidences, pratiquant un art hautain et ciselé, laissait pourtant dans nos âmes un étrange sédiment de sensualité triste, et, au lieu de la sombre acceptation des parnassiens, l'inquiétude inassouvie des romantiques. « Vous verrez dans mes vers des princesses, des rois, des choses impériales, des visions de contrées lointaines ou imaginaires. Que voulez-vous ! je déteste, la vie et l'âge où le sort m'a fait naître. »

Tous les esprits de vingt ans ont rêvé de cette pâle princesse de la *Sonatina*, de cette marquise Eulalia (dans l'admirable « Era un aire suave »), la marquise aux yeux d'azur qui, dans

un paysage de fête galante, raille, espièglement, l'amour. Jamais ne furent plus dissociées la poésie et la vie ambiante, jamais le poète n'a mieux mérité les foudres de Platon et les critiques du bourgeois : dans des républiques à demi-créoles, il vivait rêvant d'empires absolus et de femmes blondes. *Prosas profanas* était notre « invitation au voyage ». Nous songions tous à la douceur d'aller vivre là-bas, dans ce décor de volupté et de luxe, au pays qui nous ressemblait.

Et voici que nous étions tombés juste en démêlant, à travers la poésie lapidaire, une âme pleine d'aveux. « Du champagne et des roses », avait dit le poète en parlant de sa jeunesse... Les roses l'ont blessé et la liqueur n'était pas sans amertume. *Cantos de vida y esperanza*, publiés en 1905, dénotent une rénovation complète, une élévation. C'est un Ruben Dario « seconde manière ». Le vernis des vers a craqué pour laisser enfin paraître, avec une émouvante vérité, sans « littérature », sans entraves de poétique, une âme qui se plaint de sa jeunesse envolée, de son amour infatigable malgré les cheveux gris, et surtout, avec déchirement, de l'horreur de mourir.

Le titre du livre peut paraître singulier. On y trouve de cordiaux accents de confiance, comme la « Salutacion al optimista », sa poésie « Por el influjo de la primavera », et la si pleine et superbe « Marcha triunfal ». Mais le ton le plus fréquent et, pourrait-on dire, le plus profondément senti, c'est celui de l'élégie d'Ovide et de l'Ecclésiaste. Il revient toujours aux regrets, à l'amertume de se souvenir. Comment est-il passé de son attitude première, si arrogante, à cette tristesse sans fierté, il nous le dit dans la poésie qui sert de prologue à ces *Cantos de Vida y Esperanza :*

La tour d'ivoire a tenté mes désirs, — J'ai voulu m'enfermer dans mon for intérieur — Et j'ai eu faim d'espace et soif de ciel — Du fond de mon propre abîme ténébreux. — Comme l'éponge saturée de sel — Par l'élixir de la mer, mon cœur doux et tendre — Fut imprégné d'amertume — Par le monde, la chair et l'enfer.

La torre de marfil tentó mi anhelo,
Quise encerrarme dentro de mí mismo
Y tuve hambre de espacio y sed de cielo
Desde las sombras de mi propio abismo.

Como la esponja que la sal satura
En el jugo del mar, fué el dulce y tierno

Corazon mío, henchido de amargura
Por el mundo, la carne y el infierno.

Jamais il n'atteignit à ce ton pathétique. Il va même jusqu'à abandonner les allures sibyllines de certains vers, le goût du rococo, et les *scherzos* de vocabulaire, pour exhaler sa plainte avec une simplicité déchirante. Nous apprîmes tous par cœur le refrain de sa *Cancion de otoño en primavera :*

Jeunesse, trésor divin, — Tu pars déjà pour ne plus revenir. — Quand je voudrais pleurer, je ne le puis, — Et parfois je pleure sans le vouloir.

Juventud, divino tesoro,
Ya te vás para no volver ;
Cuando quiero llorar, no lloro
Y a veces lloro sin querer.

§

Quelle fut l'influence de ces deux livres, les *Prosas* et les *Cantos* ? Pour l'expliquer en détail, il faudrait presque raconter l'histoire de notre modernisme, de ses points de contact et de ses divergences avec le symbolisme français, — ce qui n'est guère possible au cours de ces pages hâtives. Je vais essayer de résumer, brièvement, le sens de notre renaissance esthétique vers 1890.

Dans le prologue de ses *Cantos de Vida y Esperanza* Ruben Dario dit, non sans un légitime orgueil : « Le mouvement de liberté qu'il m'a été donné d'inaugurer en Amérique se propagea en Espagne et, ici comme là, le triomphe est atteint. » Cela était écrit en 1905 et c'était vrai. Après quinze ans de luttes pour un art nouveau, notre modernisme arrivait enfin à se définir et à se nuancer. Ses commencements avaient été pourtant assez confus. Il y a quelques années même, les réponses que recueillit Gomez Carrillo au cours de son enquête sur l'art moderne dénotèrent l'anarchie la plus absolue. Aujourd'hui encore, nous manquons d'une étude sérieuse sur l'esthétique, la valeur et les innovations du modernisme.

On a dit du Symbolisme qu'il était une réaction individualiste. S'il en est ainsi, il faut avouer que notre modernisme à ses débuts ne lui ressemblait guère. C'est précisément Ruben Dario qui combattit cet individualisme querelleur ou larmoyant qui provoquait les tyrans ou grandissait sa douleur. Qu'est-ce alors qu'un moderniste ? — Rodo, dont l'autorité est indiscutable, nous le disait : « Moi aussi, je suis *moderniste*, j'ap-

partiens de toute mon âme à la grande réaction... qui, se séparant du naturalisme littéraire et du positivisme philosophique, les amène, sans les affaiblir en ce qu'ils ont de fécond, à se dissoudre dans des conceptions plus élevées. » C'est une définition un peu vague, un peu inexacte aussi, en tant que le critique uruguayen étendait à l'Amérique sa conception du modernisme. Jamais nous n'avons traversé de périodes de naturalisme bourbeux ou de positivisme à ras de terre. Tout au plus la pénible formation des jeunes démocraties, réduisant la vie quotidienne à des soucis mercenaires, ravalait au dernier rang des *valeurs* américaines l'idéalisme « inutile » des poètes. Mais la littérature ne faisait que prolonger les échos du romantisme : celui-ci avait été et restait toujours l'école préférée de nos peuples inquiets, révolutionnaires en littérature comme en politique et dont les révolutions furent les poèmes vivants. Le modernisme était donc, en ne l'étudiant que chez les maîtres, à la fois une réaction contre le romantisme et le prolongement de celui-ci : il le modifiait, le transformait en enseignant la mesure et la réserve ; et il le continuait par l'anarchie de son individualisme qui, après s'être émancipé de la tyrannie des classiques, voulait, — sans conviction, il est vrai, — libérer les vers de toute règle.

Ruben Dario personnifie cette esthétique singulière. Voilà un poète qui chantait sur le mode mineur, en sourdine, avec un bon goût classique. Il ne nous délivrait pas des Grecs et des Romains. Comme eux, il n'exagère jamais. Il prêche la liberté, mais il n'en abuse pas. Son vers-librisme est timide et inconstant. Dans ses meilleurs vers de *Prosas profanas*, il se soumet à la rime. Il ne va pas jusqu'à conseiller, comme Verlaine, l'assonance. Bien avant celui-ci, en pleine Espagne romantique, un très subtil précurseur, Gustavo-Adolfo Becquer, en quête de rythmes qui fussent « des couleurs et des notes », fuyait également, avec un sens musical admirable, les consonnances trop riches et trop sonores. Ruben Dario ne les imite point. Ses audaces métriques ont consisté surtout à remettre en vigueur des mètres tombés en désuétude, ou à adapter à l'espagnol des libertés depuis longtemps connues par ailleurs. Il aimait à répéter les paroles d'un critique de Madrid, selon qui la métrique du *Portico* était celle de couplets populaires d'Espagne; et, dans le prologue de ses *Cantos*, il s'évertuait

à prouver que son hexamètre était celui du vieil Horace. « Quant au vers libre, ajoutait-il par allusion à l'Espagne, n'est-il pas singulier que, sur la terre des Quevedo et des Gongora, les seuls rénovateurs de l'instrument lyrique, les seuls libérateurs du rythme, aient été les poètes du *Madrid comico* et les librettistes de l'opera-comique ? » — Oui vraiment, cela est singulier. Mais il l'est davantage que les meilleurs poèmes du maître américain ne soient pas écrits en vers libres.

Seulement, s'il n'était pas toujours révolutionnaire, ou s'il n'allait pas jusqu'aux conséquences extrêmes de sa doctrine de *mélodie idéale*, il introduisait en échange dans le vers un sens admirable de la nuance, la passion de la musique, — de la couleur et des sons, comme l'avait voulu Becquer, — et ce sont là vraiment les caractères distinctifs de notre modernisme.

Il modifiait notre endécasyllabe classique, brisait le vers par des césures savantes, bouleversait les accents traditionnels, introduisant des consonances au milieu des vers ou bien jetant de ces fugues musicales (« La rosa y ¡pomposa rosa Pompadour »), qu'on ne peut traduire fidèlement. Il était alors de ces « musiciens qui jouent faux par raffinement ».

Qu'on ajoute à cela l'adaptation ou le rajeunissement de vocables choisis avec un goût suprême. Les mots perdent à l'usage, comme les monnaies, leur éclat et leur relief. Une langue, a dit admirablement Emerson, c'est le sépulcre des muses, c'est de la poésie fossile et la mission du poète est précisément de faire repasser à la frappe cet or vieilli. Ruben Dario a bouleversé le dictionnaire. Il avait une prédilection quasi perverse pour les néologismes, pour les mots obscurs qui restent en tremblant dans l'oreille, les mots qui étonnent, et qui caressent. Il faut l'avoir entendu lire ses vers, faire rouler certaines syllabes, pour comprendre la sensualité de son amour verbal.

Rajeunissement de la métrique, richesse des tours de phrases et des épithètes, sans craindre d'encourir fréquemment le reproche de gallicisme : voilà les nouveautés formelles de cette poésie moderniste ; — paganisme sensuel, évocations de la Grèce mêlées à des cris de mysticisme tumultueux, « parallelement » comme dans Verlaine, voilà les nouveautés senti-

mentales de ce lyrisme qui ne dédaignait pas le piment du rare. Nous avions connu, par les modèles hérités d'Espagne, un classicisme cérémonieux et artificiel, nous avions connu, grâce aux romantiques, un catholicisme plaintif qui parfois, sans cesser d'être croyant, blasphémait. Mais jamais on n'avait entendu en Amérique ce mélange d'orgue et de flûte, cette joie désespérée, ce chant d'allégresse panique et d'oublieuse vie qui brusquement se brisait en sanglots.

Il se brisait, comme un jet d'eau, puis s'élançait de nouveau vers le ciel. Dans les « Cantos », on reste surpris de ce balancement de nihilisme et d'espérance obstinée. Dans la dernière manière de Ruben Dario, le mysticisme un peu vague et païen semble l'emporter. « Comme j'ai le mauvais goût de croire en Dieu », dit un jour Ruben. Mais il ajoutait bien vite : « Un Dieu qui n'est ni à Saint-Sulpice, ni à la Madeleine. » Il était de préférence, ce Dieu, dans la forêt des muses. Dans le *Poema del otoño* qu'il publia après le *Canto errante* (deux recueils de second ordre, mais fort intéressants pour l'histoire de ses idées), il mêle un instant à son singulier paganisme la philosophie d'Omer Khayam :

Jouissez du soleil, de la païenne — Lumière de ses feux, — Jouissez du soleil, car demain — Vous serez aveugles...

Or, malgré les épreuves, et quoique ils nous poursuivent — Les destins contraires,— En nous court la sève — De l'univers.

Notre crâne garde la vibration — De la terre et du soleil — Comme le coquillage — Le bruit de la mer. —

En nous la vie répand — La force et la chaleur. — Nous marchons au royaume de la Mort, — Par le chemin de l'Amour !

Gozad del sol, de la pagana
Luz de sus fuegos.
Gozad del sol, porque mañana
Estaréis ciegos.
.....
Pues aunque hay pena y nos agravia
El sino adverso,
En nosotros corre la savia
Del universo.

Nuestro craneo guarda el vibrar
De tierra y sol
Como el ruido del mar,
El caracol.
.....
En nosotros la Vida vierte
Fuerzà y calor.

Vamos al reino de la Muerte
Por el camino del Amor !

Enfin, le *Canto à la Argentina*, — au pays où Ruben Dario a vécu les meilleures et les plus lyriques années de sa jeunesse, — est une explosion d'enthousiasme comme les *laudi* de d'Annunzio, et les poèmes tumultueux de Verhaeren. Il marque surtout l'avènement d'un grand poète épique.

Dans ses jeunes années il avait, — péché de jeunesse, — admiré le frénétique et volcanique mexicain Diaz Miron. Son horreur pour l'atmosphère de vociférations ambiante l'amena bientôt à ne plus chanter que pour les « habitants de son royaume intérieur », loin du chœur plébéien. Mais la tour d'ivoire s'est effondrée. Le poète commence à brûler ce qu'il adorait. Non seulement par le besoin de « se renouveler ou de périr », mais aussi par son horreur des innombrables imitateurs qui vulgarisaient déjà ses chants. C'est le calvaire des grands maîtres que d'être trop aimés. Celui-ci se lamentait de n'avoir pas trouvé des Judas. Et pourtant ils l'étaient en quelque sorte, ces faux monnayeurs de son génie. Un jour, il m'en souvient, m'ayant lu — avec quel art nuancé et quel mystérieux tremblement dans la voix ! — son *Chant à l'Argentine*, il dit soudain avec un geste de crainte : « Que ferai-je s'ils imitent encore cela ? »

Cela, c'était sa poésie élargie, le vaste souffle des foules, la vision d'une Amérique puissante qui fera sortir du creuset où toutes les races se mélangent la statue d'une beauté nouvelle. « Je ne suis pas un poète pour les foules. Mais je sais qu'inévitablement il me faudra aller à elles », écrivait-il en 1905. Au chant des mélancolies hautaines a succédé définitivement un délire prophétique, la prière pour tous, la bénédiction sur les *pampas* et les forêts. C'était du Walt Whitman, un Walt Whitman nullement barbare, qui aurait écouté les chalumeaux... Dès lors, nul ne pouvait plus répéter que Ruben n'était point le poète de l'Amérique.

§

Que dire, dans un essai si hâtif, des nombreux livres de prose de Dario ? Dans les contes d'*Azul*, elle est un mélange insurpassé de grâce frivole et de lyrisme éperdu, — une prose de poète qui égare des vers dans ses récits. *Los Raros*, plus encore que des études critiques, sont des oraisons lyriques

comme son hommage à Verlaine. Plus tumultueuse et diffuse est parfois la prose de ses livres ultérieurs. On voit qu'il a prêté l'oreille à l'éloquence cordiale et torrentielle de l'admirable cubain José Martí et quelquefois, comme dans son étude sur Castelar, il rappelle ce maître écrivain. Le journalisme commença d'être son gagne-pain et, dans ses lettres de Paris ou de Madrid, il était obligé de mater sa verve. Ses ouvrages de chroniques et ses études critiques, *España contemporanea*, *Peregrinaciones*, *Tierras solares*, *La Caravana pasa*, *Parisiana*, *Opiniones*, *Todo al vuelo*, fourniront aux anthologies quelques pages vertigineuses, comme son évocation d'Oscar Wilde et le récit d'un court voyage en Italie. Parfois on y sent la fatigue de la profession qu'il adopta malgré lui. « Je pourrais continuer à jouer de la prose sur mon violon » dit-il, quelque part après un début magnifique de lyrisme. Il le pourrait, mais il n'a pas le temps. Il faut envoyer sans tarder la chronique de la semaine. L'actualité, la triviale actualité, fut le tourment de ce poète, né pour chanter les choses éternelles. Il aura été le plus déconcertant des journalistes.

§

Vieilli, morose, il s'en allait à son éternité, presque en dormant. Il eut, certes, des réveils terribles, comme son « Canto à la Argentina » écrit en quinze jours lucides, mais il n'arrivait que péniblement à vaincre sa torpeur habituelle. Il meurt quand peut-être il ne lui restait plus rien à dire.

Son œuvre restera, son œuvre qui n'est pas seulement l'extrême lyrisme de notre race, une poésie des sommets, mais encore un chant d'aurore. A notre horizon c'est déjà le clair matin. Depuis le Mexique jusqu'en Argentine, dans tous les pays de notre continent, les voix les plus diverses se fondent en une seule, comme dans la solennité du chœur antique, pour exprimer une allégresse et une tristesse nouvelles. Nervo, Urbina, Casal, Arguello, Silva, Valencia, Blanco-Fombona, Chocano, Jaimes Freyre, Herrera y Reissig, Lugones, Estrada, et combien d'autres, sans imiter Ruben Dario, mais acceptant son influence, diront comme lui l'âpre conquête de leur joie et les embûches du destin et le courage de vivre... Le roi est mort, vive le roi! Il va devant le Citharède, et, derrière lui, toute la forêt est en rumeur.

VENTURA GARCIA CALDERON.

LA POLITIQUE INTÉRIEURE DE L'ITALIE ET LA GUERRE

—

On a cherché à l'attitude de l'Italie, depuis mai 1915 jusqu'à la visite de M. Briand à Rome, bien des explications. Si les journaux des pays alliés n'ont abordé ce délicat sujet qu'avec beaucoup de réserves, soit pour cause de convenance, soit par raison de censure, le public ne s'est pas fait faute, non de formuler des accusations, mais tout au moins de s'étonner avec insistance de certaines restrictions dans l'action de la sœur latine. Mieux encore, tout un parti, en Italie même, servi par une presse nombreuse et influente, a contribué à alimenter le trouble de l'opinion en émettant sur l'action politique et militaire du gouvernement de la péninsule des critiques si virulentes et si précises qu'elles confinent au réquisitoire. Il y a quelques jours, lors de la rentrée du Parlement, ce parti a porté à la tribune de Montecitorio ses rancœurs et ses griefs et soulevé un important débat qui a troublé pendant quelque temps la politique italienne, sans l'éclairer d'ailleurs.

Le *Popolo d'Italia*, le 22 janvier 1916, résumait avec une clarté troublante l'angoisse dont souffre le public et les reproches que l'opinion, jugeant sur les apparences seules, adresse à la politique italienne pour son rôle militaire et diplomatique restreint.

Le grand organe populaire énumérait dans cet article qui fit sensation, les griefs que le peuple italien lui-même formule contre le gouvernement :

1) L'absence de déclaration de guerre à l'Allemagne déterminant un état d'inquiétude et de soupçon que le gouvernement n'a jamais voulu dissiper.

2) Sa faiblesse dans l'usage du droit de représailles : il n'ose même pas séquestrer les biens des Autrichiens en Italie.

3) Une défense insuffisante contre la propagande de trahison, dans le pays. Les neutralistes ont toute liberté. Des journaux notoirement stipendiés par l'ennemi jouissent de l'impunité.

4) Des condescendances inexplicables pour ceux qui se déclarent ouvertement contre la guerre ; les socialistes officiels, les giolittiens, les cléricaux ont toutes les faveurs.

5) De nombreuses erreurs économiques qui ont provoqué le renchérissement du blé et de toutes les denrées de première nécessité. Les mesures qui ont été prises l'ont été trop tardivement et sont mal appliquées. Le gouvernement tolère toutes les spéculations. Ses mesures fiscales frappent exclusivement le peuple. Ses mesures en faveur des familles des combattants, des blessés et des morts, sont appliquées dans un esprit bureaucratique étroit.

Toutes ces responsabilités, nous les repoussons, nous voulons une ligne de conduite sûre, sans ambiguïtés diplomatiques, sans mystères inquiétants, sans timidités inexplicables.

Une volonté décidée d'empêcher la spéculation et d'interdire aux riches de s'enrichir tandis que le peuple meurt pour sauver le pays.

Une capacité énergique d'imposer que chacun contribue à la guerre, les uns par leur fortune et leur travail, les autres en donnant leur sang.

Une inflexible fermeté à couper court à toutes les menées politiques et économiques.

Le Gouvernement de M. Salandra a-t-il le sentiment de toutes ces nécessités ?

Le 23 janvier, le *Popolo d'Italia* revient à la charge, précise et grossit ses récriminations :

Pourquoi le gouvernement n'a-t-il pas fait à la Turquie et à la Bulgarie la guerre qu'il leur a déclarée ?

Pourquoi n'a-t-il pas participé à l'expédition balkanique ?

Pourquoi les troupes débarquées en Albanie n'ont-elle pas donné signe de vie ?

Pourquoi ne met-on pas en pratique notre adhésion au pacte de Londres en prenant l'initiative d'actions qui sortent de la sphère des intérêts immédiats de l'Italie et nous donnent le mérite de hâter la victoire d'ensemble ?

Ainsi, les obscurités persistantes de la politique du ministère Salandra-Sonnino, que, par respect pour l'union sacrée des nations alliées, l'opinion ni la presse n'osaient constater ouvertement, c'est un journal italien qui les dénonce et les résume.

Il ne les explique d'ailleurs pas, il ne projette sur elles aucune nouvelle lumière, il ne tente même aucune hypothèse.

Un ensemble de documents particulièrement importants et sûrs permet cependant de se faire de la situation en Italie une idée nette et juste; c'est d'eux que je veux me servir pour essayer d'exposer les difficultés qui se sont opposées jusqu'ici au développement logique de l'intervention italienne. On se rendra compte, j'espère, que le ministère Salandra a, avec une admirable abnégation, supporté le rôle ingrat d'accepter toutes les critiques sans vouloir se défendre, de subir les soupçons sans pouvoir se justifier, de se résigner aux calomnies sans daigner les démentir, qu'il n'a pas réclamé la justice à laquelle il a droit pour maintenir la façade morale du pays, son unité apparente, son illusoire union sacrée.

Nul doute que le sincère désir du gouvernement et du roi n'eût été de donner à l'action italienne toute l'ampleur que comportait la situation et les ressources du pays. Des actes comme l'adhésion au pacte de Londres, l'envoi de navires de guerre pour coopérer à quelques-unes des opérations des Alliés, l'assistance prêtée à l'armée serbe, la réception des ministres français, la fermeture du trafic du Gothard, attestent simplement que le gouvernement italien saisit toutes les occasions de manifester son vrai sentiment personnel et d'aller aussi loin qu'il le peut dans la voie de l'accord complet avec la Triple-Entente sans déchaîner la tempête qu'il sent gronder et qu'il veut éviter dans l'intérêt même de la cause qu'il a décidé de servir.

Mais on ne bouleverse pas ainsi, du jour au lendemain, les habitudes politiques d'une grande nation. Les rapprochements internationaux façonnent la mentalité d'un pays, même quand ils sont contre nature; c'est durant les longues années de paix que l'on prépare l'âme nationale qui réagira aux heures de crise. La cohabitation monstrueuse, au sein de la Triple-Alliance, de l'Italie latine et civilisée avec la brutale et sauvage Allemagne, avec l'Autriche héréditairement ennemie, a laissé de profondes traces dans la péninsule. Le mouvement de mauvaise humeur qui jadis poussa le gouvernement italien dans les bras perfides des Habsbourg et des Hohenzollern où il espérait trouver aide et protection pour ses ambitions méditerranéennes contre la France et l'Angleterre, a créé des liens

économiques, politiques et moraux si puissants qu'ils enchaînent encore aujourd'hui sa volonté qui s'est si noblement, mais à demi seulement, libérée. Tout le secret de la politique actuelle des gouvernants italiens réside dans l'équilibre qu'ils sont obligés de maintenir entre le parti germanophile, résidu du passé, et les patriotes qui représentent l'Italie délivrée de l'avenir.

Il n'y a dans leurs restrictions ni arrière-pensée, ni duplicité et tous les soupçons qui ont pesé sur eux procèdent d'une douloureuse injustice et de l'ignorance de la vraie situation politique. L'Italie est le seul pays de l'Entente libérale et civilisée où ne se soit pas réalisée l'*union sacrée* qui jette d'une seule âme un peuple vers ses destinées intégrales.

On se souvient dans quelles circonstances le gouvernement du roi se rangea militairement aux côtés de la France, de l'Angleterre et de la Russie, en mai 1915. M. de Bülow, alors en mission à Rome, s'appuyant sur un très fort parti neutraliste, avait retardé longtemps l'échéance fatale. M. Giolitti et les socialistes « officiels » au service de la politique austro-allemande mirent un moment le ministère en péril. La vague guerrière que souleva le souffle de d'Annunzio enleva dans son flux à peu près toute l'Italie. La haine de l'Autrichien et la réalisation des aspirations nationales dans l'Adriatique furent les plus fortes. Tous les Garibaldi de bronze de la péninsule montraient impérativement Trente et Trieste.

M. Giolitti, avec la finesse qui caractérise les hommes politiques italiens, comprit immédiatement qu'il jouait son autorité et son influence à soutenir jusqu'au bout la neutralité absolue à tout prix. Seuls les socialistes officiels, toujours et volontairement enivrés des menteuses doctrines internationalistes de la démocratie allemande, qui n'avait joué de la fraternité des prolétaires que pour mieux servir les projets de l'impérialisme, seuls les socialistes officiels maintinrent leur attitude intransigeante de pacifistes sans rémission. M. Giolitti conseilla fort habilement à son nombreux parti de faire la part du feu et d'accepter la guerre populaire à l'Autriche pour sauver la paix avec l'Allemagne, la puissante Allemagne, la maîtresse incontestée de l'Europe, la force de demain, la bienfaitrice économique et financière de l'Italie. Dès lors, le mot d'ordre des neutralistes italiens fut « enthousiasme pour

la guerre nationale contre l'Autriche, *mais contre l'Autriche seulement* ».

Sous le pavillon de cette subite ferveur anti-autrichienne, es giolittiens furent à leur aise pour condamner toute velléité de rupture avec l'Allemagne, et même la déclaration de guerre au vieil ennemi turc. Le vrai souci national ne consistait-il pas à masser ses forces pour la conquête de l'Adriatique et des terres de l'irrédentisme, non à les disperser contre des nations avec lesquelles l'Italie entretenait de correctes relations, et chez lesquelles elle s'abreuvait à une source inouïe de prospérité ?

Dans les Balkans, par exemple, fallait-il, en poussant à fond contre la Bulgarie, détruire le contrepoids nécessaire aux ambitions serbes et fortifier un compétiteur certain des rivages nord de l'Adriatique ?

Pauvre politique, qui ne veut pas voir ou qui veut cacher que Trieste et Salonique ne sont plus à cette heure des problèmes autrichiens, mais bien et nettement des questions allemandes ! Ainsi, en canalisant haines et enthousiasmes populaires vers la frontière austro-hongroise, on sauvait au moins la fraternité allemande ! M. de Bülow n'avait pas complètement échoué dans sa mission romaine.

Cette campagne de dérivation du sentiment public se manifesta d'abord prudemment pendant les quatre premiers mois de la guerre. En septembre 1915, les rigueurs de la censure s'étant atténuées, peut-être pour donner en partie satisfaction aux socialistes officiels, neutralistes germanisants, qui attaquaient violemment le ministère sous couleur de défendre les libertés restreintes par l'état de guerre, peut-être aussi pour permettre au public de deviner au milieu de quelles difficultés intérieures manœuvrait M. Salandra, les rigueurs de la censure s'étant atténuées, la *Tribuna*, journal fortement teinté de neutralisme, publia le 10 septembre un article anonyme que l'on sut bientôt dû à la plume du sénateur Rolandi-Ricci, ami intime de M. Giolitti. Cet article faisait ressortir qu'il fallait établir une différence entre la guerre nationale faite à l'Autriche et la guerre à tournure impérialiste que l'Italie venait de déclarer à la Turquie. « Nous attendons les faits et les effets, disait l'écrivain, mais de toute façon, nous déclinons l'honneur et la responsabilité de cette guerre. »

Naturellement, les journaux giolittiens, *la Stampa*, le

socialiste *Avanti*, le catholique *Osservatore romano*, prirent immédiatement le parti de la *Tribuna*. Le journal du Vatican en profita pour remettre en cause même la légitimité et l'opportunité de la guerre contre l'Autriche.

La nationaliste *Idea nazionale* et le *Popolo d'Italia*, socialiste réformiste et interventioniste, répliquèrent énergiquement. Un rapport que j'ai entre les mains résume très clairement leur polémique.

La *Tribuna*, dit en substance l'*Idea Nazionale*, rejette la responsabilité de la guerre contre la Turquie parce qu'elle ne l'a pas voulue, pas plus qu'elle n'a voulu, d'ailleurs, la guerre contre l'Autriche que nous l'avons bien forcée d'accepter. Non, il n'y a pas deux guerres, comme voudrait l'établir le porte-parole de M. Giolitti, il n'y a qu'une seule guerre qui se fait non seulement sur les Alpes, mais en Courlande, en Galicie, en France et aux Dardanelles. L'Italie s'y est engagée, elle doit y participer de tous ses moyens. Elle lutte, non pas pour un territoire, comme voudraient le faire entendre les misérables intrigants du « parecchio » (1), mais pour le rôle de l'Italie dans le monde. Développant la même idée, le *Popolo d'Italia* dénonce avec ironie « le doux mariage neutraliste-clérical ». C'est l'union du mois de Mai qui ressuscite... Revenu au pouvoir, M. Giolitti se ferait fort, grâce aux bons offices de l'Allemagne, de nous réconcilier avec l'Autriche qui pourrait se montrer généreuse. C'est à préparer ce retour que vise la sournoise campagne de ceux qui gémissent sur le renchérissement de la vie, sur l'incapacité du gouvernement à arrêter la spéculation, qui déplorent avec un beau sentimentalisme le nombre des victimes... pour remarquer en fin de compte que quatre mois d'une guerre pénible ne nous ont pas encore donné ce que nous eût assuré la neutralité.

Le journal socialiste nationaliste terminait en déclarant que si les neutralistes condamnaient avec tant de rigueur la déclaration de guerre à la Turquie, c'est que frapper Constantinople, c'était atteindre Berlin.

Il y avait peut-être là l'amorce d'une campagne contre le ministère, soit qu'on désirât lui substituer purement et simplement un ministère Giolitti, soit qu'on voulût déterminer un remaniement qui aurait été tenu, sous prétexte d'élargir le ministère jusqu'à la concentration nationale, d'admettre au gouvernement le chef du neutralisme et quelques-uns de ses lieutenants germanophiles.

(1) Giolittisme.

Les journaux interventionistes flairèrent tout de suite le piège et contre-attaquèrent. La crainte d'une crise, déterminée par la position équivoque du gouvernement entre les neutralistes très puissants et les partisans de la guerre à outrance, nombreux, eux aussi, et ardents, assombrit toute la fin de l'année politique italienne 1915. *L'Idea Nazionale* et *le Popolo romano* affirmaient en décembre que le complot socialo-giolittien existait réellement, que l'opposition mobilisait ses forces dans le secret et le mystère, qu'elle avait obtenu une dangereuse popularité en accaparant toutes les œuvres d'assistance de la guerre après les avoir longtemps raillées et critiquées.

La Gazetta del Popolo (de Turin), qui est l'adversaire irréductible et personnelle de M. Giolitti, écrivait que son illustre compatriote ne se consolait pas d'avoir été écarté du pouvoir et qu'il songeait déjà aux élections qui, après la guerre, se feraient sans lui.

Le Giornale d'Italia lui-même (Rome), qui est quasi-officieux, appuyait en ces termes :

L'approche de l'ouverture du Parlement semble au giolittisme un moment favorable pour exercer une pression. Prudemment abrité sous le manteau de la concorde nationale, il essaye de s'infiltrer dans la position qu'il ne peut plus enlever de vive force. Certaines personnalités, en effet, ont déjà été dépêchées à M. Salandra, pour lui citer les noms de quelques notoires représentants du giolittisme qui seraient disposés au grand sacrifice de participer avec lui aux charges du pouvoir. La plus active vigilance s'impose.

De quels éléments l'opposition dispose-t-elle pour oser réclamer sa part du pouvoir et par conséquent la réalisation d'une partie de son programme ?

Les giolittiens et les socialistes neutralistes unis représentent une partie importante des effectifs politiques italiens. Le premier groupe est constitué par les éléments bourgeois, façonnés à l'école de la Triple Alliance, c'est-à-dire dans le culte de la force, dans la conviction de l'invincibilité allemande, dans l'admiration de la Kultur et de l'organisation germaniques. Sans doute les sympathies de ce contingent ne dépendent pas uniquement de raisons idéales et transcendantales. L'Allemagne a profité de sa situation exceptionnelle dans la péninsule pour lier à elle par de nombreux intérêts économiques et financiers, par ses établissements industriels et commerciaux, par ses

banques, un grand public indigène qui vivait et s'enrichissait des échanges entre les deux pays et de la main-mise incroyable de l'activité allemande sur la vie nationale. Ainsi des centres comme Gênes, des régions comme la côte ligure où les Allemands avaient créé à leur usage une « côte d'Azur » en pays ami, et bien d'autres, sont agités par un fort parti germanophile. Il faut compter aussi dans le giolittisme nombre de paysans, habitués à écouler vers l'empire les produits de leur culture et de leur élevage ou qui sont venus à lui, depuis la guerre, par ignorance, par manque d'élan, par peur des coups, pas épaisseur d'esprit, par crainte d'être obligés d'abandonner leur travaux et leurs intérêts.

Le parti socialiste officiel a apporté à l'opposition ses troupes ouvrières, irréductiblement internationalistes et germanisantes malgré les palinodies d'un Sudekum et de sa bande, malgré la menace d'une hégémonie militaire et impérialiste; il faut compter encore dans le parti un petit contingent d'intellectuels qui n'ont pas voulu ouvrir les yeux aux mensonges du socialisme allemand, à l'impossibilité d'une « démocratie allemande », et qui continuent à se griser de marxisme intégral.

En octobre 1915, tout le parti socialiste officiel était d'accord pour attaquer violemment la politique extérieure, intérieure et financière du gouvernement et pour orienter son action dans le sens des délibérations prises en septembre à Zimmerwald. (*L'Avanti* du 31 octobre 1915.)

Comme moyens d'action, les giolittiens — et leurs alliés — disposent d'une grande partie du personnel administratif et de leur influence sur le Parlement : n'oublions pas que la Chambre a été élue sous le ministère de M. Giolitti, qu'il a fallu, en mai, des prodiges d'habileté et des négociations prolongées pour l'entraîner et qu'elle n'a donné son adhésion qu'à la seule guerre contre l'Autriche... après bien des hésitations. Depuis, l'union sacrée s'est faite, partiellement et en apparence du moins, sur le terrain du patriotisme irrédentiste. M. Giolitti, bon prince, toujours pour prévenir la rupture avec l'Allemagne, a laissé sa majorité s'emballer contre les Habsbourg. Il peut la ressaisir au moment qu'il choisira. Un des dangers de la politique italienne, c'est qu'elle se combine surtout dans le mystère des couloirs de Montecitorio et du sénat. Ainsi l'attaque virulente que, le 16 décembre, le sénateur Barzelotti, un des fami-

liers de l'hôtel de Bülow, lança contre le ministère, fut assez inopinée. En aucun pays, autant qu'en Italie, les ministères ne sont à la merci d'incidents de séance.

Ce qui maintient l'union dans le Parlement, c'est la crainte de l'opinion affirmée de la majorité du pays; mais il n'est pas sûr que certains groupes ne complotent pas de la modifier :

C'est vraiment l'opinion du pays, lit-on dans un rapport, qui a imposé au Parlement son attitude à l'égard du ministère; mais on commence à se plaindre dans les milieux gouvernementaux de ce que l'atmosphère des couloirs diffère de celle de la salle. Au grand jour des séances, on manifeste la concorde, à l'ombre, on fomente la discorde. Le *Giornale d'Italia* du 9 décembre publie en effet, en éditorial, un « Appel aux honnêtes gens et aux patriotes de la Chambre », les mettant en garde contre les manœuvres indirectes des ennemis du ministère. Il énumère les thèmes principaux qui se murmurent à l'oreille. Il y a le thème de la paix : le ministère s'est vraiment trop engagé dans la guerre à outrance; le thème de la diplomatie : Sonnino n'est qu'un entêté ; le thème du Ministère National où seraient représentés tous les partis... etc. Le pays vibre d'enthousiasme, conclut le *Giornale*, mais les députés complotent. Que le pays veille, il y va du salut de la Patrie.

Le personnel administratif est, lui aussi, fortement teinté de giolittisme, ayant été nommé au temps où le chef du neutralisme germanophile était au pouvoir. Préfets et sous-préfets sont, en majeure partie, à sa dévotion et c'est encore un des éléments sur lesquels il compte.

Dans de telles conditions, non seulement le gouvernement était bridé dans son action et dans son désir de tirer, soit contre l'Allemagne, soit dans les Balkans, toutes les conséquences que comportait son entrée en guerre et son adhésion au pacte de Londres, mais encore il ne pouvait même pas contrecarrer officiellement l'activité occulte du parti Giolitti qui se tenait, nous pouvons à peu près l'affirmer, en relations constantes avec M. de Bülow, établi à Lucerne.

Il était passionnément attaqué d'un autre côté par les interventionistes irrités. Dans une intention infiniment louable, mais avec une méconnaissance certaine de la situation intérieure, ils désiraient rendre immédiatement l'action militaire plus complète, plus étendue et l'action diplomatique plus énergique et plus nettement anti-triplicienne. Du fait de ses amis comme de ses ennemis, le gouvernement se trouva souvent en pos-

ture inquiétante. L'opposition interventioniste des socialistes indépendants surtout semblait, en janvier dernier, avoir ébranlé la situation. Les bruits de crise ministérielle prirent plus de consistance.

L'annonce, à cette époque, d'un voyage de M. Salandra à Turin où, pensait-on, il ne pouvait pas ne pas rencontrer M. Giolitti, d'autre part, le bruit qui circula que l'ancien président du conseil reviendrait sous peu s'installer à Rome, parurent donner corps aux rumeurs répandues de la formation d'un gouvernement aux bases plus larges, où tous les partis seraient représentés, d'un ministère dit « national » qui, en réalité, n'aurait rien eu de commun avec le ministère « national » de France ou d'Angleterre. Les journaux interventionistes, qui avaient été les plus ardents à reprocher à MM. Salandra-Sonnino leur tiédeur forcée, s'émurent.

Le *Popolo d'Italia* accentua immédiatement sa violente campagne contre M. Giolitti :

Se ferait-il des illusions sur les bruits de crise qui ont circulé ces jours-ci à la suite du désir des interventistes de voir renforcer le Gouvernement ? En tout cas, s'il doit y avoir un remaniement, M. Giolitti et ses amis en seront exclus. Le Ministère ne peut se modifier que dans le sens interventiste. Il ne comprend déjà que trop d'éléments tripliciens. La présence de M. Barzilaï ne suffit pas à neutraliser les hommes qui n'ont pas la mentalité voulue pour diriger notre guerre anti-triplicienne. Si Giolitti veut venir essayer de nouvelles intrigues, nous pouvons le prévenir que le peuple de Rome a toujours le même esprit qu'en mai dernier.

Cette exclusive lancée, le journal populaire reprenait ses récriminations contre les timidités du ministère qu'il venait de défendre.

Au même moment l'*Idéa Nazionale*, organe du jeune parti nationaliste, alliée du gouvernement, mais alliée un peu « brouillonne et compromettante », le morigénait vertement.

M. Luzzatti lui-même, le 24 janvier, dans un article très remarqué du *Corriere della Serra*, prolongeait le malentendu et l'équivoque en plaçant la question italienne uniquement sur le terrain de la constitution des nationalités complètes.

Le conseil des Alliés, tenu à Londres et qui fut suivi d'un conseil des ministres à Rome, n'éclarcit pas la situation, au contraire.

La *Stampa* du 21 janvier lui consacra un article qui contenait ces phrases extrêmement perfides :

Le Conseil des ministres aura certes une grande importance, puisqu'il aura à tenir compte de la situation nouvelle créée par le Conseil des Alliés qui vient de se tenir à Londres. Des décisions prises à Londres, on attend en effet un plan d'ensemble pour l'action des Alliés dans les Balkans et en Albanie. M. Sonnino a sans doute pu indiquer à ses collègues les résultats de l'examen fait à Londres ; *le conseil discutera ces résultats au point de vue des intérêts italiens....*

Naturellement, les journaux nationalistes regrettaient amèrement l'abstention de l'Italie à ce conseil de Londres. Plus que jamais le *Popolo d'Italia* réclamait la guerre à l'Allemagne, appuyé par le *Secolo* de Milan, organe radical, le *Messagero* de Rome, des journaux de Bologne.

Plus la *Stampa* et *l'Avanti* répétaient qu'il ne convenait ni à la dignité ni aux intérêts italiens de se trouver en guerre avec l'Allemagne, plus les interventionistes allaient jusqu'à insinuer qu'il existait peut-être un traité secret qui permettait à l'Italie de faire sa petite guerre à l'Autriche et qui lui réservait du côté de l'Allemagne une porte de sortie en cas d'insuccès. Les neutralistes se gardaient bien de protester. L'opinion moyenne réagissait seule contre ce soupçon outrageant pour le gouvernement.

On conçoit quelle était, au milieu de cette lutte passionnée, la situation de celui-ci : accusé injustement d'arrière-pensée par les partisans de la guerre complète qui représentaient en somme la logique de la situation, il était guetté par les neutralistes qui souhaitaient fort l'engager dans une voie agressive contre l'Allemagne, contre la Turquie, dans les Balkans, espérant qu'aux premières velléités ils pourraient lui livrer, au Parlement, un assaut victorieux.

MM. Salandra et Sonnino, s'ils maintenaient la tactique politique qu'ils avaient adoptée, étaient honnis par leurs partisans exaspérés ; s'ils la modifiaient, ils donnaient des atouts à leurs adversaires pour tenter un déclanchement de leur offensive ; s'ils trempaient leur plume pour rédiger une déclaration de guerre à l'Allemagne, M. Giolitti criait à la trahison nationale ; s'ils ne la trempaient pas, les patriotes en appelaient au pays de leur duplicité.

Et le pis pour les hommes au pouvoir, c'est qu'ils devaient souffrir sans se défendre. Ils étaient, par patriotisme, condamnés au silence. Alors qu'il leur eût été facile de dévoiler les amertumes de leur tâche, de démasquer la besogne antipatriotique accomplie par les neutralistes, et la politique injuste à leur égard et aveugle pratiquée par les interventionistes extrêmes, le souci de ne pas compromettre l'œuvre partielle qu'ils avaient édifiée au milieu de ces difficultés leur commandait de se taire. Le maintien de cette union sacrée apparente, la cohésion de la majorité au Parlement, ils ne pouvait les obtenir qu'au prix de leur résignation.

Pour les ministres responsables, céder aux injonctions de leurs fougueux amis, c'était provoquer immédiatement la rupture avec les gardiens de l'influence allemande dans la péninsule ; ils devaient donc tendre l'échine aux coups de leurs meilleurs partisans avec qui ils communiaient pourtant dans leur cœur et leur conscience. Il fallait, aux yeux de l'Europe, amie et ennemie, conserver la façade de concorde qui donnait tout son prix à la guerre irrédentiste. La moindre maladresse la pouvait faire écrouler.

Rien ne justifie, affirment le *Giornale d'Italia* et le *Corriere della Sera*, le sentiment de défiance inspiré par l'Italie à ses Alliés. *Si le gouvernement, pour des raisons que nous ne voulons ni ne pouvons discuter*, a négligé certaines formalités, ce n'est pas une raison de nous accuser de mauvaise foi. Le rôle joué par notre diplomatie devrait dissiper de semblables préventions.

Les journaux ci-dessus faisaient à ce moment allusion, dans ces lignes officieuses, aux faits de ne pas avoir encore adhéré au pacte de Londres et de pas avoir déclaré la guerre à l'Allemagne.

Ni M. Salandra au Capitole, ni M. Orlando à Palerme n'osèrent effleurer la question de la guerre à l'Allemagne. M. Barzilaï se contenta de parler de la coordination des efforts italiens et du plan militaire de l'Entente ; M. Martini se borna à prêcher la concentration des forces alliées aux points les plus importants. Peut-être que l'acceptation par l'opposition de la signature du pacte de Londres qui était intervenue était au prix de ce silence et de ce vague.

Les difficultés de la politique intérieure de l'Italie suffisent

amplement à expliquer la limitation de son action militaire et les obscurités de sa diplomatie.

Aux graves soucis et aux rancœurs qui assaillent les hommes habiles qui la dirigent, il est inutile et injuste d'ajouter des soupçons pénibles et sans fondement. Entre tous, Salandra et Sonnino, par leur loyauté, leur intelligence, aussi par le silence patriotique qu'ils ont su garder, méritent le respect de ceux qui sont animés d'une noble haine contre les barbares. Il faut l'affirmer : il n'y a dans la politique du gouvernement ni réticences, ni arrière-pensée. Il n'y a qu'une bonne volonté très sincère qui se heurte d'un côté aux aspirations légitimes et impatientes des patriotes et de l'autre à la duplicité et aux manœuvres tortueuses des amis italiens de l'Allemagne. Le gouvernement a fait tout ce qui lui était humainement possible de faire dans les circonstances où il se trouvait. Le combat qu'il mène à l'intérieur du pays, en même temps qu'il joue ses destinées, pour être moins apparent, plus obscur que celui que livre l'armée, n'est pas moins serré ni ardent. Ce sont, il faut le reconnaître, des charges écrasantes.

En dépit de cette situation trouble et difficile qui paralyse les plus généreuses aspirations, l'Italie, depuis qu'elle a rangé ses légions sous l'étendard de la civilisation, a accompli un effort prodigieux, une œuvre énorme, des exploits épiques. Je voudrais citer tout entier le rapport officiel « sur les résultats de la guerre contre l'Autriche au 30 janvier 1916 », communiqué par l'Agence Stefani au *Giornale d'Italia* et que j'ai sous les yeux. La légitime fierté n'y transparaît qu'à travers un ton d'une extrême modestie. Sous les phrases très simples, très militaires, sans effet, on découvre d'un coup d'œil de quelle inébranlable volonté le gouvernement attaqué, entravé, abreuvé d'injustices et de fourberies, de quelle implacable énergie l'état-major, limité dans son action, endigué dans ses rêves, ont mené la guerre sur un front qui, de tous les fronts, est certes le plus âpre, le plus rébarbatif, le plus formidable. Les troupes italiennes, dans la neige, dans le froid, au milieu de difficultés inouïes de manœuvres et de ravitaillement, jour après jour, emportent d'assaut... un mur ! Ce qu'elles ont fait... Mais laissons la parole au rapport officiel. Dans quelles conditions géographiques s'est engagée la guerre ?

La déplorable conformation de la frontière militaire qui nous a été imposée après la guerre de 1866 est connue : le saillant du Trentin pénétrant dans la plaine du Pô, menaçant les derrières de l'armée italienne concentrée à l'est du Gagliamento, la partie correspondante à la plaine du Frioul privée de tout appui défensif naturel et laissant à l'ennemi la possession sans réserve des principaux débouchés des Alpes orientales. Qu'on ajoute le grand développement linéaire de la frontière même (101 km. environ), le caractère de zone alpestre, élevée et difficile du théâtre des opérations constitué par la barrière des Alpes aux mains de l'adversaire pour la plus grande part, le puissant système de fortifications dont l'Autriche, dès le temps de paix, avait renforcé sa propre frontière.

A ces obstacles naturels, l'état-major autrichien a ajouté, dès avant l'entrée en ligne de l'Italie, de formidables défenses: retranchements en ciment ou en béton, champs de mines, gros fils de fer sur piquets de fer, organisation de tout ce qui est nécessaire à la rapide et violente concentration de feux d'artillerie.

Ainsi surgit tout le long de notre frontière, du Stelvio à la mer, une barrière défensive, ininterrompue et profonde, à la garde de laquelle le commandement autrichien disposa trois armées : celle du général Dankl, Tyrol-Haut-Adige; celle du général Rohr, du mont Parabba au haut Izonzo; celle du général Borewich, le long de l'Izonzo. En tout 25 divisions formées pour 3/4 d'éléments de 1re ligne, pour l'autre 1/4 de troupes territoriales bien organisées et encadrées, constituant une masse équivalente d'environ 12 de nos corps d'armées.

Le commandement italien décida, pour soulager les Russes pressés en Pologne, de prendre immédiatement l'offensive malgré la frontière qui avait été imposée de façon à lui interdire éventuellement toute marche en avant et à réserver au contraire cet avantage à l'Autriche. Dans le saillant du Trentin, les corps italiens enlèvent, de fin mai à fin juin, la rive droite du Val Daone, le Val Chiese jusqu'à Condino, le val d'Adige jusqu'à Ala et d'autres positions encore; dans le haut Cordevole, la conque de Cortine ; la conque d'Ampezzo dans la vallée du Borto. L'état-major s'assure des passages en Carnie. Le long de l'Izonzo, il fait occuper toute la rive droite du fleuve, sauf les têtes de pont de Tolmino et de Goritz. Sur le haut Isonzo l'armée italienne s'établit fortement sur le Monte-Nero et franchit également le fleuve dans son cours moyen. Fin juin, on progresse considérablement sur les

positions qui commandent et dominent les deux têtes de pont restées aux mains de l'ennemi. On s'empare de la crête du plateau du Carso, malgré les énormes défenses de l'ennemi. Après un temps d'arrêt, le 18 juillet, la bataille recommence tout le long de l'Isonzo ; au prix de sanglants sacrifices et d'efforts surhumains, la ligne est avancée ou stratégiquement rendue plus forte par la prise de positions, partout où l'on attaque. Partout aussi les contre-attaques désespérées de l'ennemi sont repoussées.

En août, nouvelles offensives heureuses le long du saillant du Trentin, qui sont complétées par les opérations de la mi-octobre.

Dans le haut Isonzo, notre occupation de la conque du Plezzo et sur le mont Nero fut élargie, de nouveaux progrès furent faits sur les collines de Santa-Maria et de Santa-Lucia, face à Tolmino.

Sur le cours moyen du fleuve, la tête de pont de Plavla fut notablement augmentée en enlevant de vive force Globule et Zagora, localités fortifiées.

Sur les hauteurs à l'ouest de Goritz, l'adversaire avait accumulé de très forts moyens de défense. Contrariées par le mauvais temps qui nous imposa plusieurs arrêts, nos attaques réussirent, au prix de lourds sacrifices, à conquérir le versant occidental des hauteurs et à en occuper le sommet en partie, le dépassant même sur quelques points le long de la pente sur l'Isonzo.

En résumé : dans le Trentin, l'armée italienne a libéré et occupé une grande région riche et populeuse et coupé les deux pointes de territoire ennemi qui menaçaient, à l'est et à l'ouest du lac de Garde, la route Brescia-Vérone.

En Cadore, les vallées conquises interceptent maintenant l'importante route des Dolomites. Des positions menacent également la grande artère de la vallée de la Drane. En Carnie, la ligne frontière est protégée contre de violentes attaques, un fort ennemi démantelé, un autre endommagé.

Sur l'Isonzo, la conque de Plezzo fut conquise. Jusqu'aux pentes du Mont Rombon et du Javorcek et une grande partie du massif du Mont Nero fut occupée, ce qui nous a solidement établis sur la rive gauche du fleuve. De nos positions, des collines de Santa-Maria et Santa-Lucia, nous tenons en échec la place de Tolmino, qui se trouve sous notre tir et à la discrétion de nos canons. Sur le moyen Isonzo, nous avons constitué une forte tête de pont à l'est de Plavla. Par l'occupation d'une grande partie des hauteurs à l'ouest de

Goritz, nous avons enlevé toute valeur à cette formidable tête de pont de l'ennemi et rendu la ville inhabitable, autrefois centre de ravitaillement pour les troupes autrichiennes. Nous avons chassé l'adversaire de toute la vaste et populeuse plaine sur la rive droite de l'Isonzo. Enfin, ayant franchi le fleuve, nous avons brisé les lignes puissantes de l'ennemi construites le long de la crête du Carso, en nous établissant solidement sur ce plateau.

Partout, dit le rapport, l'ennemi a dû subir notre initiative, « se raidir dans une résistance passive... s'accrocher désespérément au terrain... » Mais tout en s'immobilisant dans des conditions de défensive aussi favorables, l'adversaire a usé des forces considérables, il a perdu plus de 30.000 prisonniers...

En face de cet ennemi, notre armée, affrontant les graves difficultés de l'offensive, difficultés que la guerre moderne a singulièrement accrues, obligée à toujours combattre dans des conditions d'infériorité vis-à-vis de l'ennemi à cause de ses positions dominantes et de la préparation du terrain, notre armée a maintenu pendant huit mois de lutte une attitude agressive intolérable. Combattant avec élan et ténacité, sur le théâtre le plus rude, à l'altitude la plus élevée de tous les théâtres actuels de la guerre européenne, supportant avec fermeté l'adversité des intempéries, fatigues et efforts de tout genre, notre armée a gagné la juste renommée due à sa valeur et le respect de l'ennemi. Nous en voyons la preuve dans le tribut unanime d'éloges de la presse étrangère et dans la comparaison des dédaigneux communiqués autrichiens des premiers jours de la guerre avec ceux plus modestes des temps derniers.

C'est pourquoi l'armée italienne voit venir la nouvelle année avec l'orgueil légitime des faits accomplis et une inébranlable confiance dans l'avenir. S'inspirant de l'exemple de S. M. le Roi, premier entre tous en toute occasion guerrière, soutenue par les attentions constantes et affectueuses du pays, elle tire des épreuves ardues qu'elle a surmontées une incitation à multiplier ses efforts pour l'avenir, jusqu'à ce que le but glorieux que la volonté de la Nation lui montre soit complètement atteint.

Que l'on fasse un rapprochement entre ce vibrant rapport et la situation politique intérieure du pays que nous avons décrite, que l'on considère que cette lutte épique a été entreprise malgré l'opposition de deux puissants partis et poursuivie en dépit de leurs manœuvres tortueuses, le ministère Salandra-Sonnino n'a pas besoin d'autre justification.

MARCEL ROUFF.

L'ANGLETERRE ET LES MUNITIONS

—

« Des canons ! Des munitions ! » C'est le même cri chez tous les Alliés. Nous allons voir comment on y a répondu en Angleterre.

Dès le début de la guerre, les manufactures d'armes et de munitions ont été accaparées par les commandes de la marine qui espérait entrer en contact immédiat avec les escadres allemandes et les diminuer sérieusement. Mais au fur et à mesure que les hostilités se poursuivaient et que les 300.000 hommes de troupes dont disposait l'Angleterre doublaient, triplaient, décuplaient leur nombre, le problème se posa de fournir à ces armées des fusils, des mitrailleuses, de l'artillerie de tous calibres et des munitions de toute description. Ce fut l'œuvre de Mr Lloyd George qui, parti d'un embryon d'organisation, a placé maintenant sous le contrôle de son ministère plus de 3000 usines travaillant exclusivement pour la guerre.

Le pays tout entier a été divisé en districts — et l'Irlande n'est pas exceptée, — placés sous la direction d'un comité local en rapports directs avec l'administration centrale. Ces comités locaux organisent les manufactures et entreprises industrielles pour les besoins de l'Etat ; ils ont des pouvoirs très étendus qu'ils exercent avec la plus grande énergie. Grâce à eux, les ressources industrielles de chaque région sont utilisées pour un maximum de production.

Les pouvoirs du ministre ont été définis dans le *Munitions Act* voté rapidement par les Communes lors de la création du ministère, et Mr Lloyd George a pu à maintes reprises montrer qu'il savait user de ses prérogatives. Il est secondé par des collaborateurs remarquablement compétents, toute une

phalange d'ingénieurs civils qui se sont transformés en officiers d'artillerie et de génie et qui ne marchandent ni leur science ni leur bonne volonté.

Ce n'est pas sans montrer patte blanche qu'on est admis à visiter les centres industriels où se fabriquent armes et munitions. Invité par Mr Lloyd George à m'assurer que l'Angleterre est maintenant en mesure de rivaliser avec le Creusot et nos grands établissements militaires — sans compter les milliers d'usines réquisitionnées, — j'ai commencé ma tournée par Birmingham.

L'accueil y devient vite cordial, — preuve de plus que la froideur anglaise est une de ces fables dont il ne restera pas grand chose après la guerre.

La première usine où je pénètre se compose de bâtiments anciens où l'on a toujours fabriqué des munitions, et de bâtiments nouveaux, plus vastes que les anciens et qui s'étendent tous les jours à mesure qu'arrivent les machines-outils. Dans les ateliers où l'on fabrique des balles, la production passait en un mois de onze millions à vingt millions par semaine. Le travail se poursuit sans interruption. Les équipes, composées de 1500 hommes et 2000 femmes, se succèdent jour et nuit devant les machines, qui n'ont de repos que les courts instants nécessités par la rapide réparation d'une panne. Le maniement de ces machines peut être aisément confié à des femmes, qui s'accommodent très bien de ce travail de routine; quelques jours d'apprentissage leur suffisent, et, une fois au courant, pendant plusieurs heures de suite elle vont faire le même geste rapide pour alimenter l'activité précise de la machine, sans autre souci que d'aller toujours plus vite pour obtenir aujourd'hui un nombre de pièces dépassant celui de la veille.

Partout flottent les petits drapeaux aux couleurs des alliés, secoués par la trépidation des machines et le courant d'air des courroies de transmission. Près des vitrages, sur le rebord des cloisons, il y a des plantes, des fleurs, un peu étiolées, peut-être, dans des pots un peu étroits. Et le contraste est étrange du souci de ces femmes d'avoir quelques fleurettes au milieu de cette œuvre d'enfer à laquelle elle travaillent avec tant de courage et d'ardeur.

L'après-midi, c'est un enfer pire encore que je visite. Le

ciel s'est couvert, la ville s'est encapuchonnée de sa fumée, et, dans les bureaux des dessinateurs où l'on me démonte les divers genres de fusées et d'engins que l'on fabrique ici, la lumière tombe du plafond par de larges coupes dont la transparence laiteuse tamise la crudité des lampes électriques. Dans les ateliers sans fin, dans l'enchevêtrement des courroies et des tiges de transmission, les lumières semblent de petites étoiles embrumées au-dessus des 3000 machines, qui fonctionnent dans un bourdonnement assourdissant.

Plus loin, c'est la fonderie. Dans d'étranges creusets, presque à fleur de terre, bouillonne une matière argentée : c'est de l'aluminium en fusion que des hommes viennent puiser par petites quantités, avec une sorte de louche à long manche, et qu'ils versent dans des moules où il prend la forme d'une rondelle. Ces rondelles deviendront les fusées de millions d'obus qu'on expédiera en Russie.

De marteau en marteau, la petite rondelle se bombe et s'affine, on la taille, on la marque, on la vérifie, et elle ira coiffer un obus qui accomplira son œuvre de mort dans les rangs des allemands...

C'est bien un enfer, cette gigantesque usine, un enfer où l'on torture par avance les âmes damnées des Boches.

§

J'avais cru, hier, avoir une vision de l'enfer devant les petits creusets où fondait l'aluminium des fusées d'obus ; mais ce n'étaient là que des jouets à côté de ce qu'il m'a été donné de voir aujourd'hui.

De la ville du fer, je suis venu à la ville de l'acier et j'ai vu fonctionner quelques-unes des plus formidables machines qui soient au monde pour la fabrication des canons et de leurs affûts. Dans toutes ces villes industrielles du Midland, il n'y a vraiment d'autre activité que pour la guerre. Telle firme qui fabriquait exclusivement des rails de tramways et de chemins de fer a monté des machines qui tournent des obus de tous calibres. Telle autre firme, qui construisait des locomotives, fabrique affûts et caissons, et la superficie de ses ateliers a doublé. Ici, l'un de ces énormes établissements était borné d'un côté par la ville et de l'autre par une rivière au delà de laquelle s'étendaient des champs jusqu'au pied des collines. Vite, les ingénieurs ont jeté des ponts par-dessus les eaux cou-

vertes d'étroites péniches, et d'immenses hangars se sont élevés dans lesquels des machines furent installées qui fonctionnent maintenant nuit et jour. Installer des machines, c'est vite dit ; mais qui se représente l'énorme travail que cela entraîne? Non seulement il faut édifier des ateliers, mais il faut installer la force motrice, faire fabriquer les machines spéciales qu'exige la production des engins de guerre, rassembler le personnel et l'instruire. Il ne s'agit pas de petits moteurs tout faits, mais bien de machines capables d'actionner des marteaux-pilons gigantesques, des laminoirs par dizaines et des milliers de machines de toute description. On ne monte pas en un seul jour un four électrique capable de fondre un lingot d'acier de 20 ou 30 tonnes. Pour donner une idée de la rapidité avec laquelle on a accompli cet effort, un exemple entre beaucoup suffira. Un grand établissement industriel commença le 23 octobre 1914 la construction d'un atelier de 400 mètres de long sur 150 de large et le premier janvier suivant les machines fonctionnaient.

La superficie que couvrent ces usines varie de 30 à 80 hectares, et, de toutes parts, elles étendent leurs tentacules partout où des terrains sont disponibles, sur lesquels s'élèvent aussitôt d'immenses carcasses de fer qui abritent des centaines et des milliers d'ouvriers travaillant aux terribles engins de mort. Entre ces vastes bâtiments, de larges avenues sont ménagées où s'entrecroisent les voies ferrées. Les locomotives y traînent les wagons chargés de minerai, de charbon, ou de caisses d'obus. Au long de la rivière et du canal on décharge fiévreusement des péniches. A tout instant, il faut se garer devant d'énormes camions automobiles, ou éviter ces pesants chariots à vapeur auxquels est toujours attachée une baladeuse.

Ces établissements métallurgiques offrent un exemple des innombrables transformations que subit la matière brute avant de devenir un canon ou un obus. Depuis le haut fourneau où est traité le minerai, on passe par toute la série des forges, marteaux-pilons, laminoirs, jusqu'à la machine de précision qui donne le dernier coup aux pièces les plus délicates. Il faut voir, par exemple, une machine à charger les fours où bouillonne le métal en fusion. C'est une sorte d'énorme tortue, postée sur des roues qui sont presque des rouleaux; gauche et lourde au repos, elle devient, dès qu'elle remue, d'une

activité stupéfiante; avec une sorte de trompe formidable, à la manière d'un éléphant, elle saisit les augets pleins de métal, s'allonge pour les pousser jusqu'à l'intérieur du four, et les chavire avec une précision et une rapidité incroyables. Ailleurs, une énorme grue enlève d'un grand four vertical haut de 30 mètres un cylindre chauffé à blanc, d'un mètre de diamètre, et le plonge dans un puits d'huile qui s'enfonce dans le sol d'une profondeur égale à la hauteur du four. Plus loin, je dois prendre des lunettes bleues. C'est la fonderie, et tout à coup une cascade éblouissante se déverse dans une cuve réfractaire d'où s'échappe une gerbe fantastique d'étincelles. La cuve chemine, suspendue à un chariot transbordeur et va se pencher au-dessus des moules où la matière en fusion prendra sa première forme. Chacun de ces lingots, qu'il soit trempé ou coulé, peut, selon ses dimensions, devenir un joli petit obus pour canons contre avions ou bien une pièce de 420 ou 350.

Quelques heures de promenade dans ces usines donnent une impression d'écrasement devant cette puissance des machines. Un bloc de métal chauffé à blanc est placé sur une enclume; c'est une masse formidable d'où rayonne une chaleur intolérable. Au-dessus de l'enclume se dresse la structure trapue d'une presse dont la partie mobile s'abaisse doucement, se pose quelques secondes sur le bloc, puis, d'un effort irrésistible, appuie sur la masse rougeoyante et l'écrase; cette espèce de mâchoire se relâche, s'ouvre, remonte; une autre machine soulève le long cylindre rendu malléable par le feu, le pousse en avant et le retourne comme un fétu; la mâchoire s'abaisse, se pose, appuie, écrase encore, et vingt fois comme cela jusqu'au bout du cylindre. A chaque écrasement, un cri d'admiration nous échappe; et l'on se sent tout chétif et tout menu devant cette force prodigieuse. Les dix mille ouvriers qui travaillent là sont des fourmis aux prises avec des fardeaux au-dessus de leurs forces, mais les machines sont dociles, et, faites par l'homme, elles lui sont soumises, si gigantesques qu'il les crée.

La production est si intense qu'il n'y a de place nulle part dans les travées et entre les machines; tout s'entasse et s'accumule; ici les obus de tous calibres, ceux de 18 livres et ceux de 1800, qui ont près de deux mètres de haut; là, les

diverses pièces qui composent les canons de campagne, les obusiers courts, ou les interminables canons de marine.

Dehors, c'est le même entassement ; j'ai parlé d'avenues tout à l'heure, mais les larges espaces qui séparent les bâtiments n'ont ni arbres, ni trottoirs macadamisés. On y trépigne dans une boue gluante et noirâtre dont personne ne se soucie et que de constantes averses entretiennent. Il n'y a d'autre occupation ici que le travail productif, nul n'a le temps de regarder à terre et de choisir ses pas.

Il serait intéressant de donner les chiffres exacts de la production de ces établissements, mais cela devient alors de l'« information utile à l'ennemi » et c'est quand la guerre sera finie et que les Allemands seront vaincus qu'on saura les proportions inimaginables de l'effort anglais. Nous nous tairons donc sur ce sujet, puisqu'aussi bien la censure vigilante biffe-rait impitoyablement nos chiffres si nous commettions l'indiscrétion de les transcrire. Il est permis de dire cependant que la fabrication des munitions et du matériel de guerre répond à tous les besoins et qu'elle augmente dans des proportions telles que la supériorité des Alliés dépasse dès maintenant celle que les Allemands avaient sur nous au début de la guerre.

§

Après le spectacle hallucinant des vastes usines où l'on fabrique des cartouches par dizaine de millions et des obus par dizaine de milliers, nous allons voir comment on a utilisé des ressources non moins importantes. Les usines des grands centres métallurgiques disposent du matériel et du personnel nécessaires pour procéder à toutes les opérations qui, d'un lingot informe, font un obus ou un canon du plus gros calibre. Il n'est pas moins intéressant de voir ce qui a été accompli dans des villes d'où il n'était jamais sorti le moindre projectile même pour la plus inoffensive carabine.

Avant la guerre, les industriels de Leeds fabriquaient tous les genres possibles d'appareils à gaz, de lampes pour mineurs, des machines textiles, des presses à imprimer, des machines-outils. La ville possède quelques grandes usines, mais il s'y rencontre surtout un grand nombre d'ateliers possédant de cinq à dix tours. Le ministère des munitions a organisé le travail qui pouvait être fourni par ces ateliers, et cette organisation est aussi ingénieuse qu'efficace.

Il faut dire tout de suite que Mr Lloyd George a trouvé auprès des industriels de la région le concours le plus empressé et le plus généreux. Ils se sont groupés ; les membres du comité local soumissionnent des commandes et s'en partagent l'exécution selon les machines et le personnel dont chacun d'eux dispose. Il faut rendre cette justice aux ouvriers qu'ils ont secondé les efforts des patrons avec la plus grande bonne volonté. Les petites usines aident les grosses. Un obus se compose de beaucoup de pièces qui peuvent se fabriquer à part, et être rassemblées ensuite.

Il existe à Leeds une National Shell Factory, c'est-à-dire une usine nationale d'obus. Elle a été installée, montée, créée uniquement par l'initiative locale. Le dix-huit juin dernier, les locaux étaient occupés par des ateliers de peinture. A présent, douze cents ouvriers y travaillent nuit et jour à des obus explosifs d'un seul calibre. Des terrains étaient disponibles à côté, et on y édifie avec une activité incessante de nouveaux ateliers qui occuperont quinze cents ouvriers. Pendant qu'on pose les vitrages, on installe déjà les machines — et ces machines n'ont pas été trouvées toutes faites, il a fallu les dessiner et les construire, de bout en bout. Ce sont les usiniers, tous ingénieurs, qui créent et dirigent cette manufacture qui appartient au ministère des munitions, tandis que leurs propres établissement sont « contrôlés » par le même ministère et ne travaillent que pour la guerre.

Le personnel ne manque pas. Quelques jours d'apprentissage suffisent pour actionner un tour ou une machine automatique. Des gens de tous métiers, même un ecclésiastique, viennent faire leurs huit heures de travail avec leur équipe. Au début, il y eut bien un déchet assez élevé dans la production, mais de 25 o/o qu'il était alors, il est tombé à 7 o/o et les directeurs sont sûrs de l'amener à 3 o/o.

Les fabricants de machines-outils de Leeds ont renoncé à leurs commandes pour l'industrie et ils travaillent uniquement à la fabrication de machines destinées à faire des munitions dans les usines nouvelles qui se créent partout ou à remplacer des machines inutilisables à présent dans des usines existantes. L'une de ces usines a ainsi 5000 ouvriers qui travaillent nuit et jour à la construction de machines-outils d'une ingéniosité merveilleuse qui permettent de fabriquer plus vite et mieux

tous ces engins de destruction qui nous donneront la victoire. Dans des bâtiments nouveaux, appartenant à la même entreprise, 2000 femmes fabriquent avec ce matériel neuf des balles pour le fusil anglais et pour notre Lebel. De nouveaux bâtiments viennent d'être achevés et quatre mille ouvrières ont été embauchées.

Dans le seul district de Leeds, il y a plus de 50 établissements de ce genre, et c'est ainsi d'un bout à l'autre du pays.

A quelque distance de Leeds, au fond d'une étroite vallée au delà de laquelle s'étendent les *moors* du Yorkshire, une petite agglomération industrielle est nichée au bord d'une rivière canalisée. On fabrique là des machines à tisser et le matériel pour les filatures. Il y avait des locaux vides : un comité local s'est formé, on a construit sans retard des machines à obus, on les a montées et installées dans ces locaux vides, on a rassemblé quelques hommes ayant dépassé l'âge militaire et quelques centaines de femmes, et l'usine nationale est en plein fonctionnement. Sous peu, elle aura doublé sa production grâce à l'agrandissement du local. L'usine est dirigée par des industriels de l'endroit. Ils sont quatre, réunis dans un très simple bureau. L'un d'eux est un type comme on n'en rencontre que dans ce comté du Yorkshire : solide, de larges épaules, un menton fort, l'accent spécial de la région qui donne plus d'énergie encore à sa parole décidée. Il explique comment ils ont créé en quelques semaines cette fabrique et comment ils la font marcher en l'agrandissant et en augmentant sans cesse la production. Il nous parle des conditions des marchés passés avec l'Etat, comme un homme d'affaires. « Il n'y a que nous qui n'ayons pas d'appointements ! » remarque un de ses collègues. — « Bah ! réplique-t-il tout aussitôt, comme cela nous pouvons les doubler chaque semaine ! » Et il éclate d'un large rire. — « Que voulez-vous que nous fassions? ont-ils demandé à Llyod George. — « Donnez des munitions et des armes à nos héros », a répondu le ministre. — « All right ! ils en auront », ont dit ces hommes de « réalisation », et du train où ils vont, c'est une avalanche de fer et d'acier qui tombera sur l'envahisseur de la Belgique et de la Serbie.

§

Dans les centres manufacturiers de l'Angleterre, les usines

et les habitations voisinent de si près qu'elles n'existent évidemment que les unes pour les autres. Au centre de l'agglomération comme jusqu'à l'extrême pourtour, les hautes cheminées se dressent et déversent sur les alentours la patine noirâtre de leur fumée. L'atmosphère est faite de fumée et de pluie, ce qui ne la rend pas particulièrement gaie. On ne voit guère de flâneurs par les rues. Chacun va de chez soi au travail et du travail chez soi, à pas rapides, sans lever les yeux vers le casque de brume fumeuse qui cache le ciel.

Pourtant, ce matin, à Newcastle, le soleil nous fait l'insigne faveur de se montrer dans un ciel dégagé de nuages, mais ses rayons ne percent pas la couche embrumée qui emmitoufle déjà la ville, et son disque est découronné. Ne nous plaignons pas ; n'est-ce pas mieux que de patauger sous la pluie bruineuse ?

Les usines Armstrong s'étendent pendant des kilomètres sur la rive gauche de la rivière. Depuis cinq mois, on les agrandit sans cesse. L'un après l'autre, de nouveaux ateliers se mettent au travail pour satisfaire les exigences de l'Amirauté et celles du War Office sous le contrôle stimulant du Ministère des Munitions. Déjà 20.000 ouvriers travaillent ici à 77 types différents d'obus, et achèvent 36 pièces de campagne par semaine, soit neuf batteries complètes, avec caissons, affûts et tous les accessoires. Il faut ajouter à ces chiffres éloquents les canons lourds correspondant à nos 105 et 155, les canons-revolvers pour la marine, les tubes lance-torpilles, les énormes pièces qui s'accouplent dans les tourelles, et des quantités d'engins et de projectiles qui, une fois vérifiés et acceptés, prennent sans délai le chemin du front, — front des Flandres, front russe, front des Balkans, d'Egypte, du Golfe Persique, partout où la folie allemande a obligé les hommes à s'entretuer.

Pendant des heures, d'un atelier à l'autre, l'acier fondu ou forgé subit ses transformations multiples ; il devient le petit obus des canons contre aéroplanes, une jolie breloque, ou l'énorme projectile du canon de 12 pouces qu'il faut 300 heures pour tourner. Là, un lingot incandescent de 70 tonnes subit entre les machoires du calendreur une pression de 10.000 tonnes et s'écrase irrésistiblement ; ici, tout ce labeur infernal a abouti à un canon pimpant, poli, étincelant, que les grues actives viennent prendre comme un fétu et transportent, par-dessus nos têtes, jusqu'aux wagons dans lesquels

commence le voyage vers les lignes de combat où ils lanceront la dévastation et la mort sur l'ennemi abhorré.

§

De la côte est, nous passons d'un trait sur la côte ouest à Glasgow, et c'est de plus fort en plus fort, comme chez Nicolet ! Il semble ici que la région tout entière soit transformée en immense arsenal.

Il y a dans la ville un établissement qui, avec les maisons Vickers et Armstrong, est l'un des plus grands « Armament Works » du Royaume-Uni ; on y fabrique à peu près tout ce que peut demander l'artillerie navale ou de terre, depuis les canons les plus légers jusqu'aux plus énormes pièces de marine, avec tous leurs accessoires et leurs projectiles. Depuis le haut fourneau, le métal subit toutes les manipulations qui le transforment en acier et le façonnent en canon ou en obus. On assiste d'atelier en atelier à ces opérations titanesques : des masses incandescentes de 50 ou 60 tonnes passent des fours sous les marteaux-pilons ; une cascade de métal en fusion tombe dans la cuve qui le déversera dans les moules; d'énormes tubes sortent des fours perpendiculaires pour être plongés dans les puits où l'huile végétale donnnera la trempe au métal.

Le chef de l'établissement, Sir Wiliam Beardmore semble réjoui et plein d'aise à contempler la prodigieuse activité de ses ateliers. « D'ici, de cette échoppe, — explique-t-il, car l'atelier n'est pas des plus grands, — nous expédions dix canons de campagne complètement achevés,par semaine.A côté, voici un tour qui permet d'enrouler 250 kilomètres de fil métallique plat sur l'âme d'un canon de 12 pouces. Avant la guerre nous fabriquions des obus, mais ce genre de travail a été poussé maintenant avec la plus grande énergie et nous installons de nouveaux ateliers au fur et à mesure que nous pouvons obtenir les machines. Nous avons été des premiers à employer les femmes et nous en sommes très satisfaits ? »

Nous entrons dans un atelier propre et clair où s'enchevêtrent devant les yeux des courroies innombrables.

« Ici, dit Sir William, 320 femmes procèdent à l'alésage et à la fabrication complète de notre obus de campagne, et elles en produisent ainsi 10.000 par semaine. »

Pour ce genre d'ouvrage, le travail féminin est des plus

satisfaisant. La femme apprend très vite à conduire sa machine et à l'alimenter avec un minimum de perte de temps ; elle aime ce travail de routine indiscontinûment répété du matin au soir et du soir au matin, et jour après jour. Elle y persévère mieux que l'homme, et parvient à un meilleur rendement. « Quand un ouvrier a conduit un tour pendant une semaine ou deux, à aléser des cylindres ou à percer des fusées, remarque un ingénieur, il vient demander qu'on le change d'ouvrage ou il se met en grève ; au contraire, quand on annonce à une femme qu'on va lui donner une autre besogne, elle pleure et supplie qu'on ne la change pas. »

Elles restent devant leurs machines, attentives, sérieuses, faisant sans hâte, mais avec prestesse, les gestes précis qu'il faut. J'en interroge quelques-unes. « Que faisiez-vous, avant la guerre ?» Elles étaient l'une couturière, l'autre travaillait dans une filature, celle-ci servait dans une tea-shop, celle-là ne faisait rien, aidait sa mère au ménage. « Etes-vous contente de votre travail ? » C'est la même réponse dans un même sourire, avec la tête fièrement relevée : « Oh ! oui, très contente ! » Elles sont identiquement vêtues d'un grand tablier et d'un petit bonnet khaki qui ne laissent passer ni frisettes ni fanfreluches qui se prendraient dans les courroies ou sur les poulies. Pas de boucles d'oreilles non plus, et aux doigts pas de bagues qui s'accrocheraient dangereusement aux rouages compliqués des machines.

Elles travaillent par équipes de jour et de nuit alternativement par quinzaine. « Préférez-vous travailler de jour ou de nuit ? » En général, elles préfèrent travailler de jour, mais quelques-unes — presque toutes mères de familles — aiment mieux être d'équipe de nuit. « Pourquoi ? » La réponse est toujours la même : on gagne davantage, — et sans doute aussi ont-elle plus de temps à donner à leurs enfants.

Chacune fabrique l'une des nombreuses pièces qui constituent l'obus, ou simplement elles font le pas de vis, creusent le cercle où s'encastrera la ceinture de cuivre, et chacune de ces besognes prend plus ou moins de temps. Je les interroge encore : « Combien en faites-vous par jour ? » — « J'en ai fait 144 hier, mais la semaine dernière j'ai été jusqu'à 162 en dix heures ».

Les chiffres varient selon la besogne, mais ce qui ne varie

pas, c'est le plaisir qu'ont ces femmes à m'indiquer le maximum qu'elles ont pu atteindre, et on sent qu'elles n'ont d'autre ambition que de l'atteindre encore et de le dépasser ; non seulement il y a de l'émulation entre elles, mais chacune cherche à battre le record obtenu par elle-même.

C'est aussi au travail des femmes que font appel MM. G. et J. Weir, de Cathcart. Ces deux frères représentent bien le genre de collaborateurs intelligents et pratiques que Mr Lloyd George a su trouver. L'un d'eux est en uniforme khaki ; sur le parement de la manche et sur l'épaulette, une couronne est brodée, indiquant son grade de commandant, et sur la poitrine, il porte les deux ailes blanches des aviateurs. Il est revenu depuis peu aider son frère à diriger leur immense établissement, mais cet aviateur-artilleur m'avoue regretter ses batteries qui, vers La Bassée, canonnent les Boches. Il est très simple, d'aspect extraordinairement doux, presque timide ; il fournit les explications en très peu de mots, puis se tait et reprend son air rêveur. Mais son esprit ne s'éloigne pas ; il voit tout, répond à tout, sans un pas inutile, sans un geste de trop, sans une parole oiseuse. Il y a quelques mois, il est allé par les airs d'Angleterre à Béthune, par la tempête. Au départ, un autre aviateur qui l'accompagnait fut jeté à terre ; plus heureux, il réussit sa traversée sans mésaventure, mais non sans la constante angoisse d'accomplir son dernier voyage. C'est avec la plus tranquille simplicité qu'il parle de cette peur qui ne le quitta pas pendant plusieurs heures.

Les deux frères sont rasés et il est difficile de leur donner un âge. En tous cas, leur aspect est très jeune. Le civil n'a pas l'apparente nonchalance de son frère le commandant. Il est précis, net, exact, comme une des belles machines neuves qui travaillent dans ses ateliers. L'établissement des frères Weir est le plus moderne que j'aie visité jusqu'ici. Les ateliers sont admirablement clairs et aérés, et il y règne une propreté surprenante. Avant la guerre, on y fabriquait exclusivement des machines accessoires, particulièrement des pompes à vapeur, pour les navires de tous types. Maintenant, on n'y exécute, dans ce genre, que les commandes destinées à la marine de guerre ; les ateliers disponibles se mirent à travailler aussi uniquement aux fournitures de guerre, et des ateliers nouveaux ont été construits ou sont en construction. Ces ateliers ont de

telles dimensions que chacun d'eux peut constituer à soi seul une manufacture d'armes. Au lieu de les numéroter, MM. Weir leur ont donné des noms que voici : Flandre, Argonne, Marne, La Bassée, Liége, Ypres, Albert, Mons, Béthune, Lille, Anzac. Le contrat pour la construction de l'usine Flandre a été passé le 15 août 1915. Au 15 octobre, elle fonctionne, c'est-à-dire qu'elle a été édifiée totalement, les charpentes de fer ont été montées, les murs bâtis, les vitrages posés, les machines dessinées, manufacturées, transportées, érigées, la force motrice, l'éclairage, etc., installés en deux mois! Le personnel a été formé et instruit ; et quelques dizaines de millions d'obus ont déjà été tournés et expédiés.

Les établissements Weir, si pleins de lumière et de propreté, se sont mis à construire des aéroplanes. Leur fabrication augmente de jour en jour et elle atteindra des proportions fantastiques lorsque fonctionneront les ateliers et usines actuellement en voie de construction. L'énergie des frères Weir, qui donne une si puissante impulsion à cette formidable entreprise, s'est attachée encore à l'achèvement rapide d'une manufacture où il est procédé au chargement des obus fabriqués dans la région. Ce nouvel établissement est naturellement situé loin de toute agglomération. L'ordre de le construire a été donné le 20 septembre 1915. La main-d'œuvre féminine y est seule employée, et trois équipes se relayeront de huit heures en huit heures.

Plus loin encore, presque au pied des montagnes dont le sommet se couronne de neige, une succursale nouvelle de la maison Armstrong s'est installée depuis janvier dans les spacieux locaux d'une ancienne fabrique d'automobiles. Là, 3.500 ouvriers et ouvrières produisent par semaine des milliers d'obus de tous calibres, et l'on y monte sans cesse de nouvelles machines. L'ingénieur qui a la responsabilité de cette immense ruche l'a organisée de façon à réduire au minimum les manipulations et manutentions qui entravent la production. Les machines-outils sont remarquablement perfectionnées et d'un automatisme merveilleux. Entre les vastes ateliers, les locomotives poussent les wagons qui ont amené la matière à travailler et qui emportent les caisses pleines de projectiles achevés.

Dans les manufactures nationales créées par Mr Lloyd

George, comme dans des centaines d'établissements contrôlés, il se fabrique, avec une énergie croissante, le matériel de guerre et les projectiles avec lesquels s'établiront ces rideaux de feu de plus en plus efficaces contre lesquels se heurtent les attaques ennemies. Nous ne risquons plus de manquer de canons ni de munitions ; la production anglaise a atteint des proportions telles qu'elle assurera aux Alliés une supériorité si écrasante, espérons-le, qu'on « décollera » dans une tourmente de feu l'ennemi englué dans ses tranchées.

Si, après avoir adressé de cordiaux remerciements au ministre qui a autorisé cette réconfortante visite, il est permis de formuler un conseil, ou plutôt d'exprimer un souhait, engageons Mr Lloyd George à envoyer une invitation identique aux neutres encore hésitants. Ils emporteront de leur voyage une impression qui les décidera peut-être à se déclarer pour les Alliés.

HENRY-D. DAVRAY.

POÉSIES

—

SOUS LA PLUIE.

Obstinément,
Dans l'air sans voix et sans essors,
Si calme qu'il y flotte encore
Des parfums de fleurs déjà mortes;
Obstinément,
Sur les gazons mouillés d'où sortent
Et puis s'élèvent et s'étendent,
Tièdes et vagues, vagues et lentes,
Des brumes bleues;
Obstinément,
Sur le départ des chemins vides
Parmi l'esseulement du grand jardin humide,
Il pleut.

Il pleut de la douceur,
Il pleut infiniment l'apaisement des pleurs
Très doucement pleurés dans l'ombre intime et bonne.
Il s'épand doucement dans l'air tiède d'été
Une souffrante et douce et très triste bonté
Qui pleure, inamissiblement, et qui pardonne.

Il pleut sur le visage en pleurs d'un grand désir.
Il se dénoue des volontés dans des pensées.

Un bel espoir détend ses forces apaisées,
Et, triste sans regret, il s'écoute mourir.
Il pleut sur le visage en pleurs d'un grand désir,
Par le jardin lassé, tranquille et monotone
Qui longuement regarde et vaguement s'étonne
De la dolente pluie qui ne veut pas finir.
Et sentant qu'il se meurt et se perd dans la nuit
Et que toujours dans l'ombre une branche s'égoutte,
Il s'oublie à rêver, sans joie et sans ennui.
Puis, ne voyant plus rien, longuement il s'écoute,
Croit que tout est pleuré enfin, et qu'il entend,
Sur l'horizon éteint, sur le dormant étang,
Sur la mélancolie intense des feuillages,
Et sur les lourdes fleurs et les gazons épais,
Infiniment bruire et bruire la paix
Des avenirs vécus et des jours sans présages.

A LA FENÊTRE

L'après-midi, autour de nous, est si intense
De lumineuse paix et de tremblant bonheur
Qu'on n'entend plus les pas de l'heure
Dans le silence.
L'après-midi
Avec ses doigts de vent tiédi,
Avec ses lèvres de soleil,
Met sa caresse de chaleur
Dans l'atmosphère,
Et le baiser de sa lumière
Sur les couleurs.

Un vol chercheur d'abeilles rôde emmi les fleurs.
Une fuite d'oiseau a froissé le silence.
Il semble qu'un éveil baigne notre présence.
Oui ; c'est la vie, l'intime vie qu'on voit courir

Dans les mousses où des élytres la reflètent,
Et qu'on sent s'émouvoir et s'étendre, et grandir,
Et tout à coup bondir,
Epanouie en cris dans l'air en fête.
Ma main la sent frémir dans les brises de soie.
Elle bouge tout près de nous parmi les herbes.
Ces grands rosiers qui resplendissent sont les gerbes
De la clarté qu'elle dédie à notre joie.
Et comme de partout on l'entend naître !
Comme on l'entend qui nous arrive de partout !
Elle monte à la fois des choses et des êtres ;
Elle vibre dans la lumière, et la fenêtre,
Comme la fleur du monde, est ouverte vers nous !

Vers nous voici les fleurs, les fleurs sans nombre.
Dans l'espace ébloui leur vivante merveille
Est le baiser d'amour immense du soleil.
Les fleurs encor ; sur le chemin leurs frêles ombres
Sont le toucher divin de sereine bonté
De la Clarté.
Les fleurs, nos fleurs, glaïeuls de feu, fièvres écloses,
Iris d'orgueil et de désir, lys de ferveur,
Rose de chair, Rose d'ardeur,
Toutes les roses !
Toutes les fleurs !

Ecoute-les, on les entend qui nous appellent.
Elles sont aussi belles
Que mains ouvertes qui se donnent;
Elles sont aussi bonnes
Que mains de joie sur la piété de notre cœur.

Et c'est vers nous, regarde, que les mains se tendent
Dans l'ombre et le soleil
Frémissant d'ailes, chantant d'abeilles...
Viens au jardin, les fleurs nous attendent !

AU JARDIN

Il n'y a plus autour de nous d'autre lumière
Que la lueur des roses,
Et des pétales blancs épandus sur la terre,
Et le jardin n'est plus vivant
Que par le feuillage mouvant
Où, un à un, les vols du vent
Se posent.

Puis, même les pétales clairs se sont éteints ;
Mais la lueur du paysage
S'attarde encor sur nos visages
Et sur nos mains.
Puis même le feuillage où s'endorment les vents
A tu ses froissements d'ailes lassées
Et désormais, ici, rien n'est vivant
Que nos pensées.

Elles sont douces, elles sont libres
Dans l'air de cette nuit
Où rien ne luit
Que ton regard, où rien ne vibre
Que notre cœur.

Oui, maintenant tout est en nous,
Comme le livre clos sur tes genoux :
Toute vie au dehors de nous s'est refermée.
Seule tu es le monde ; et tu es plus aimée
De la ferveur que j'ai vouée au monde éteint.
Je ne vois plus que toi, par le jardin,
Je ne sais plus que toi parmi ma vie.
Toutes les routes que mes désirs ont suivies
Ont abouti ici dans la tranquillité
Et le bonheur de cette nuit d'été.
Tout est en nous. Tout est dans toi.
Le frisson que ma joue a surpris sur tes doigts,

C'est le frémissement divin de la nature.
De ce jour merveilleux rien n'est mort, tout perdure
Dans la profonde intimité de notre cœur.
Oui, la chanson de la clarté sur les couleurs,
Les baisers d'ombre de nos fleurs sur les allées,
Et les gazons de paix sur qui s'est étalée
La somnolence des midis éblouissants ;
Et les aubépiniers bougeants et vrombissants
D'abeilles en travail que leurs parfums appellent ;
La vie, la vie des cris, des souffles et des ailes,
La vie, toute la vie en fête de ce jour,
Nous nous sentons meilleurs de l'avoir vue si belle,
Et l'odeur de l'herbe se mêle
A notre amour.

ALFRED LIÉNARD.

SOCIALISTES ESPAGNOLS

On sait qu'en Espagne les dispositions à l'égard des deux groupes de belligérants sont extrêmement diverses. Elles vont depuis les sympathies les plus hautement affirmées pour les empires du centre jusqu'aux sympathies les plus décidées pour le camp opposé. Ce qui donne un intérêt particulier à cette diversité, c'est le parallélisme de l'arc-en-ciel des opinions sur la guerre avec celui des opinions politiques, les pires germanophiles se trouvant à l'extrême-droite, parmi les purs cléricaux. A l'extrême-gauche, au contraire, parmi les socialistes, la guerre est comprise de la même manière qu'elle l'est généralement en France, avec cette seule différence que la sévérité du jugement à l'égard du kaisérisme et des socialistes allemands est exprimée peut-être avec une liberté plus grande, parce que les socialistes espagnols ne sont pas gênés par le sentiment de retenue et même de doute qui fait hésiter ceux qui sont obligés de se faire juges de leur propre cause.

Voici l'un des livres principaux qui ont paru sur l'attitude des socialistes allemands au commencement de la guerre : *El socialismo y el conflicto europeo*. Des deux sous-titres : « Le kaisérisme, voilà l'ennemi ! » et « L'Espagne doit-elle intervenir dans la guerre ? » le premier suffit déjà pour indiquer la tendance de l'ouvrage.

L'auteur, A. Fabra Ribas, est actuellement rédacteur à *l'Humanité*, ce qui a permis à Camille Huysmans, le secrétaire du Bureau socialiste international, de rappeler que les immigrés témoignent parfois d'un zèle patriotique plus ardent que celui des indigènes. Mais A. Fabra Ribas n'est aucunement, en France, un immigré, il n'est qu'un hôte passager.

Il est demeuré foncièrement espagnol, et représente son pays au Bureau socialiste international. Et si, pendant les quelques années qu'il a passées en France, il a été rédacteur à l'organe principal du parti socialiste français, il avait passé, auparavant, quatre années en Allemagne, où il a été rédacteur au *Vorwärts*. S'il a pris parti, c'est bien en vertu d'un acte de sa raison, et non parce qu'il a subi l'entraînement du milieu.

Même, s'il avait pu subir quelque entraînement, il semblait plutôt devoir aller de l'autre côté, car il s'était fait, sans doute, des illusions sur les socialistes allemands qu'il avait si longtemps fréquentés. La colère que lui fait éprouver l'acte du 4 août 1914 le prouve. C'est chez eux, d'ailleurs, qu'il avait appris la doctrine socialiste, et son marxisme est très orthodoxe. Peut-être, à l'époque pourtant si rapprochée où il vivait parmi eux, où Bebel maintenait les traditions anciennes, l'évolution qui les a fait aboutir à la grande trahison du 4 août, n'était-elle pas encore très sensible, surtout à Berlin, au *Vorwärts* et dans les organes centraux du parti.

L'opinion de A. Fabra Ribas est encore précieuse en ce qu'elle est celle d'un homme compétent en matière de politique extérieure. C'est, en effet, comme journaliste, sa spécialité. Cela ne l'empêche pas de dire, en rappelant les formules des congrès socialistes internationaux à ce sujet, que la guerre est d'origine capitaliste, et je le chicanerais volontiers sur ce point. Car elle est, naturellement, toute imprégnée de capitalisme, — il ne peut pas en être autrement à notre époque, — mais elle n'est pas une guerre capitaliste dans son essence, puisqu'elle est une guerre pour l'hégémonie, comme il s'en est produit sous tous les régimes économiques possibles. Mais je crois bien qu'il me donnerait raison. Car, d'abord, il reconnaît que le capitalisme n'est pas seul responsable. Puis, parlant de la Triple Alliance, il observe qu'elle tendait à exercer une véritable hégémonie en Europe, et qu'ainsi elle menaçait l'existence de la France comme nation, et que par suite l'alliance russe fut comme une carte forcée imposée à la République française. Ceci n'est pas une découverte, certes. Mais, alors que tant de socialistes français n'osent pas dire que l'alliance russe fut justifiée et nécessaire, il est bon de l'entendre affirmer par un socialiste neutre.

Laissons de côté, cependant, les considérations de politique générale. C'est surtout par l'étude de la politique socialiste que ce livre est intéressant. Je ne peux, évidemment, résumer l'exposé des faits. Je les ai, d'ailleurs, exposés moi-même en un volume dont A. Fabra Ribas s'est servi (1). Mais, outre qu'il apporte quelques documents nouveaux, sa connaissance de la vie antérieure du parti socialiste allemand donne à son jugement une autorité singulière.

Il rappelle qu'en 1905, au congrès du parti socialiste allemand à Iéna, Bebel déclarait que le gouvernement du Kaiser ne pouvait se risquer à prendre les armes sans l'assentiment du parti, et faisait observer combien les socialistes étaient nombreux dans l'armée : « Si l'on appelle la réserve et la landwehr, disait-il, il y a des brigades entièrement composées de socialistes. » Mais, ajoute A. Fabra Ribas, depuis cette date le nombre des suffrages socialistes a encore augmenté de 1.200.000, et ce que disait Bebel est donc devenu encore bien plus vrai : sans la volonté expresse des masses, il était impossible de déclarer la guerre. D'où il conclut (2) :

Le vote du parti socialiste allemand n'était donc pas un vote platonique... mais un vote d'où dépendait la paix et la guerre : un vote qui signifiait théoriquement et pratiquement la répudiation de la lutte de classes, l'adhésion absolue aux principes du militarisme allemand, et l'abdication complète en faveur du kaisérisme.

Ainsi leur responsabilité, d'après A. Fabra Ribas, est effrayante. Ils ont trahi leur cause, leurs principes, en ne formulant pas la protestation d'une minorité impuissante, protestation inefficace pour le présent, mais qui aurait sauvé l'honneur et réservé l'avenir : cela n'est rien, ou peu de chose, auprès de la responsabilité dont il les charge. Leur trahison n'a pas consisté à être lâches, ou à se laisser entraîner par un grand courant d'opinion chauvine, ou à renoncer à tout acte d'énergie, par le sentiment qu'ils avaient de compter pour trop peu. Non, rien de tout cela. Leur trahison a consisté à passer dans l'autre camp. Loin d'être un acte d'impuissance, elle a été un acte de volonté. Ils ont voté les crédits de guerre parce qu'ils ont accepté la guerre, — mieux que cela : parce que, pouvant

(1) *Le groupe socialiste du Reichstag et la déclaration de guerre*, Armand Colin.

(2) *El Socialismo y el conflicto europeo*, p. 62.

choisir entre la paix ou la guerre, ils ont voulu la guerre. Telles sont les conclusions qu'il faudrait tirer du passage cité, si la psychologie et les intentions des socialistes du Reichstag y avaient été l'objet principal des préoccupations de l'auteur.

En ce cas, je répondrais qu'il se trompe, et qu'il s'est laissé aveugler par sa juste indignation. Car on conçoit bien que l'acte de trahison commis par lâcheté, ou par veulerie et sentiment de la vanité de l'effort puisse être collectif : une telle disposition morale est même facilement épidémique. Mais l'acte de trahison délibéré, tout au contraire, est nécessairement individuel, et ne peut être le fait d'un groupe qui comprenait une centaine de membres. Les traîtres, divisés en deux camps, n'auraient pu entièrement cacher leur jeu à la minorité, qui déjà comprenait quatorze membres. Ou bien il faudrait supposer que la minorité elle-même jouait son rôle dans une comédie concertée avec le chancelier, et c'est là une hypothèse que le *Temps* lui-même a rejetée assez dédaigneusement.

Ce qui est très probable, c'est que des socialistes à tendance impérialiste ont dû faire parmi les membres du groupe, au cours des pourparlers diplomatiques, une propagande très active, en même temps que prudente, pour laquelle ils se sont appuyés sur le pangermanisme inconscient d'un certain nombre de leurs camarades. Quelques-uns de ces socialistes impérialistes pouvaient agir de leur propre initiative, par simple conviction personnelle. D'autres, sans doute, étaient plus ou moins directement en relation avec le chancelier, qui se trouvait renseigné par eux sur les dispositions du groupe. Mais sur tout cela, nous ne savons rien. Nous ne connaissons encore que l'histoire officielle et publique, plus quelques indications précieuses sur ce qui s'est passé dans la séance privée du groupe, où sa déclaration a été adoptée. Les coulisses nous restent provisoirement fermées, et il est bien douteux que l'on y puisse jamais pénétrer librement.

Mais A. Fabra Ribas ne se livre à aucune conjecture, il ne recherche aucune anecdote, il n'essaye pas d'analyser la psychologie des socialistes allemands, ni de mesurer leur responsabilité individuelle. Le mot même de responsabilité n'est pas employé par lui. Ce qu'il veut peser, c'est uniquement l'importance du fait, et il croit qu'en fait, la social-démocratie allemande avait le pouvoir d'empêcher la guerre.

Comment donc ont-ils pu être si veules, étant réellement si forts ? Les partis extrêmes ont coutume de se faire plutôt des illusions sur leur force. Comment donc ont-ils pu douter de la leur, si elle était vraiment si grande? Comment ont-ils pu oublier que leur chef l'avait affirmée déjà suffisante neuf ans auparavant, alors qu'elle était moindre?

Et A. Fabra Ribas montre que les formes de la vie politique allemande aggravent le vote des crédits par les socialistes du Reichstag, puisque le même acte, dans les mêmes circonstances, s'il avait eu lieu en Angleterre ou en France, aurait du moins laissé subsister le parlement, qui est, dans ces pays démocratiques, un moyen d'intervenir directement dans tous les organismes de l'Etat, tandis que « les députés socialistes allemands, en votant les crédits de guerre, se sont livrés corps et âme à l'ennemi, sans se réserver aucune garantie, ni conserver aucune faculté de défendre les intérêts du prolétariat (1) ». Quant à l'excuse d'après laquelle le groupe du Reichstag, trompé, aurait cru qu'il s'agissait, pour l'Allemagne, d'une guerre défensive, elle ne peut tenir devant la lecture du *Vorwärts* de la fin de juillet 1914 et du discours de Haase à Bruxelles le 30 juillet.

Ayant si clairement compris à la fois les origines de la guerre et le rôle des socialistes allemands, le socialiste espagnol n'hésite pas à formuler des conclusions très nettes (2) :

Comme socialistes, nous ne pouvons fermer les yeux à la réalité, ni *essayer d'éluder les problèmes que nous sommes obligés de résoudre*, pour lesquels il est nécessaire que nous fassions justice dans notre propre cause, jugeant et châtiant sévèrement ceux qui ont failli à leurs promesses et ont trahi notre cause en ne s'opposant pas à la guerre et ne protestant pas, tout au moins, contre l'infâme violation de la neutralité belge.

Et comme socialistes, enfin, nous devons considérer le militarisme austro-germain, et principalement le kaisérisme, comme *notre ennemi par excellence*, beaucoup plus redoutable que le tsarisme russe, vu que celui-ci représente *pour le moment un danger intérieur* combattu à feu et à sang par l'*élite* du peuple russe lui-même, tandis que le kaisérisme constitue ACTUELLEMENT un danger mondial, toléré et appuyé par ce qui passait pour être le parti le plus révolutionnaire du monde.

(1) *Loc. cit.*, p. 65.
(2) *Ibid.*, p. 246.

Dans une préface où il présente l'auteur, V. Blasco Ibanez s'associe à ses conclusions. Mais l'illustre romancier ne saurait se contenter de l'exposé, en quelque sorte, technique, des faits et des arguments, tel qu'on le trouve en ce livre où la passion se contient dans une sobriété voulue. Pour lui, les membres socialistes du Reichstag ne sont pas seulement un groupe d'un parti, mais des hommes, et c'est une réprobation morale qu'il exprime contre eux (1) :

Dans la guerre actuelle, il y a quelque chose de plus répugnant que les atrocités commises par le militarisme impérialiste sur les populations sans défense de Belgique, de Serbie et du nord de la France. C'est la trahison des chefs du socialisme allemand qui, manquant aux traditions de leur parti, aux enseignements de leurs maîtres, et trompant leurs camarades de toutes les nations, ont fini, la veille même de la guerre, par donner leur appui au militarisme germanique pour son œuvre d'oppression.

Et comme la notion d'honneur, pour un Espagnol, même socialiste, ne peut être reléguée dans « l'idéologie bourgeoise », il leur imprime finalement cette flétrissure : « Les socialistes allemands, sauf de rares exceptions, sont restés en fait d'honneur, au niveau des dévastateurs de Louvain. »

§

L'Espagne doit-elle intervenir dans la guerre? De la part d'un socialiste, il est presque singulier de se poser une telle question, et je sais bien des socialistes qui en seront scandalisés. Les congrès internationaux n'ont-ils pas proclamé que l'Internationale est, avant tout, pacifiste? N'ont-ils pas déclaré que la guerre de défense est la seule légitime, la seule qui pouvait obtenir le consentement d'une section nationale du parti? Pourtant, A. Fabra Ribas consacre un chapitre à cette question, et, quoi que l'on pense de sa réponse, on ne peut que rendre hommage à la fermeté de sa pensée, à la rigueur avec laquelle il suit les conséquences de ses idées.

Il ne parle plus ici des origines capitalistes de la guerre, et va droit au fait essentiel (2) :

Dans cette guerre, on lutte pour l'hégémonie du monde et pour les principes qui le régiront. Le triomphe des alliés serait le triomphe définitif du principe des nationalités et de la souveraineté du

(1) *Loc. cit.*, p. V.
(2) *Ibid.*, p. 218.

peuple. Le triomphe de l'Allemagne ne serait pas la déroute définitive de ce principe ni l'abolition complète des droits du peuple, mais il n'est pas douteux que ce principe et ces droits subiraient un rude coup dont personne ne saurait prévoir les conséquences.

Une fois ainsi bien établi que la victoire des empires centraux serait celle d'une réaction universelle, le socialiste espagnol raisonne ainsi : Quand les libertés publiques, dans un pays, sont menacées, notre devoir, à nous, socialistes, n'est-il pas de nous allier avec tous les partis disposés à les défendre, et de recourir, s'il le faut, aux barricades et à la révolution ? Pourquoi le fait que la menace de réaction vient de l'étranger nous dispenserait-il d'intervenir, si nous le pouvons?

Et à cette raison générale, il ajoute quelques motifs particuliers à l'Espagne, qui devraient lui conseiller d'intervenir, notamment celui-ci, que se battre pour la Belgique serait comme une amende honorable pour le mal fait autrefois par le duc d'Albe !

La lutte contre l'Allemagne est ici conçue comme une croisade à laquelle tout le monde devrait prendre part. L'Allemagne, dominée par le kaisérisme, est la puissance de mal. La coalition des alliés joue contre elle le rôle de gendarmerie internationale contre la nation rebelle. Si la société des nations avait été constituée, ou s'il avait été plus généralement compris que l'objet de la lutte était d'un intérêt universel, le monde entier aurait dû y coopérer, chaque Etat suivant ses moyens. C'est une conception hardiment idéaliste et bien dans l'esprit de la Révolution française. Et l'on ne peut pas dire qu'elle n'aurait pas été pratique, si un courant d'opinion avait été assez fort pour faire réaliser, pendant la guerre même, une pareille « anticipation ».

Mais l'idéalisme n'est pas le fort de notre époque. Non qu'il soit absent des esprits. Mais on n'a plus foi dans sa force. On doute de lui, et on ne le considère plus que comme une espérance lointaine. Il était force il y a cent vingt ans. Nous l'avons réduit à n'être qu'utopie.

On peut observer que cette conception suppose à la fois un sentiment national très conscient, et un internationalisme naturel. Sans ces deux éléments, le raisonnement précédent tombe. Par là encore, A. Fabra Ribas suit la meilleure tradition de la Révolution française, qui a formulé simultanément

le principe des nationalités et celui de la solidarité internationale.

Cependant, il ne préconise pas l'entrée en guerre de l'Espagne, parce qu'il n'a pas confiance dans l'armée espagnole. Mais, dit-il, « si l'armée et la marine espagnoles étaient des institutions vraiment nationales, nous serions fervent partisan de l'intervention armée de notre pays ».

§

L'ouvrage de A. Fabra Ribas vaut par lui-même, comme manifestation d'un socialiste neutre qui a vécu longtemps parmi les socialistes allemands et ne peut être soupçonné de parti pris contre eux. Mais il est intéressant, d'autre part, de savoir s'il peut être considéré comme un représentant de la pensée des socialistes espagnols. Or, ceux-ci ont tenu leur congrès le 31 octobre dernier, et il a déclaré que le socialisme était intéressé à la défaite de l'impérialisme austro-allemand, il s'est prononcé contre une paix prématurée, qui pourrait aller à l'encontre des intérêts du progrès et de la civilisation, et il a décidé de communiquer sa motion de solidarité aux partis socialistes des pays alliés, et d'envoyer des dépêches de sympathie à Liebknecht, Clara Zetkin et Rosa Luxemburg.

On trouve encore bien des gens, même parmi les socialistes, pour qui le patriotisme et l'internationalisme sont des sentiments qui mutuellement se gênent et sont difficilement conciliables, tandis que chacun d'eux est le complément naturel de l'autre, lorsqu'ils sont bien compris. A. Fabra Ribas est pénétré de la vraie doctrine, et c'est la solidarité internationale qui lui fait souhaiter l'action internationale contre le péril commun.

P.-G. LA CHESNAIS.

LOUIS RAEMAEKERS

—

Raemaekers, à un banquet qui lui fut récemment offert répondant aux toasts à lui adressés, reporta une part des ovations et des sympathies au directeur du *Telegraaf*, M. Schroeder. Il disait textuellement : « C'est grâce au *Telegraaf*, c'est grâce à Monsieur Schroeder que j'ai pu *écrire* ce que j'ai *écrit*. » Notons la phrase et acceptons la nuance indiquée; on n'a rien dit de mieux sur l'art et les tendances de Louis Raemaekers. Son art est un graphisme et, plus qu'il dessine, il écrit. Son souci est de polémiquer; son pamphlet est non de violence, mais de justesse. Un Allemand trouverait, dans cette façon de traiter le sujet, du paroxysme; nous, non. Si l'on ne peut regarder avec une pleine sérénité les pages tragiques qui ont valu à Raemaekers sa haute réputation, on peut très bien réfléchir tranquillement sur le procédé. Il y a soin de mise en scène peut-être, il y a plutôt résumé. La caricature, telle qu'elle fut entendue par les plus grands polémistes du crayon, par un Daumier, par exemple, n'a pas d'influence sur cet art-là. Ce n'est pas de la caricature, car il n'y a aucune déformation violente, hilarante ou péjorative des masques. Il y a présentation de l'état aigu d'une situation.

Est-ce un cas tout à fait particulier, et du seul fait de Raemaekers ? Non, on trouve la même recherche et la même indication de tendances dans les dessins sur la guerre d'un Hermann-Paul. Faut-il admettre que le tragique même du sujet, des facettes du sujet, enlève au dessinateur, j'allais dire pour Raemaekers, au critique, toute velléité d'exagération artistique? On ne déforme pas de pareilles situations, on n'ironise

pas sur les fauteurs de telles actions, sur les personnages de tels drames. La caricature a abdiqué devant une sorte d'attaque directe du sujet : la réflexion de l'artiste est triste, amère ; aucune bouffonnerie même âpre et colérique ne trouve ici de place. Pour traduire le grand drame, il faut des phrases simples et fortes ; le dessinateur cherche de son crayon la plus lapidaire, la plus significative et la plus suggestive de ces phrases : marquer avec précision le point capital du drame est son souci initial et persistant. Ainsi cette publication drue, quasi quotidienne, dont l'abondance a permis à Louis Raemaekers de garnir de dessins *faits pendant la guerre*, de remplir l'immense salle de Georges Petit et non par une simple présentation à la cimaise, mais sur la hauteur de plusieurs rangs, c'est une critique des faits, c'est une histoire succincte de la guerre, la notation complète de l'état d'un esprit devant la catastrophe qui se déroule.

Il y a deux parts à faire dans cette œuvre ; l'une est nettement et simplement hollandaise ; l'autre est de portée générale et retrace la révolte d'un esprit libéral devant la force brutale. Un Anglais, un Français, un Suisse, un Italien, un Yankee, eussent pu traiter de la même façon l'histoire de cette guerre.

Mais, même dans la partie nettement hollandaise, c'est-à-dire, en de très nombreux dessins où le but de Raemaekers est surtout de mettre en garde ses compatriotes, de leur conseiller, par exemple, de ne pas se laisser ligoter les pieds par des Allemands qui voudraient profiter de l'ébahissement des Hollandais lisant les bulletins de victoire allemands, ou bien de ne pas prendre pour un Hollandais authentique un Herr Doctor costumé en pêcheur de l'île de Marken, dans ces dessins, dans ces paroles, si l'on veut, adressées à ses compatriotes, l'origine hollandaise de Raemaekers n'est pas particulièrement marquée. Il n'est point ethniquement représentatif. Ce qui est intéressant et marque quelque chose. Cela démontre, Raemaekers étant libéral, qu'il se formait très réellement, en art, un courant cosmopolite, fait d'union sur les grands principes de liberté humaine, et désir d'un avenir social meilleur. Raemaekers en était un adepte.

Techniquement, peut-on dire qu'il ait été très influencé par l'art français ? Je ne crois pas. Le dessin de Raemaekers n'a

que des points de contact très partiels avec celui de tel ou tel de nos grands humoristes. Raemaekers n'a pas de manière, ni de parti pris.

Son art est bien du Nord ; on pourrait noter dans la puissante carrure des épaules de ses soudards, dans leurs masques violents, un atavisme, et évoquer des trognes de Jordaens. Ses colorations sont très simples; pour ses plus grands effets le blanc et noir lui ont suffi ; il les a préférés. Dans cette gamme de dessins, est-ce la nature des sujets, est-ce la présentation de l'image qui parfois fait penser aux dessins de Goya, du faire duquel l'artiste hollandais n'est d'ailleurs point préoccupé ? C'est peut-être les sujets qui fournissent cette très vague similitude. En fait, on ne saurait dire que la présentation de Raemaekers crée une manière ; précisément l'absence complète des procédés habituels d'outrance et de systématisation voulue donne à ce dessin instruit cette apparence d'écriture, de graphisme qui en est le caractère principal.

Le regard de Raemaekers sur les événements tragiques comporte dans son indignation des façons de dire narquoises. Ici il est bien de sa terre, mais aussi, par la mesure, il touche à l'art classique. Il sait dire au soudard : « Après tout, tu n'es qu'un très gros uhlan, très sanguin, très apoplectique. » Il semble avoir très bien vu un des caractère principaux du reître allemand actuel, du reître mobilisé. Il est féroce, mais au moment même où, après un soir de lutte, de par la fatigue, l'exaspération du combat, l'odeur de la poudre, l'ivresse du pillage, l'appel de sadisme des joies violentes et faciles, et de par aussi des ordres supérieurs dérivés d'une conception barbare de la guerre, la brute se déchaîne dans le landwehr, Raemaeckers indique fort bien, dans la silhouette et le masque de son soudard, que ce militaire est un quincaillier exaspéré de quelque petite ville de Hesse ou de Poméranie. Il a discerné cet élément de nouveauté, qui fait des soldats si différents de ceux des anciens peintres militaires ; le masque de ces hommes est scrupuleusement étudié, et sans doute par souvenir et transposition, puisque naturellement aucun dessin n'a pu emprunter à un modèle sa fidélité. Mais évidemment Raemaeckers connaît le soldat allemand et le landwehr allemand. Il en note fort bien l'allure, mais surtout il en étudie la face en y saisissant tout le caractère de force aussi bien que de

brutalité. Par le souci de ces détails, il est très hollandais et de lignée d'art flamand. Pour bien comprendre cette façon d'indignation qui garde profonde une expression flegmatique, et en mesurer l'écart avec notre conception, on pourrait comparer Raemaekers avec un autre artiste puissant, qui a donné de l'invasion l'image la plus frappante et la plus évocatrice, je veux dire Jeanniot.

Jeanniot s'est peut-êtresurpassé dans des tableaux de dimensions brèves présentant des atrocités allemandes. Prenons comme exemple une fusillade de villageois dans une ferme que les Allemands viennent d'occuper. Vieillards, femmes et enfants essaient de fuir au long d'une haie. Trois ou quatre Prussiens les fusillent à bout portant. L'un d'eux se donne le plaisir d'attendre une minute avant de mettre en joue ses victimes. On le voit de dos; toute la joie bestiale sursaute dans ce dos, dans le mouvement préparatoire des bras, des jambes, des muscles qui vont faire agir tout à l'heure l'instrument de mort. On sent très bien chez Jeanniot une intense excitation nerveuse. Il donne tout le drame. Dans ses planches les plus célèbres, dans ses pages sur Louvain, sur l'immense procession de veuves, sur le champ de bataille devenu un fleuve où roulent des cadavres, dans ce troupeau féminin refoulé à coups de crosse, groupé par les coups en face des hommes qu'on mitraille, Raemaekers garde l'aspect d'un philosophe qui constate, explique et met à portée.Ses dessins, quand ils paraissent dans un journal, font corps avec le journal ; ils sont en place; ils constituent un article d'écrivain de premier ordre.

La formule est excellente ; l'homme qui l'exerce la manie si bien qu'il semble l'apporter. Il y met assez de talent pour qu'elle soit sienne. Du talent, Raemaekers en a beaucoup, et du personnel. Nous cherchions tout à l'heure à distinguer ce qui, dans son art, est la part de son pays, sans trouver d'influences esthétiques directes de conception, de mise en page et de métier. Mais si l'on veut trouver la filiation de Raemaekers et ses liens avec son pays, il faut penser à ces Hollandais du vieux temps pour qui la liberté de la pensée était une loi et l'hospitalité à la pensée libre un devoir. N'y eut-il pas des savants et des lettrés qui allèrent chercher en Hollande la sécurité de penser et d'écrire, et qui y parvinrent, non tant

à cause de la constitution du pays que de l'esprit public qui y régnait ? Sans doute, les grands libéraux qui constituèrent cet état d'esprit hospitalier étaient distincts de la masse. C'est l'élite hollandaise qui mettait au-dessus de tout autre besoin celui de la pensée libre. C'est de ces Hollandais intellectuellement si courageux et si probes que descend en droite ligne Louis Raemaekers, le bon francophile et l'excellent artiste.

GUSTAVE KAHN.

CHEZ L'ENNEMI

Berlin — Dresde — Vienne — Budapest

—

Parmi les récits de voyages accomplis par des journalistes à travers l'Allemagne et l'Autriche, celui de M. Likiardopoulo, un journaliste russe qui a réussi à déjouer la surveillance de plusieurs frontières et à séjourner un mois dans les empires centraux, est certainement l'un de ceux qui donnent le tableau le plus complet et le plus caractéristique de la vie chez nos ennemis.

Malgré tous les obstacles qui se dressaient sur son chemin, M. Likiardopoulo a pu cependant voir de près des gens appartenant à différentes classes de la société, observer les rouages de la vie politique, économique et militaire, épier l'angoisse qui étreint les deux peuples.

Grec d'origine, M. Likiardopoulo vit à Moscou depuis plus de vingt-cinq ans, et appartient à la direction du célèbre Théâtre Artistique. Sa parfaite connaissance de presque toutes les langues européennes devait lui faciliter cette enquête particulièrement délicate et périlleuse.

Tous les chemins mènent à Rome, dit-on, mais il y en a très peu qui mènent à Berlin; M. Likiardopoulo choisit le plus pratique, le chemin par Stockholm.

La surveillance des étrangers, par l'Allemagne, commence déjà dans la capitale de la Suède, et partout, à l'hôtel, au théâtre, au restaurant, dans la rue, et dans n'importe quel lieu public fourmillent les agents secrets de l'Allemagne qui épient et surveillent tous les étrangers. Afin de ne pas se tra-

hir, dès qu'il eut mis le pied en Suède, M. Likiardopoulo ne parla que le grec et l'allemand, et évita soigneusement toute rencontre avec les Russes. Cependant, malgré ses soins, sa mission faillit être compromise par un Moscovite expansif, qui le connaissait de vue, et, le rencontrant au restaurant, l'aborda la main tendue, en lui criant, en russe : « Bonjour, cher monsieur! » Par bonheur, M. Likiardopoulo ne se laissa pas démonter par cette exclamation intempestive, et répondit sèchement, en allemand : « Monsieur, vous vous trompez, je ne vous connais pas ! »

Muni enfin du passeport nécessaire, de lettres d'introduction de plusieurs marchands suédois pour des marchands allemands, chez lesquels il devait, soi-disant, acheter des marchandises, M. Likiardopoulo se met en route pour l'Allemagne.

La cérémonie de la douane à la frontière allemande est excessivement intéressante. Comme tous les voyageurs, M. Likiardopoulo fut invité à pénétrer dans une petite chambre à part, dont la porte était gardée par un soldat, baïonnette au fusil. Un officier de la douane pria le voyageur de se dévêtir complètement. Tout d'abord les livres, les lettres, les papiers furent confisqués ; la doublure des vêtements fut décousue; les chaussures mêmes furent l'objet d'un examen attentif : les semelles et les talons furent démontés. Mais il faut dire, raconte M. Likiardopoulo, que les habits aussitôt étaient recousus, les chaussures réparées, tout cela remis dans un ordre parfait et en moins de quarante-cinq minutes. Le douanier ayant trouvé dans la poche de son gilet un stylo déclara qu'il le confisquait. Au pourquoi étonné de M. Likiardopoulo, l'officier répondit qu'on peut introduire dans les stylos de minuscules photographies, mais comme il faut, pour les découvrir, briser l'appareil, mieux vaut le confisquer. Enfin les cigares et les cigarettes ayant été mis en morceaux sans qu'on y pût découvrir rien de suspect, le voyageur fut autorisé à monter dans un train qui le déposa, à sept heures du soir, à la gare centrale de la Friedrichstrasse. A la gare, encore des formalités sans fin, pour le visa du passeport, l'inspection des bagages, etc., et M. Likiardopoulo est à Berlin. La première chose qui le frappe, c'est l'absence de voitures. Lui qui connaît bien Berlin est étonné de ne plus voir, devant la gare,

ces centaines de voitures qui s'avancent l'une après l'autre, à l'appel d'un numéro d'ordre, pour prendre les voyageurs. Maintenant rien de pareil. Le facteur qui a pris ses bagages lui indique le seul moyen de se procurer une voiture : sortir de la gare, se poster dans une rue avoisinante, guetter une voiture qui amène des voyageurs à la gare, sauter sur le marchepied, et, quand le cocher a déposé ses clients, prendre leur place. C'est ce qu'il fit.

La deuxième chose qui frappa M. Likiardopoulo, c'est la saleté des rues de Berlin. Cette ville, peut-être la plus propre au monde, ce dont les Allemands étaient si fiers, est, sous ce rapport, méconnaissable : des papiers, des détritus de toutes sortes, souillent la chaussée et les trottoirs ; la main-d'œuvre évidemment manquant pour les enlever.

Le lendemain de mon arrivée, de bonne heure le matin, raconte M. Likiardopoulo, je fus éveillé par un coup frappé à ma porte. Entre un monsieur en civil. Il se présente : Kriminal Polizei, autrement dit, agent de la sûreté. De nouveau un minutieux interrogatoire et l'ordre de me présenter à dix heures chez le commissaire de police.

Ensuite c'est la femme de chambre qui vient m'apporter le café complet que j'ai commandé. Avec les ciseaux attachés à son tablier, elle détache de la carte de pain qui m'est destinée quatre petits carrés de 25 grammes chacun. Au commissariat, où je me rends à 10 heures, on me prévient d'abord qu'il me faudra venir chaque jour à la même heure, puis, de nouveau, je suis soumis à un interrogatoire. Mais je dois avouer que cette formalité ne prit pas plus de cinq minutes. En général, s'il y a quelque chose en Allemagne qu'on peut admirer malgré tout et à quoi il faut rendre justice, c'est l'ordre extraordinaire, l'organisation merveilleuse qu'on remarque à chaque pas et qui rendent acceptables les mesures et les restrictions mêmes les plus ineptes.

La première impression d'un voyageur qui, comme moi, a fait autrefois plusieurs séjours à Berlin, est tout à fait déprimante. C'est un autre Berlin, un Berlin sale, sans mouvement, sans vie. A cause de l'état de saleté des rues, je dus acheter des galoches ; je payai 10 marks 50 un article que j'avais payé autrefois 3 marks, et, me dit la vendeuse, c'est la dernière paire, vous n'en trouverez nulle part à Berlin, car il n'y a plus aucun article en caoutchouc, pas même des jarretières.

Pour juger de la pénurie des matières premières, il suffit d'en-

trer dans n'importe quel magasin de Berlin et de lire les deux avis affichés côte à côte. Le premier : « Par suite de manque de caoutchouc, de benzine et de main-d'œuvre, les commerçants ne peuvent livrer les marchandises à domicile » ; et l'autre : « Faute de matières premières, la fabrication des fils, cordes, etc. étant suspendue, les acheteurs sont priés d'apporter de la ficelle ou d'accepter leurs paquets non ficelés. » Les grands magasins Wertheimer, Titz, Israël et autres, où, la foule, autrefois, se pressait comme dans les grands magasins de Paris, maintenant sont déserts; les vendeuses, peu nombreuses, bavardent, par petits groupes; il n'y a vraiment d'acheteurs que dans les rayons de l'alimentation, et ils sont même rares dans la nouvelle section « militaire » où l'on vend différents *Feldpostpakete* et *Liebesgaben* pour les tranchées. En général, après avoir étudié à fond Berlin et Vienne, M. Likiardopoulo résume ainsi ce qu'il appelle la physionomie de l'Allemagne actuelle :

Partout, en Allemagne, la guerre se fait sentir d'une manière incomparablement plus forte et plus déprimante qu'en Russie. Partout on sent l'économie, le désir de ne pas dépenser un pfennig de trop. Partout éclate la lassitude épouvantable du fardeau militaire et on voit en même temps que la population est consciente de la gravité de la situation et, tout entière, est obsédée du danger que court la patrie.

Une autre chose qui ne manque pas d'étonner le voyageur qui se promène dans les rues de Berlin, c'est l'absence de blessés.

Je n'en ai vu nulle part, dit M. Likiardopoulo, ni dans les rues, ni dans les cafés, ni dans les restaurants ; je n'ai rencontré ni un mutilé ni un blessé. Comme j'ai fini par l'apprendre, en général, il y a peu de blessés à Berlin. Presque tous les hôpitaux et les ambulances sont dans le voisinage du front ; quant aux convalescents et aux infirmes, ils sont envoyés à l'intérieur du pays. Cependant il y a quelques hôpitaux à Berlin, mais soigneusement masqués. Ainsi dans les hôtels, pour la plupart vides, un certain nombre de chambres sont réservées aux militaires malades; mais dans tous il y a, pour cette catégorie d'hôtes, une entrée et une sortie spéciales. Dans les salons des étages supérieurs du célèbre restaurant Kempinsky, « fermés au public », il y a aussi un hôpital ; mais beaucoup de Berlinois même ignorent ce fait. Les restaurants ont triste mine ; dans les meilleurs on peut trouver du caviar frais, des huîtres, des homards, mais ni pain, ni beurre, ni bonne viande ; ce n'est pas en vain que dans la

chanson devenue très populaire en Allemagne et en Autriche, *Friedenskuplet*, on rêve du temps « où le beurre et la viande seront aussi bon marché que les huîtres ». Contrairement aux mets dont les prix sont triplés et quadruplés, les prix des vins sont restés les mêmes et on trouve partout, à des prix accessibles, les meilleures marques de Bordeaux, de Bourgogne et de Champagne.

Outre les produits alimentaires, en Allemagne, les articles de laine, de coton et de métal font également défaut ; les lainages ont subi une augmentation qui n'est jamais inférieure à 100 pour 100 et atteint souvent 200 pour 100; certains articles métalliques sont introuvables ; c'est ainsi que M. Likiardopoulo ne put trouver, à Berlin, une petite chaînette métallique pour remplacer celle de sa pelisse qu'il avait perdue. Enfin, la bière même commence à manquer et dans plusieurs brasseries et restaurants on ne sert de bière qu'à des heures déterminées : de midi à trois heures et de sept heures à dix heures du soir, et encore en quantité limitée.

A Berlin tous les théâtres et les cinémas sont ouverts, mais les récits des journaux sur l'animation de la vie théâtrale sont purement fantaisistes. M. Likiardopoulo est allé dans une dizaine de théâtres, tous sont à peu près déserts; même le Wintergarten et l'Apollo, où, autrefois, on avait toutes les peines du monde à trouver une place, sont plus qu'aux trois quarts vides. Au célèbre *Kammerspiele*, de Reinhardt, M. Likiardopoulo a compté 42 spectateurs, et c'était au moment des fêtes de Noël, quand les théâtres font d'ordinaire leurs meilleures recettes. Les spectacles d'opérette sont ceux qui attirent le plus de public; au contraire, les pièces « patriotiques » ne font pas le sou. L'ostracisme auquel, au début de la guerre, on avait soumis les littérateurs des pays ennemis a maintenant complètement disparu, comme du reste tend à disparaître, en Allemagne, le chauvinisme étroit. A l'Opéra Royal de Berlin, à côté de Wagner et de Richard Strauss on joue les opéras français, italiens et russes, et, dans les concerts, Tchaïkovsky et la jeune école française ont souvent les honneurs du programme; le *Kleines Théâtre* joue le *Reviseur*, de Gogol, et Reinhardt donne Shakespeare.

Parmi les œuvres nouvelles des écrivains allemands, deux séries de pièces en un acte, l'une d'Arthur Schnitzler, l'autre de Sudermann, ont un grand succès. A ce propos, il est inté-

ressant de noter la tendance nouvelle de la littérature dramatique allemande placée dans les conditions de guerre : c'est la prédominance, dans les pièces, du nombre de rôles de femmes comparé à celui des hommes. Dans les nouvelles productions des dramaturges allemands, le jeune premier a disparu ; le « héros » est un homme qui a passé la quarantaine ; par exemple, dans chacune des trois petites pièces en un acte de Schnitzler : *Komedie der Worte*, le héros est un homme de cinquante ans ; toutes trois sont jouées par le célèbre acteur Bassermann.

Dans les cabarets et les cafés-concerts, dont beaucoup sont fermés, même vide et même tristesse que dans les théâtres. Un fait à noter, c'est qu'à côté des *Soldatenlieder* et des chansons patriotiques, peu à peu on commence à chanter des couplets où revient surtout le mot *Friede*.

Noël, la fête la plus joyeuse en Allemagne, n'a pas changé la physionomie de Berlin ; les queues un peu plus longues devant les boutiques de produits alimentaires, et c'est tout.

J'ai vu, dit Likiardopoulo, des scènes de la rue qui montraient une irritabilité d'humeur prête à se manifester bruyamment. A l'adresse des autorités et des riches on entend souvent proférer des menaces et on exprime à voix haute le mécontentement de la durée de la guerre. Un groupe s'est formé sur le trottoir, les uns discutent, les autres écoutent ; un homme exhorte au calme une femme qui tient par la main une petite fille. — « Il faut souffrir, dit l'homme, puisque l'Allemagne est en train de vaincre ses ennemis, qu'elle les a déjà vaincus. » — « Oui, répond la femme, on dit cela, mais cette victoire nous ne la voyons pas. Qu'est-ce que cela me fait à moi, la victoire, si je n'ai rien à manger et si même avec de l'argent et des cartes on ne peut rien obtenir ? Et si c'est la victoire pourquoi nos hommes ne reviennent-ils pas ! »

Des scènes pareilles, on en entend partout, et, avec des différences dans la forme, dans toutes les classes de la société. Un autre indice de la dépression de l'état d'esprit, c'est la disparition de ce chauvinisme exaspérant dont l'Allemagne était empoisonnée au commencement de la guerre, de ces affiches : « Que Dieu punisse l'Angleterre ! », de ces chants qu'on entendait partout : *Wacht am Rhein* et *Deutschland über alles*. On ne peut même plus trouver de cartes postales avec le fameux « Dieu punisse l'Angletere ! » ou sa variante *Hidekk*

(Hauptsache ist dass England Kale kriegt. — La chose grave est que l'Angleterre est à Calais).

Ni à Berlin, ni à Dresde, je n'ai pu trouver l'Hymne de Haine, raconte M. Likiardopoulo; j'ai appris que les autorités avaient confisqué toutes ces affiches et cartes postales et que des circulaires de la police avaient arrêté ce flot montant de haine. Ce n'est qu'à Vienne que j'ai retrouvé cette littérature et cet art inspirés par la haine. Dans les magasins on voit déjà paraître des marchandises anglaises, des vins et des parfums français, du caviar et du thé russes. L'hôtel bien connu des voyageurs russes qui, au début de la guerre, s'appela *Gasthaus Fredrichstrasse Bahnhof* est redevenu l'Hôtel de Russie.

La lutte du préfet de police de Berlin contre les mots étrangers s'est également calmée : *Wirthaus* est redevenu Restaurant, et *Spielhaus*, Théâtre et les Berlinois, qui, par mégarde, vous heurtent dans la rue, invariablement vous disent : « Pardon ». Enfin, le comble de la tolérance, c'est la vente ouverte et l'apparition, dans tous les restaurants et hôtels, des journaux, non seulement neutres, mais anglais, français et russes. Maintenant il n'est pas rare de voir dans un café un gros Allemand lisant le *Times* ou le *Matin*, crime pour lequel la foule vous lynchait, les premiers jours de la guerre. Les journaux étrangers ne sont pas censurés ; toutefois, s'il se trouve dans un numéro une nouvelle que les autorités veulent tenir ignorée du public, elles usent d'un moyen bien simple : la confiscation du numéro. La maison très connue Tauchnitz s'est remise à éditer les auteurs anglais et américains. Dans la littérature pure, il faut noter le mouvement très important des jeunes écrivains qui, contrairement aux vieux devenus ultra-patriotes et chauvins, s'efforçent de maintenir l'art en dehors de la politique. Une série de périodiques, dirigés par les jeunes, surtout la Revue munichoise *Das Forum*, dont le rédacteur en chef est Wilhelm Herzog, *Der Neue Merkur*, *Die Weissen Blätter* et *Zud-Echo* mènent une campagne violente contre l'accaparement des scènes théâtrales par les niaiseries patriotiques des auteurs défunts et vivants et contre le trop fameux Ernest Lissauer, auteur de l'Hymne de Haine. En signe de protestation, ces revues publient des traductions d'œuvres françaises, anglaises, belges, russes, comme s'il n'y avait pas de guerre. Mais la censure ne voit pas d'un bon œil ces tentatives des jeunes et souvent ces revues

paraissent avec de nombreuses pages blanches. Cependant leur activité n'est pas sans effet, et si l'Hymne de Haine a disparu, et si l'on voit de nouveau, aux devantures des libraires, les traductions des œuvres de Dostoievsky, Tolstoï et Tchekhov, on le leur doit en grande partie.

Une autre preuve que le chauvinisme allemand est en baisse, c'est que, dans les cafés et les lieux publics, les chants patriotiques se font de plus en plus rares. Au début de la guerre, me disait un Allemand, on ne pouvait rester une demi-heure au café sans entendre une dizaine de fois la *Wacht am Rhein*, *Deutschland über alles* ou sans crier « Hoch ! » à l'annonce d'une victoire réelle ou imaginaire. Maintenant, fini tout ce *Biertischpatriotismus*, et même au cinéma, quand le portrait de l'Empereur paraît sur l'écran, on ne crie plus ni Hoch ! ni Hourra ! on reste parfaitement calme et tranquille.

Un autre signe des temps : la faillite des quêtes publiques. Les premiers mois de la guerre, à chaque instant il y avait à Berlin des « Journées », pour le Drapeau, pour les Blessés, pour les Réfugiés, etc ; et chacune rapportait des millions de marks ; aujourd'hui, les quêtes ont beau être rares, elles produisent peu. De même, les « soirées de bienfaisance » ont presque cessé, faute de public. Faillite également, la plantation des clous. Le fameux *Eiserne Hindenburg*, l'Hindenburg de fer, est resté « en bois ». Une cinquantaine de villes en Allemagne ont leur statue du feld-maréchal ; Berlin possède naturellement la plus *kolossale*, qui se dresse devant la célèbre colonne de la Victoire, face au Reichstag. Mais en dépit de toutes les mesures prises pour stimuler le public à enfoncer un clou de fer pour un mark, un clou d'argent pour 10 marks et un clou d'or pour 100 marks, en échange de quoi on reçoit un jeton particulier, une carte postale, sans compter l'inscription dans le « Livre de fer », malgré tout cela, le feld-maréchal reste en bois, à l'exception de ses bottes et d'un petit morceau de la basque de sa tunique. On a planté jusqu'à présent 15.000 clous dans la statue de von Hindenburg, tandis qu'il en faudrait plusieurs centaines de mille pour que la statue de bois devienne une statue de fer.

L'Allemagne actuelle ne pense qu'à la paix, ne parle et n'agit que pour la paix. Depuis le début de la guerre, trois mots ont dominé dans toutes les conversations de toutes les classes de la société allemande. D'abord, ce fut le mot *Krieg* (la guerre); bientôt après, s'y adjoignit naturellement le mot *Sieg* (la victoire); à présent, le mot dominant est *Friede* (la paix). Il revient, ce mot, dans toutes les conversations et il suffit de faire quelques pas dans le Friedrichstrasse ou la Leipzigerstrasse pour l'entendre sous des milliers d'aspects.

Toutes les devantures des librairies sont inondées de brochures où il est question de la paix. Ni à Berlin, ni à Dresde je n'ai vu, pour les fêtes de Noël, une seule carte postale où les souhaits de *Fröhliches Weinachten* n'étaient accompagnés d'une paix prochaine.

Mais à côté de ces démonstrations, autorisées par la censure, tolérées par le gouvernement, il en est d'autres plus significatives encore. On rencontre de temps en temps dans les quartiers populeux de longues processions de femmes portant un drapeau sur lequel est écrit *Brot und Frieden* (le pain et la paix). Afin de ne pas trop exciter la foule, les autorités traitent avec assez d'indulgence ces démonstrations et dispersent les manifestants sans avoir recours aux armes. Toutefois on veille soigneusement à ne pas les laisser arriver jusqu'au centre de la ville où les étrangers pourraient les voir. Il faut donc tenir pour très exagérées ces informations qui paraissent dans les journaux des pays alliés et neutres, sur les fusillades, les meurtres pour réprimer ces manifestations ; mais d'autre part il ne faudrait pas croire, non plus, comme le prétend la presse allemande, qu'il n'y a jamais eu de manifestations contre la guerre et la famine.

Apprenant qu'il venait de l'étranger, toutes les personnes qui entraient en rapport avec M. Likiardopoulo l'interrogeaient avidement sur ce qu'on dit « là-bas » de l'issue de la guerre, ce qui ne manqua pas de l'étonner, car, dit-il « je savais que tous les journaux, même ceux des pays hostiles, se vendent librement en Allemagne. A mon observation qu'on peut savoir l'opinion des étrangers par les journaux, on m'a répondu qu'on ne croit plus, en Allemagne, aux journaux. « Nous savons, m'a dit un de mes interlocuteurs, que tous les journaux mentent, ceux de l'étranger comme les nôtres. Au café Victoria, j'ai entendu souvent un client demander le *Daily Liar* (le menteur quotidien) et le garçon apportait sans hésiter le *Daily Mail*. En général, l'Allemand est entré maintenant dans une période de doute. Même les nouvelles les plus officielles, les plus sûres, sont reçues par lui avec méfiance. »

— Comprenez donc, m'a dit un Allemand, homme très instruit, qui connaît bien l'Europe, voilà dix-huit mois que, d'après nos journaux, nous ne faisons que vaincre et, en effet, nous avons obtenu de grands résultats : la Belgique, la Serbie, une partie de la France, un grand morceau de la Russie sont entre nos mains. En outre, on nous répète chaque jour que l'armée française est

paralysée pour toujours, que l'armée anglaise n'existe que sur le papier, que l'armée russe est écrasée, que, chez nos ennemis, d'un moment à l'autre, doit éclater la révolution. Alors pourquoi ne demandent-ils pas la paix? Pourquoi tous les peuples vaincus ne nous supplient-ils pas d'arrêter les hostilités? Pourquoi tous ces *Friedens-Probierballonen* partent-ils toujours de l'Allemagne et ne viennent-ils pas des Français, des Russes, des Anglais? Comment, après tout cela, ne pas ajouter foi à ce que disent nos ennemis qu'ils commencent seulement la guerre, que la vraie guerre est encore à venir? »

Cette opinion est peut-être la plus caractéristique et la plus répandue en Allemagne. La foi inébranlable en la victoire ne se trouve plus que chez les K poètes et les K auteurs de différentes brochures. Les acquisitions territoriales, personne n'y pense ici, sauf peut-être quelques rares junkers. *Status quo ante bellum*, cette phrase latine, chaque Allemand la connaît et la cite dès qu'on parle de paix, et une forte majorité est prête même à renoncer à l'Alsace-Lorraine.

A Berlin, M. Likiardopoulo n'était pas ouvertement surveillé par la police; cependant, dès le premier jour, il avait remarqué qu'on « s'intéressait » vivement à sa personne. Chaque fois qu'il rentrait à l'hôtel, il constatait qu'en son absence on avait inspecté ses valises. Il avait également remarqué une ombre qui, très souvent, le suivait dans ses pérégrinations à travers Berlin.

Enfin, le jour de départ arriva; M. Likiardopoulo se rendait à Dresde. Au buffet de la gare, ainsi que dans les wagons, partout sont placardés des avis rappelant le danger de l'espionnage et la nécessité d'être prudent dans ses propos. D'autres avis invitent à une offrande pour les blessés et les infirmes; ailleurs, ce sont les dix K. (commandements) « que doit savoir chaque Allemand ». L'organisation centrale des unions féminines, *Nationaler Frauendienst* a également fait apposer partout un grand nombre d' « avis ». En voici un des plus curieux : « La guerre et la cuisine : Faire cuire les pommes de terre sans enlever la peau. — Manger le pain de guerre. — S'abstenir de pâtisserie. — Etre raisonnable et ménager la graisse. — User de récipients spéciaux pour que rien ne se perde. — Préparer la cuisine selon les recettes du livre de cuisine militaire. — Aider à vaincre. » Notons en passant que dans ce petit avis qui comporte, en allemand, 27 mots, 15 d'entre eux commençent par la lettre K.

Bien que de Berlin à Dresde le trajet ne soit que de trois heures, le train arriva avec une heure de retard. A la gare de Dresde, même histoire qu'à Berlin pour une voiture, mêmes hôtels vides, mais les rues sont beaucoup plus animées et les militaires y sont nombreux. Cela tient à ce que Dresde est maintenant le lieu de concentration des troupes envoyées dans les Balkans, et parmi les soldats allemands et autrichiens qui fourmillent à Dresde, plusieurs portent le fez. La ville regorge de blessés et d'infirmiers, et le drapeau de la Croix Rouge flotte sur presque tous les grands hôtels transformés en hôpitaux. Entré dans un restaurant de la Pragerstrasse, M. Likiardopoulo se rappela soudain qu'à l'hôtel où il était descendu on ne lui avait pas remis sa carte de pain, et son étonnement fut vif quand il vit la servante lui apporter sur une assiette trois petits pains très mangeables. A ce propos on lui expliqua que, récemment, il y avait eu à Dresde une violente émeute provoquée par la famine et la mauvaise distribution des vivres, de sorte que pour apaiser le mécontentement du peuple, on avait supprimé pour un certain temps, non officiellement toutefois, les cartes de pain.

A Dresde, M. Likiardopoulo alla voir de très vieux amis, des gens riches, possédant une magnifique propriété aux environs de la ville. Le repas, dans cette famille riche, produisit sur Likiardopoulo une étrange impression. On servit du caviar, du homard, du saumon, mais, en guise de potage, un liquide innommable, et ni viande, ni beurre, ni pain. Malgré leur argent, ces gens n'avaient pu se permettre même un pot au feu. Là encore, M. Likiardopoulo entend exprimer la lassitude de la guerre et le mécontentement de la situation en général.

Même si nous vainquions, me dit mon ami, combien de dizaines d'années ne faudra-t-il pas avant que nous cessions d'être des parias, des réprouvés aux yeux de tout l'univers. Maintenant, chez nous, on commence à se ressaisir, on a mis le holà à toutes ces sorties chauvines, à ces manifestations stupides de nos professeurs qui ont perdu la tête et l'esprit. Mais c'est déjà trop tard. Notre génération à nous ne pourra plus reconquérir la confiance, l'estime et la sympathie de l'humanité... Oui, moquez-vous de moi, mais après cette guerre, je ne quitterai jamais l'Allemagne. J'aurais honte d'avouer que je suis Allemand. Cependant, en réalité, nous ne sommes ni

plus cruels ni pires que les autres peuples. Tout cela, c'est la maudite Prusse, le maudit militarisme prussien.

Et le soir, en accompagnant M. Likiardopoulo, son ami lui dit : « Comme je vous envie maintenant de n'être pas Allemand ! »

De Dresde, M. Likiardopoulo partit pour Vienne. Le rapide eut cette fois deux heures de retard. Après Berlin et Dresde, l'animation de Vienne semble extraordinaire. Pas d'automobiles, pas de fiacres, mais des hommes tant qu'on veut. Sous ce rapport, Vienne n'a pas changé d'aspect, bien qu'on ait appelé tous les hommes jusqu'à 50 ans. Ce phénomène s'explique par l'énorme affluence dans la capitale de l'Autriche des réfugiés de Pologne et de Galicie. Contrairement à Berlin, à Vienne tous les hôtels sont pleins, aussi bien les plus chers, comme le Bristol, que les plus modestes, et, pour la première nuit, M. Likiardopoulo dut se contenter d'un lit installé dans une salle de bain. A peine était-il descendu à l'hôtel, que là on lui remit une carte de pain, mais, au lieu de 250 grammes, à Vienne la portion quotidienne est réduite à 210 grammes. Dans le hall de l'hôtel, le voyageur est étrangement surpris; il y entend toutes les langues : le polonais, le tchèque, le hongrois, les langues slaves et surtout le bulgare, toutes sauf l'allemand. Ayant besoin de changer de l'argent, vers deux heures de l'après-midi, M. Likiardopoulo veut aller dans une banque : elle est fermée; une autre, où il se rend ensuite, l'est également. Enfin, après une heure de courses infructueuses, il doit retourner à l'hôtel pour changer; c'est qu'en effet, faute d'employés, toutes les banques et tous les bureaux de change ferment à une heure. La cherté de la vie à Vienne, est inimaginable. Tout a augmenté de 200 à 250 pour cent, et, même en comparaison de l'Allemagne, tout y est inabordable, aussi bien les vivres que les objets de cuir. Le lait, qu'il est très difficile de se procurer, se vend jusqu'à 5 couronnes le litre, et dans les cafés, à certaines heures, il est même interdit de consommer du lait, si même on l'apportait de chez soi. Voici encore quelques autres prix à la date du 31 janvier : beurre, 3 k. 90 la livre; pommes de terre, 32 hellers; bœuf, 5 k. 50; veau, 5 k.; porc, 6 k. 50. Le pain est, à Vienne, beaucoup plus mauvais qu'en Allemagne, et on ne l'obtient qu'en quantité moindre. Dans les restaurants où l'on déjeunait très convenablement, avant

la guerre, pour 4 ou 5 couronnes, il faut payer maintenant, pour le même repas, de 10 à 12 couronnes; le fameux « schnitzel » coûte 5 couronnes, et pour dîner à l'hôtel Bristol il faut compter au moins de 15 à 18 couronnes. Cependant, malgré ces prix excessifs, tous les restaurants, les cafés, les thés sont bondés. Le commerce de luxe est prospère; le soir, les lieux de plaisir regorgent de monde. Tout cela, il est vrai, fait assez l'impression du festin pendant la peste, car il suffit de sortir des rayons du Ring pour rencontrer une foule hâve, déguenillée, qui se presse en files interminables devant les boulangeries et les épiceries, gens affamés qui ne se gênent pas pour laisser éclater leur haine et leur esprit de révolte.

A Vienne, on trouve encore des cartes postales avec le fameux « Dieu punisse l'Angleterre ». On vend des broches, des breloques avec cette devise. A côté de cela, il y a également beaucoup d'appels contre « la perfide Italie » qu'il faut aussi punir. A Vienne, en effet, la haine la plus forte n'est point réservée à l'Angleterre, mais à l'Italie. Quant aux nouveaux alliés de l'Autriche, la Turquie et la Bulgarie, les Autrichiens, et même les Allemands, les traitent différemment : la Turquie et les Turcs sont choyés; quant aux Bulgares, on les regarde ici d'un œil méfiant. « Nous comprenons bien, dit un Viennois à M. Likiardopoulo, que si les Bulgares ont trahi la Serbie, la Grèce et la Russie, ils pourront nous trahir aussi facilement; cette alliance n'est qu'une affaire provisoire qui nous a été dictée par les circonstances, rien de plus. Les Italiens et les Bulgares se valent. »

Une chose frappe à Vienne : nulle part on ne voit les portraits des généraux Mackensen et Hindenburg, même le portrait de Guillaume II figure rarement aux devantures et, dans ce cas, il accompagne toujours celui de François-Joseph. Simple histoire de jalousie pour les succès militaires de leurs alliés. Bien que les rapports extérieurs entre les alliés soient excellents, le voyageur qui séjourne quelque temps en Allemagne et en Autriche remarque bientôt que les Allemands méprisent les Autrichiens, tandis que ces derniers haïssent les Allemands, et plus on s'éloigne de la frontière allemande, surtout dans la direction de la Hongrie, plus on remarque cette haine de l'Allemand; et cet état d'esprit tôt ou tard doit jouer un grand rôle dans cette guerre.

Vienne plante aussi des clous, mais naturellement pas dans un Hindenburg. Elle a son « Chevalier de fer » à elle, beaucoup plus petit que son collègue berlinois, mais qui, lui aussi, n'a de clous que jusqu'à la ceinture.

Comme nous l'avons dit, les théâtres et les cabarets font salle comble; le Burg-Théâtre, qui, au commencement de la guerre, ne donnait que trois représentations par semaine, a repris ses spectacles quotidiens et jamais les spectatrices n'y parurent avec un tel luxe de bijoux et de toilettes.

Le répertoire des théâtres viennois, comme toujours, comporte surtout des comédies, des farces, des opérettes et les classiques français; on n'y relève pas une seule « pièce patriotique ». Hauptmann jouit maintenant de la grande faveur du public; trois théâtres donnent ses pièces : *La Cloche engloutie*, *Pippa danse toujours* et *Un manteau de loutre*. Comme à Berlin, on tâche de jouer des pièces où il y a surtout beaucoup de rôles de femmes. Dans les cabarets, on chante partout des couplets sur la paix. Voici, par exemple, le texte d'une de ces chansons, que nous avons déjà mentionnée, et qui a un grand succès en Autriche aussi bien qu'en Allemagne :

« Quand tu ne seras plus à la maison, lisant les nouvelles désagréables des télégrammes de la dernière heure, — quand les automobiles auront de nouveau de la benzine pour fonctionner, — quand on pourra rester au bar la nuit, jusqu'à cinq heures du matin, en compagnie d'une nymphe charmante et avec une bouteille de bon vin, — quand le beurre et le lait seront aussi bon marché que les huîtres et que Rothschild pourra s'acheter un morceau de viande, — quand dans un café on pourra recevoir un bon petit pain viennois, — alors ce sera le signe que sur la belle terre la paix règne de nouveau. »

Et ces *Friedenskuplet*, dont la valeur littéraire, comme on en peut juger, n'est pas très haute, provoquent un enthousiasme frénétique.

Dans les rues de Vienne, ce qui surprend encore le voyageur, c'est d'y entendre fréquemment parler la langue française. La même chose, du reste, dans les cafés et les restaurants à la mode. Ici encore plus qu'en Allemagne, à côté de la haine pour l'Angleterre, du mépris pour l'Italie, de la colère contre la Russie, on discerne de la tolérance et même une certaine admiration pour tout ce qui est français. Nulle part, à Vienne, on ne peut entendre un mot violent contre les Fran-

çais. Au contraire, on parle partout des traditions francophiles du peuple autrichien et on déplore amèrement que l'Allemagne ait entraîné l'Autriche-Hongrie dans la guerre contre la France. Les enseignes françaises sont demeurées partout et, tandis qu'en Autriche on ne peut trouver ni revue, ni journal anglais ou russe, les journaux français se vendent librement.

Quand j'ai voulu avoir un passeport pour Budapest, raconte ensuite M. Likiardopoulo, on m'a répondu tout simplement : « Vous n'avez rien à faire là-bas, allez directement à Bucarest. » Mais j'avais résolu de voir coûte que coûte Budapest, et voici le stratagème que j'ai employé et qui m'a fort bien réussi. Quand le train stoppa à Budapest, je descendis et me fis conduire à l'hôtel, après avoir eu soin de me bander la joue d'un gros mouchoir, comme si je souffrais d'une rage de dent. A la réclamation du passeport, je répondis en demandant immédiatement un dentiste. Un garçon de l'hôtel me conduisit chez un dentiste du voisinage. Mis en présence du praticien, je lui indiquai une dent creuse. Le dentiste, après m'avoir torturé avec différents instruments, me déclara : — Vous êtes menacé d'une gingivite, il faut bien soigner cette dent. — Malheureusement, dis-je, cela m'est impossible. Je suis pressé, mettez seulement quelque chose pour calmer la douleur, et je lui tendis deux billets de dix couronnes chacun. — C'est dommage, fit le dentiste, en route vous pourrez souffrir. — Je repris que je ne demanderais pas mieux que de faire soigner cette dent, mais que je ne pouvais pas séjourner à Budapest, mon passeport n'ayant point été visé. — Qu'à cela ne tienne, déclare-t-il. Je vais vous obtenir l'autorisation nécessaire. Et il écrivit une longue dissertation bourrée de terribles mots latins, puis, muni de ce certificat, j'allai directement à la Polizeidirektion. Je reçus l'autorisation de rester 48 heures à Budapest.

Là, la vie bat son plein ; la ville est propre et coquette comme toujours et, comme auparavant, dans les rues on n'entend pas du tout l'allemand, mais le français et l'italien. Ici, on ne cache point son mécontentement contre les Allemands qu'on appelle partout les « Boches », la population ayant tout de suite adopté ce terme péjoratif français. La haine contre les Allemands est devenue grande, surtout après que ceux-ci eurent acheté toute la récolte de blé et introduit en Hongrie la *Brodkart*. Grâce à cela, la Hongrie, qui avait le meilleur pain au monde, est réduite à manger une pâte quelconque, répugnante, près de laquelle le pain de Berlin et de Vienne est un vrai délice.

La vie, à Berlin et à Vienne, paraît excessivement bon marché en comparaison de ce qu'elle est à Budapest : la viande la plus ordinaire

se vend 14 couronnes le kilo, et dans les restaurants les plus modestes, le plus simple repas coûte dix couronnes. Ayant besoin d'une chemise, j'ai dû payer dix-huit couronnes pour l'article le plus ordinaire. Malgré cela, à Budapest comme à Vienne, on ne pense pas à l'économie. Une sorte de frénésie s'est emparée de toutes les classes de la société; dans les restaurants, des plus modestes aux plus élégants, depuis 6 heures du soir jusqu'à 2 heures du matin, le vin coule à flots, aux sons des orchestres hongrois. Une nuée de filles de bas étage s'est abattue sur la ville et ce sont elles, avec les militaires de toutes armes et de tous grades, qui dominent partout. Ici, comme à Vienne et à Berlin, on a interdit de porter le deuil et même la couleur noire est prohibée.

A Budapest, la sympathie pour les Français s'affiche ouvertement. Dans les rues principales, beaucoup de maisons françaises continuent leur commerce. A côté de la cathédrale, la pâtisserie la plus élégante porte comme enseigne : « Pâtisserie française »; même l'Italie est ici traitée sans haine; en revanche, on n'aime pas les Slaves, qu'ils soient Russes, Polonais, Serbes ou Roumains. Budapest a connu la panique quand les Russes franchirent les Carpathes et jusqu'à présent on voit autour de la ville les tranchées et les fils de fer barbelés destinés à arrêter la marche de l'envahisseur.

En Hongrie, surtout aux environs de Budapest, il y a beaucoup de prisonniers russes; un officier hongrois m'a raconté qu'on les engage volontiers pour les travaux agricoles et que les paysans sont très contents d'eux et les traitent très bien : — « Ce n'est pas comme en Allemagne », ajouta-t-il. La lassitude de la guerre, le désir de la paix sont là aussi les sentiments dominants de la population. On entend partout : « Des victoires! Mais qu'est-ce que cela peut nous faire si on ne voit pas la fin de la guerre ? Nous remportons des victoires et la vie devient de jour en jour plus difficile. C'est nous qui sommes victorieux et c'est nous qui avons faim ! » Et on ajoute des épithètes très malsonnantes à l'adresse de Guillaume, des Prussiens et des Allemands en général.

Dans le train que je pris en quittant Budapest, j'eus pour compagnon de voyage un officier hongrois du Landsturm, un *Oberstlieutenant*, très sympathique. Comme de juste, la conversation tourna tout de suite sur la guerre, et il n'y avait pas cinq minutes que nous causions que déjà se montrait cette irritation contre l'Allemagne qui se manifeste partout en Hongrie. Ayant fermé soigneusement la porte du coupé, dans lequel nous étions seuls, l'officier m'adressa soudain cette question inattendue : « Parlez-vous français ? » et ayant cru remarquer en moi un certain trouble, il ajouta : — « N'ayez pas peur. Moi je préfère parler français, je n'aime pas l'allemand. Il est vrai que cela nous est interdit, mais vous êtes

étranger, neutre, avec vous on peut. » Alors, dans un très bon français, il se mit à me parler de la sympathie traditionnelle de la Hongrie pour la France ; il me dit que jamais les Hongrois n'auraient combattu les Français, si bien qu'on avait dû envoyer tous les régiments hongrois sur le front oriental. En parlant de la situation économique de l'Autriche, il répéta les mêmes plaintes contre l'Allemagne que j'avais déjà entendues : que l'Allemagne a pris tout le blé, qu'il n'y en a même pas pour les soldats, qu'il faut faire des réquisitions chez les paysans pour nourrir les troupes, etc. Quand le garçon du wagon-restaurant vint nons appeler pour dîner, il me dit : « Là-bas, nous parlerons allemand. Il y a des Allemands qui mettent leur nez partout et on peut avoir des désagréments. »

Enfin le train approche de la frontière roumaine. Un gendarme roumain, uniforme bleu et casque prussien, prend les passeports et un douanier inspecte les bagages, et tout de suite on est renseigné sur l'état d'esprit dont est animée maintenant toute la Roumanie. Avant moi, plusieurs Autrichiens et Allemands avaient passé la visite douanière, et j'étais effrayé de la sévérité des douaniers : c'étaient, pour chaque cravate, pour chaque paire de chaussures, pour chaque objet, des discussions sans fin, des exigences de droits pour tout. Je m'attendais à un pareil traitement. Mais quel ne fut pas mon étonnement quand, apprenant que je venais de Russie et retournais en Russie, car maintenant je n'avais plus à me cacher, les fonctionnaires ne voulurent rien voir et, sans ouvrir mes bagages, y apposèrent leur visa.

En sortant de la salle de la douane, j'allais au buffet. Un spectacle joyeux s'offrit à mes regards : des montagnes, des Monts Blancs, des Himalayas de pain blanc comme de la neige, d'énormes jambons sur les dressoirs, de grands pots de lait. Je pris place à une table : — « Du pain, du beurre, du jambon, du café, du lait, m'écriai-je, et trois portions de chaque chose ! » et, pour la première fois depuis plus d'un mois je mangeai à mon aise.

Je remontai dans le train. Dans mon coupé j'avais maintenant pour compagnon un fonctionnaire de la douane qui faisait la revision des bagages. Ayant appris le voyage que je venais de faire, il disparut pour quelques instants et revint avec quatre de ses camarades, et je dus leur raconter, en détail tous les incidents de mon long voyage ; et, de la bouche de ces hommes, j'ai entendu une telle explosion de haine contre l'Allemagne et l'Autriche, une telle assurance que toute la Roumanie pense comme eux, que, pour moi, il est hors de doute que la Roumanie se mettra du côté de l'Entente et qu'il ne s'agit que d'une question de jours. Mes compagnons, pour me remercier de mon récit, me mirent alors au courant de ce qu'on raconte sur les espions allemands qui fourmillent à Bucarest, sur

l'or allemand qui coule en Roumanie pour acheter l'opinion, sur les complots contre Take Jonesco, Filipesco et autres représentants du parti de l'Entente, etc.

Il était déjà tard, le soir, quand nous entrâmes à Bucarest. Une belle voiture attelée de deux superbes chevaux me mena à l'hôtel par des rues brillamment éclairées, pleines de monde, où arrivaient les sons joyeux des orchestres des cafés et des restaurants. Et là on ne pouvait penser qu'en ce moment, tout près, en Bukovine, se déroulait une des plus sanglantes batailles de cette effroyable guerre.

J.-W. BIENSTOCK.

L'AVENTURE DU PETIT BON DIEU BRETON

—

On l'avait crucifié à l'orée d'un chemin creux, un de ces beaux chemins de Bretagne, mystérieux et frais, où l'argile des ornières conserve soigneusement l'eau tombée du ciel, afin que le soleil s'y mire à travers les branches.

Sa croix n'était pas taillée dans le granit, comme les calvaires dentelés et précieux de Balanec et de Rospoden. Les Bretons qui l'avaient plantée là étaient trop pauvres. Ils s'étaient contentés d'équarrir à peu près deux troncs de hêtres et de les recouvrir, à la hâte, d'une couche d'ocre. A la longue, la peinture s'était écaillée, le bois, fendillé; les vents du nord avaient mis du lichen un peu partout. Mais la vue était belle, car le chemin débouchait sur une plage déserte et rocheuse, juste en face du large. En agonisant, le petit Bon Dieu pouvait contempler le vol des goëlands, le glissement paresseux des voiles rousses à l'horizon, au-dessus des panses arrondies des bateaux de pêche, la lutte sournoise de la vague contre les brisants, le jeu compliqué des marées, la longue théorie des femmes en jupons de futaine, qui viennent moissonner, sur le sable de la côte, l'herbe marine aux relents d'iode et de sel, et le doux frémissement des filets bleus, qui sèchent au soleil, entre deux avirons debout.

Malheureusement, il n'avait pas le temps de regarder tout cela, le pauvre Bon Dieu. Sa face douloureuse, couronnée d'épines, était sempiternellement penchée sur sa poitrine maigre, moins par excès de souffrance que par ardente pitié. Il voulait laisser tomber son regard d'infinie mansuétude sur les humbles agenouillés au pied de sa croix. Et c'est ainsi

qu'il négligeait la beauté farouche de l'océan, pour mieux considérer la misère humaine, qui tendait vers lui des mains suppliantes.

Anne-Marie Gloannec était la grande amie du Jésus-de-la-mer. Elle ne passait jamais devant le calvaire, sans immobiliser devant lui sa coiffe de Fouesnant aux larges ailes blanches. Elle habitait, à l'autre bout du chemin creux, une masure isolée, entourée de blocs aigus de granit et surmontée d'un toit de chaume délabré. Son mari était mort, il y avait longtemps, en pêchant le thon dans le golfe de Gascogne. Son fils, marin de l'Etat, naviguait dans les mers de Chine. Elle vivait du lait de sa maigre vache, des œufs de ses poules, de quelques choux plantés dans le sable de la lande, derrière la maison. Elle réparait des filets endommagés, aidait les gars à débarquer les paniers lourds de poissons, récoltait le varech sur la plage ou gaulait, en automne, les pommes aigres, avec lesquelles on fait le cidre. Elle vaquait silencieusement à toutes ces besognes, la bouche obstinément close entre un nez recourbé et un menton de galoche. Dans sa face parcheminée luisaient deux yeux clairs et résignés. Elle partageait son cœur de vieille femme entre son fils lointain et le Jésus du carrefour, aussi gueux qu'elle.

Il connaissait tous les détails de son humble vie. C'est au pied de la croix de bois qu'elle avait pleuré la mort du mari et le départ de l'enfant. Quand le temps était beau et la saison propice, elle coupait dans la lande les fleurs jaunes du genêt et allait les suspendre au long clou qui perçait les pieds du supplicié.

Et tous deux se considéraient longuement, le Bon Dieu et la bonne femme.

Un matin, Jésus s'aperçut que sa main droite crispée avait quitté la croix. Il avait venté toute la nuit. Plaintivement les arbres avaient courbé le dos et les vagues avaient rugi le long de la côte. La tempête avait, sans doute, libéré la main du Bon Dieu en élargissant le trou sanglant de sa paume. Le clou était resté fiché dans le bois. Mais son bras était si habitué à se tendre éperdument, les muscles en étaient si roides, que Jésus ne broncha pas et resta tout le jour dans sa posture familière. Des Bretons passèrent et se signèrent, sans rien remarquer d'anormal.

Le soir venu, un soir tiède et parfumé, pour la première fois depuis des milliers d'années, le Bon Dieu éprouva le besoin de desserrer ses genoux pitoyables et d'étirer ses jambes douloureuses. Alors il vit le gros clou qui retenait ses pieds frémir, osciller, et, le bois pourri ne le retenant plus, glisser hors de ses chairs, puis tomber sur la dalle du calvaire avec le bouquet de fleurs de genêt de sa vieille amie Anne-Marie. Il ne s'étonna point; un Dieu, si malingre soit-il, ne saurait s'étonner de rien. Il se hâta de ramener à lui son bras libre et d'enlever vivement de sa main droite le dernier clou qui le retenait à la croix. Ceci fait, il se laissa glisser le long du tronc de hêtre, à la façon des gamins pilleurs de nids. Quand il eut atteint le sol, il s'ébroua, fit jouer ses articulations ankylosées, s'affermit sur ses jambes maigres, recula pour mieux contempler sa croix, examina d'un coup d'œil circulaire le firmament où déjà s'allumaient les étoiles, la grève déserte, le chemin obscur, frissonna sous la caresse de la brise, remonta sur ses flancs l'écharpe mince qui voilait sa nudité, et, tournant le dos à la mer vaste, il partit lentement vers les hommes.

★

— Te v'là, mon gars ! Ma doué, je suis contente!

Depuis longtemps Anne-Marie n'en avait dit si long.

Dans l'encadrement de la porte se découpait la silhouette robuste de son fils Jacques, revenu subitement du service. Il balançait de la main droite un petit baluchon, — son mouchoir d'ordonnance noué aux quatre coins. Le front bas, la face rude, la nuque têtue et forte, les épaules carrées, il restait debout et embrassait d'un coup d'œil rapide la chambre où il avait grandi. Il se sentait confusément heureux en reconnaissant les objets familiers et immuables, le lit-clos aux ferrures de cuivre, le coucou de bois sculpté, la crédence aux faïences de Quimper peinturlurées de bleu, la table massive et boiteuse, à même le sol battu.

— Alors, ça va, la mère ?

— Ça va, mon gars.

Anne-Marie, en trottinant, était allée chercher une cruche de cidre, un bol, une galette de seigle et servait son fils qui s'était laissé choir sur l'unique escabeau, comme s'il eût

quitté la maison maternelle, la veille. Les âmes simples des marins acceptent la vie sans emphase.

Tout en se coupant un quignon, il demanda :

— Où est Yvonne?

Anne-Marie regardait boire son fils, les mains croisées sur le ventre.

— Yvonne est en place, à Fouesnant.

Yvonne était la fille d'un pêcheur de la côte, le père Noric, un sardinier. Trois ans plus tôt, avant de partir pour Brest, Jacques l'avait embrassée le soir de la Saint-Jean, après avoir sauté, selon l'usage, par-dessus le brasier crépitant de bois vert, autour duquel les galants enrubannés viennent sceller officiellement leurs pactes d'amour. Il lui avait passé au doigt la petite bague d'argent des fiançailles bretonnes; elle lui avait suspendu au cou une médaille bénie de Notre-Dame d'Auray, la protectrice des jeunes pêcheurs, et tous deux s'étaient promenés longtemps dans le soir calme, en parlant gravement de l'avenir.

— Chez qui est-elle en place? — demanda Jacques à sa mère.

— Chez Monsieur Joseph Lengyel. Tu ne le connais pas, mon fieu. C'est un savant à ce qu'on raconte, un vieux tout chauve. Il est arrivé ici il y a deux ans et il s'est installé dans la maison du docteur qui est mort l'année de ton départ. Il s'enferme jour et nuit dans la grande chambre du rez-de-chaussée et il y manigance des choses extraordinaires. Il a chez lui des quantités de lapins, des cochons d'Inde, des chiens, des guenons, des bêtes du diable qui hurlent la nuit, et des vases, des pots, des fioles, des tubes, des boules de verre, est-ce que je sais, moi, une cuisine d'enfer. — Anne-Marie se signa craintivement.

— Qu'est-ce qu'il fait? — interrogea Jacques.

— Je ne sais pas, mon gars. On dit qu'il vient de Hongrie, pour expérimenter des maladies qu'il donne exprès à ses bêtes. C'est un païen, pour sûr.

— Pourquoi Yvonne a-t-elle pris cette place?

— Ah, la vie est dure et la pêche est mauvaise, cette année. Il paye bien, cet homme. Il a besoin d'une femme chez lui, pas vrai? Yvonne lui prépare ses repas et fait son ménage.

Tous les jours elle vient voir son père et cause un brin avec moi, en passant. Tiens, aujourd'hui, elle est au Pardon de Saint-Yves, son patron, à Kergoat.

— Au revoir, la mère, je vais faire un tour par là.

Jacques se leva, remonta son pantalon d'un geste familier et se dirigea vers la porte.

— Attends, mon gars, je vais avec toi jusqu'à la plage, pour rentrer les filets de Noric qui sèchent.

Ils partirent le long du chemin creux : la mère, courbée, fluette et trottinante, le fils, droit et robuste, les bras ballants, les jambes écartées. Une brise légère jouait dans les branches ; un merle, perché sur une haie, sifflait à plein gosier, le cou tendu.

Ils débouchèrent sur la plage. Jacques plissa les yeux et regarda la mer avec cette acuité coutumière aux marins, faite de tendresse et de soupçon. Les petites vagues chantonnantes clapotaient doucement le long de la côte frangée d'écume. Anne-Marie tourna la tête vers le calvaire.

— Doux Jésus ! — s'exclama-t-elle, en saisissant le bras de son fils.

Jacques s'arrêta, surpris.

— Qu'as-tu, la mère ?

Anne-Marie tendit une main tremblante.

— Regarde, regarde !

Jacques considéra la croix vide, hocha la tête, s'approcha, se baissa vers le sol et ramassa dans l'herbe un long clou rouillé qu'il retourna dans ses doigts, la mine perplexe.

— Faudrait tâcher à savoir ! — dit-il lentement, puis il ajouta en glissant le clou dans sa vareuse : — Il n'est pas parti tout seul, tiens !

Anne-Marie, les mains jointes, la face pleine d'horreur, murmura :

— C'est du malheur, pour sûr !

Son fils était déjà loin, petit point sombre et mouvant ; elle restait figée à la même place, dans la même posture de surprise indignée et peureuse.

— C'est du malheur, c'est du malheur. On a volé le Bon Dieu !

Et ses lèvres tremblaient devant l'énigme de la croix nue.

★

— Yvonne ! Yvonne ! Wo bleibt das Weibsbild ?

Le « Doktor » Joseph Lengyel, en blouse de clinique, un lapin gigotant au bout de la main gauche, une seringue de Pravaz au bout de la main droite, arpentait rageusement le rez-de-chaussée de sa maison. Ses petits yeux vifs luisaient derrière les verres bombés de ses lunettes rondes ; une barbiche de bouc tremblait à son menton ; un bourrelet de cheveux gris sale courait autour de son crâne chauve et sa bouche édentée proférait des menaces incohérentes où des bribes d'allemand émaillaient un français bizarre.

— Verflucht, verflucht ! La Bretonne n'est jamais sur sa place, si je l'ai besoin.

Le lapin, qui se démenait comme un beau diable, parvint à se raccrocher au poignet de son propriétaire. Lengyel poussa un cri de douleur et lâcha la bête qui se réfugia sous un meuble, en secouant ses longues oreilles. Les griffes de l'animal avaient lacéré la main du docteur. Il prit un tampon d'ouate aseptique et une bande de gaze sur une étagère, ouvrit une porte vitrée qui donnait sur le petit jardin, atteignit en deux enjambées la pompe et remua vigoureusement le levier pour laver sa blessure. Ce faisant, il monologua :

— Je sais, je sais : elle promène au Pardon. Je pouvais longtemps appeler. Blöde bretonnische Frömmigkeit !

Lengyel, qui se prétendait originaire de Budapest, était venu habiter ce coin de la côte bretonne pour s'y livrer en toute sécurité à des expériences mystérieuses. Il vivait très retiré ; son caractère maussade, ses allures brusques l'avaient rendu antipathique aux habitants du pays. On l'appelait « le savant », mais dans le sens péjoratif que les Bretons superstitieux donnent à ce vocable païen. Il s'entourait de bêtes qu'il torturait avec un tel raffinement de cruauté que les voisins effrayés s'adressèrent aux autorités locales. Ce fut en vain. Quand les intérêts de la science sont en jeu, le martyre d'un animal est chose toute naturelle.

Il enregistrait avec un appareil spécial les battements du cœur mis à nu d'une grenouille. Il avait essayé de connaître la plus petite capacité pulmonaire compatible avec l'état vivant, en ouvrant le corps d'un chien et en lui supprimant une partie des poumons par ligature et résection. La pauvre

bête était morte trop vite d'épouvante et de douleur. Il prit un autre chien, lui refoula les poumons dans la cavité pleurale par une injection d'azote non absorbable. Ce chien ne mourut qu'au bout de 24 heures, sa masse pulmonaire réduite à un sixième.

Les indigènes faisaient un détour pour éviter la maison et doublaient le pas quand il leur fallait passer devant sa porte. Du matin jusqu'au soir, les râles, les hoquets, les cris, les hurlements, tout un concert macabre d'agonie, traversant l'épaisseur des murs et les fenêtres closes, allait faire frissonner les pêcheurs sur la grève et les paysans dans la lande. La nuit, des femmes s'éveillaient en sursaut à l'horreur d'un appel suprême, prêtaient l'oreille, la chevelure raidie, une sueur froide aux tempes, et se signaient en tremblant.

Vaste était le champ de son activité ; il étudiait la mort.

Pour observer les ruptures valvulaires du cœur, accident fort rare, il prit un lourd marteau, immobilisa une chèvre et lui asséna des coups dans la région thoracique. En moins de deux coups, il obtint une désinsertion des valvules aortiques ; en quatre coups, il rompit les sigmoïdes. Après quoi il constata que la chèvre était morte.

Il enleva à des pigeons la totalité des hémisphères cérébraux pour démontrer qu'en cette absence ils ne songeaient plus à roucouler, ni même à manger, et se contentaient de vivre quelque temps, en titubant comme des hommes ivres.

Il avait fait absorber à un fox-terrier de l'absinthe par l'oreille ; il avait gonflé d'oxygène, comme un pneumatique, des rats jusqu'à éclatement. Il avait laissé choir sur la colonne vertébrale d'une guenon un lourd poids de fonte, élevé par une poulie.

Reprenant les expériences d'un confrère de Genève, il avait gelé un terre-neuve à la température de 110° au-dessous de zéro.

Il ne connaissait pas de limite à l'horrible.

Il aboucha un jour l'extrémité de la jugulaire et de la carotide d'un chien de grande taille à l'extrémité des mêmes vaisseaux d'un chien plus petit. Quand la circulation fut établie entre la tête du petit chien et celle du grand animal, il décapita le petit chien. De seconde en seconde, il se mit à noter les phénomènes de vie qui persistaient en cette tête, soudée au

corps voisin. Il lui présenta de l'eau, du sucre, que la tête essaya de lécher. Il écrivit avec le plus grand calme :

— 10 m. 40 s. : soubresauts de toute la tête à chaque effort respiratoire.

— 12 m. 47 s. : la langue se retire quand on la pince.

— 13 m. 45 s. : longs bâillements d'agonie.

— 15 m. 20 s. : mort définitive de la tête.

Et pourtant il n'était pas encore satisfait. Il aurait voulu savoir si la résistance de l'homme, en pareil cas, est assimilable à celle de l'animal.

Lengyel achevait de panser son poignet près de la pompe, tandis que le matin riait au travers des pommiers. Tout à coup, il entendit un profond soupir. Il se retourna ; ses petits yeux vifs fouillèrent le jardin, mais il ne découvrit rien d'abord. Puis il tressaillit. A l'angle de la grande cabane, où il avait l'habitude d'enfermer ses animaux, un corps gisait à terre. Il fit quelques pas.

— Ein besoffener Fischer ! Si le Breton il boit, il tombe, — grommela-t-il.

L'homme était tout nu ; une bande d'étoffe lui barrait les hanches.

— Was ist denn das ? D'où peut-il sortir ?

Lengyel se pencha sur l'inconnu. Il avait la mine hâve et l'air misérable, infiniment. Ses yeux clos étaient enfoncés sous des orbites profondes, les joues creuses et pâles tremblaient légèrement, son thorax décharné laissait percer les os du squelette.

Le savant eut un haut-le-corps.

— Il est blessé !

Le flanc béait un peu au-dessus de l'intestin grêle ; la blessure, mal fermée, pénétrait en séton jusqu'aux parois violettes du foie. Une sorte de gangrène sèche semblait ronger les bords de la chair. Lengyel, qui s'était agenouillé, écarta les lèvres de la plaie de ses doigts experts.

— Verflucht, verflucht !

L'homme ouvrit lentement les yeux, dévisagea le docteur.

— Où avez-vous attrapé cela ? — interrogea sèchement Lengyel en se redressant.

L'inconnu ne répondit rien ; il désigna du regard ses pieds et tendit les paumes de ses mains. Des blessures analogues

trouaient les tissus de part en part et se frangeaient d'une croûte sanglante.

— Verflucht, verflucht ! Il y a longtemps ?

L'homme inclina la tête affirmativement.

— Vous avez, je crois, la langue perdue.

Et comme l'extraordinaire individu ne répondait rien, le docteur furieux le poussa du pied rudement.

— Dressez-vous vitement !

L'étranger se leva ; ses jambes tremblaient, il dut s'appuyer contre les planches de la cabane, la face effroyablement pâle, les longs cheveux en désordre collés à ses tempes, la barbe inculte, le regard lointain.

Il n'avait pas le cœur tendre, monsieur Lengyel de Budapest. A fouiller de son scalpel le corps palpitant de ses victimes, il avais désappris l'émotion qui mord au cœur et l'appel sourd de la pitié. Son premier mouvement fut de jeter à la porte l'intrus qui s'obstinait dans son mutisme. Mais une idée encore imprécise germa sous son crâne chauve et ses yeux clignotèrent rapidement.

Il examina les misères pathologiques de ce pauvre corps cicatrisé qui respirait encore malgré ses blessures, défi inexplicable à la science de la mort.

« Voilà un sujet intéressant », pensa-t-il. Il essaya de déchiffrer l'énigme qui dormait au fond de ce regard vague. Il avança même la main vers le crâne bossué, le palpa rapidement, puis murmura entre ses dents :

— Des ascendants déplorables ; sans doute une mère tuberculeuse ou un père syphilitique. Moralisch minderwertig !

Il partit brusquement en criant :

— Attendez, je retourne à l'instant !

Quand il revint, au bout de quelques minutes, l'homme était à la même place. Lengyel avait été prendre la plus vieille de ses défroques : un complet caca d'oie à carreaux bruns, une chemise de flanelle sans col. Il jeta les hardes sur le gazon.

— Habillez-vous !

L'homme s'habilla docilement, passa le pantalon trop large sur ses maigres tibias en titubant.

— Quand je dis, il est saoul ! — gronda le savant, et il ajouta, dans une dernière tentative : — Comment vous appelez-vous ?

L'homme le regarda fixement, mais ne répondit rien. Lengyel eut un geste d'impatience, puis il remarqua :

— C'est meilleur ainsi. C'est beaucoup plus meilleur !

Et il se frotta les mains, satisfait.

Quand l'homme fut habillé, il le prit par le bras, le conduisit à la porte de la cabane, qu'il ouvrit toute grande. Un concert brusque de cris et de hurlements s'en échappa. L'aboiement des chiens, le bêlement des moutons, le grognement des cochons, le miaulement des chats, le sanglot des singes, le nasillement des perroquets, le caquettement des poules formaient un charivari infernal, où se devinait de l'angoisse et de la haine. Les bêtes avaient reconnu leur bourreau.

Le docteur ne sourcilla pas. Il poussa l'étranger, que son costume rendait grotesque, à l'intérieur de la cabane, referma la porte, assujétit le loquet extérieur et, pensif, traversa le jardin, pour rentrer chez lui.

Les animaux s'étaient tus subitement ; leurs yeux habitués à la demi-obscurité fixaient curieusement le nouveau venu. Les singes et les chiens tirèrent sur leurs chaînes, les chats dodelinèrent de la tête, les moutons se bousculèrent vers lui, les pigeons roucoulèrent. L'homme s'assit à terre. Alors une détente se produisit. Un apaisement étrange descendit dans l'âme des bêtes. Un long soupir de délivrance et d'espoir souleva leurs flancs. Leurs regards se firent profonds et tendres. Ils attendirent. L'homme au visage immuable sourit, desserra lentement les lèvres et sa voix grave et douce s'éleva dans le silence attentif :

— En vérité, en vérité, je vous le dis...

★

La chapelle de Saint-Yves, près de Kergoat, était une église modeste et basse, située au sommet d'un plateau entouré d'érables. Son petit clocheton abritait une cloche fêlée, qui tintait sans interruption. Par la porte ogivale, grande ouverte, on apercevait le chœur illuminé, décoré de verdure et de fleurs. Les dorures du maître-autel, la nappe immaculée, l'ostensoir ouvragé dans sa niche de velours incarnat, reluisaient aux feux clignotants des cierges. Un parfum d'encens brûlé traînait sous la voûte et s'épandait au dehors, sur la colline animée.

Le Pardon battait son plein. C'était l'après-midi. Une foule bruyante se pressait entre la rangée des baraques multicolores, dressées devant l'église. Toutes les coiffes de la Bretagne agitaient leurs blancheurs d'écume au-dessus de la houle des têtes : bigoudins de Pont-Labbé, guimpes de Concarneau, bonnets d'Ouessant, cornettes de Paimpol. Les fêtes annuelles des saints réputés réunissent des pèlerins venus des quatre coins du Finistère.

Les filles, les mains sur les hanches, se frayaient de leurs coudes un passage à travers les groupes compacts. Leurs tabliers de soie claire bombaient sur leurs épais jupons superposés; des rubans à fleurs peintes tombaient en cascades sur leurs épaules. Les gars portaient avec componction leurs chapeaux ronds aux larges bords, d'où pendaient trois rubans de velours noir, retenus par des boucles d'argent. Leurs vestes brodées et raides leur engonçaient le buste. D'aucuns arboraient le long pantalon noir étroit aux genoux, évasé aux chevilles; d'autres avaient mis les larges braies nationales et les guêtres blanches. Les filles passaient, en riant très haut, et les gars s'effaçaient devant elles, d'un air emprunté. Chaque boutique en plein vent était bondée de clients. On y vidait des bolées de cidre ou des verres de marc, en croquant des galettes de seigle, des gaufres, du nougat ou des nonettes ; les gamins suçaient d'immenses sucres d'orge entortillés dans du papier doré. Sur un carrousel de bois, que mettait en branle un mulet poussif, des jupes tournoyaient au son d'un orgue éraillé. Dans le brouhaha on percevait, à intervalles réguliers, le claquement sec des carabines d'un tir forain. Des marchands d'emblèmes promenaient leurs éventaires de pacotille au milieu du public : cocardes tricolores, médailles de Saint-Yves en argent, chapelets de nacre plaquée, statuettes de la vierge en doublé, boutons de manchette à mosaïques, porte-plumes d'os évidé, où l'œil peut s'appliquer à la lentille minuscule d'un diorama, couteaux à manche de corne sculptée, toute la bimbeloterie des fêtes populaires.

Sous un arbre, derrière la tente du cirque ambulant, un joueur de biniou, monté sur un tonneau vide, soufflait dans une peau de mouton, en gonflant ses joues bleues. Près de lui, une clarinette aigre répétait l'interminable mélodie d'une gavotte bretonne. Les couples se faisant vis-à-vis levaient

alternativement les jambes, en tenant les bras écartés. Puis ils frappaient lourdement la terre de leurs sabots, s'avançaient l'un vers l'autre, s'enlaçaient, faisaient quatre tours raides, se séparaient à nouveau et recommençaient. Un garçon de Quimper, en veste bleue brodée de soie jaune, frappait dans ses mains et chantait le refrain à tue-tête.

Jamais je n'oublierai
La fille au coupeur de paille.
Jamais je n'oublierai
La fille au coupeur de blé.

Il continuait, pendant que les couples viraient sur place :

La fille au bonhomme est riche,
Il n'veut pas me la bailler.

Les voix des spectateurs se mêlaient à la sienne :

Jamais je n'oublierai
La fille au coupeur de paille.
Jamais je n'oublierai
La fille au coupeur de blé.

Le Quimpérois reprenait :

Il n'en est pas de plus belle
Entre Paimpol et Tréguier.

Le chœur entonnait le refrain toujours plus vite :

Jamais je n'oublierai...

Têtu, le soliste martelait la ritournelle :

Nous somm's trois qui veulent sa fille,
Nous somm's deux qui n'l'aurons pas.

Le biniou ponctuait la basse ; la clarinette nasillait le thème à l'octave.

Sur le porche de l'église, le curé en surplis, la barette en tête, regardait avec indulgence toute cette joie bruyante.

— Tiens, te v'là, Jacques ?

Un gars à l'œil allumé, aux joues rubicondes, tendit la main au fils d'Anne-Marie.

— Depuis quand qu't'es revenu, pour lors? — continua-t-il.

— Depuis ce matin, pardi! — répondit sèchement Jacques, l'œil ailleurs.

— On va boire un verre, pas vrai ?

Tous deux s'approchèrent d'une table à tréteaux et com-

mandèrent deux bols de cidre mousseux qu'ils vidèrent debout. Ils s'essuyèrent la bouche d'un revers de main.

— T'as pas vu Yvonne? — demanda Jacques après un silence.

L'autre devint méfiant, flairant l'amour et sa kyrielle de surprises chez les gens de la mer, si souvent au large.

— La fille à Noric ? ma foi, non, j'l'ai point vue.

— Au revoir, alors !

Jacques paya et partit, sans plus. Le soleil commençait à descendre derrière les arbres et ses rayons obliques caressaient les épaules de la foule. Il longea les baraques de l'avenue, contourna le cirque, distribuant les saluts et les poignées de main aux connaissances, sans arrêter sa marche. Près des érables, la danse avait cessé. Le biniou et la clarinette étaient allés se rafraîchir. Brusquement Jacques s'arrêta. Un couple attardé errait sous les frondaisons. Il distinguait la coiffe de la femme, une coiffe de Fouesnant aux larges ailes, mais il ne pouvait pas la reconnaître, car elle lui tournait le dos. Il vit l'homme, qui la tenait enlacée, se pencher vers elle, ardent. Elle s'abandonna et ce fut un long baiser d'amour, un de ces baisers qui n'en finissent plus.

— Jacques ! !

Yvonne avait aperçu le fils d'Anne-Marie. Elle se redressa, la face brûlante, tandis que l'homme se retournait, surpris.

— C'est toi à c't heure ! — dit-il, embarrassé.

Jacques reconnut Yan, le fils aîné de l'épicier Bournic. Il serra les poings et, faisant un pas vers Yvonne médusée, il gronda :

— Sale garce !

— Ben quoi? — intervint Yan conciliant, — tu vas pas faire des histoires pour un baiser, un jour de Pardon !

— Tais-toi ! c'est pas à toi que j'parle ! — répliqua Jacques, l'air mauvais, et s'adressant à Yvonne toujours muette il reprit :

— Tu n'm'attendais guère?

La fille de Noric répondit, le regard baissé :

— Comment voulais-tu que je t'attende ? Tu n'as jamais écrit.

— C'est pas des raisons tout ça. On s'était juré !

— Oh là là, c'que t'es nigaud, mon vieux ! — s'exclama Yan. — En v'là-t-il pas des affaires !

— Silence! que j'dis,— menaça Jacques. — T'as qu'à t'taire maintenant ; ton tour viendra.

Yvonne, les yeux pleins de larmes, examinait son promis qui se tenait haut et droit, le cou rentré, les poings crispés. Elle ne prononça pas une parole ; elle retira seulement de son doigt l'anneau d'argent et le tendit.

Jacques le lui arracha de la main et, le jetant à terre, il ricana :

— Alors, tu crois qu' c'est fini comme ça? Bonjour, bonsoir, ni vu, ni connu!

Le monde commençait à faire cercle autour d'eux, attiré par le bruit de l'altercation. Jacques remarqua les curieux. Il hésita un moment, puis, fourrant ses deux mains dans ses poches, il détendit les traits de son visage et conclut, la voix indifférente :

— C'est pas un endroit pour régler ses affaires. Au revoir, Yan! — Et s'adressant à Yvonne : — Toi, je t'attends demain soir à huit heures sur la grève de Plen-heur, près de la maison de la mère. Nous avons à causer. Tu viendras?

Yvonne inclina la tête :

— Je viendrai, Jacques.

Le fils d'Anne-Marie virevolta sur les talons et partit à grands pas, sans se retourner.

*

— Ma fille, il faut, vous allez porter le manger vers l'homme, dans la cabane aux animaux.

Le docteur Lengyel, toujours vêtu de sa blouse blanche, était dans la cuisine où Yvonne, les yeux rougis, préparait le déjeuner de son maître.

— A quel homme? — demanda-t-elle étonnée.

— Un muet que j'ai trouvé nu, sur mon jardin, hier, pendant que vous étiez à prier votre saint idiot dans l'église, toute la journée et le soir.

Yvonne regardait le savant, la mine effarée.

— Blödes Weib! vous ne comprenez rien du tout; prenez la soupe et le pain et allez à la cabane.

Lengyel fit demi-tour et claqua la porte. Yvonne remplit une assiette, coupa un morceau de pain, et s'en fut vers le jardin. Quand elle ouvrit la porte du réduit, elle aperçut tout

de suite deux yeux profonds qui la regardaient. Elle faillit en laisser tomber son assiette. Un homme en complet caca d'oie était accroupi sur le sol et caressait un mouton. Un chat ronronnait sur son épaule, deux pigeons se becquetaient sur sa tête ; les chiens jappaient joyeusement, ce qui ne leur arrivait jamais. Elle balbutia :

— Le maître m'a dit de vous apporter ceci.

L'inconnu la remercia d'un geste et se mit à manger posément.

Yvonne s'enhardit à lui demander :

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

Il releva le front et montra les bêtes.

— Ma doué, vous êtes muet, c'est vrai !

Elle sortit à reculons, ferma doucement la porte et rentra dans la maison. Elle avait le cœur gros. Elle revoyait toujours la scène de la veille ; le remords et la honte l'étouffaient. Sans doute, elle aimait Jacques, mais il y avait si longtemps qu'il était parti ! Yan Bournic était venu tourner tout de suite autour de ses jupes. Elle l'avait repoussé d'abord. Elle s'était raccrochée désespérément au souvenir de l'absent, à qui elle avait donné sa foi. Elle avait évité les assemblées, les danses, les noces, toutes les occasions qui mêlent les garçons et les filles. Mais Bournic était têtu, sachant combien la présence répétée d'un homme jeune et vigoureux trouble le sens confus des vierges abandonnées. Il avait provoqué les rencontres, sans brusquer les choses, respectueux au début, toujours plus ardent à la longue, jusqu'au jour où elle avait cédé, la chair en feu, le long d'un chemin désert, où il l'avait attendu. Ils avaient caché leurs amours un peu partout : dans les rochers de la côte, sur la lande fleurie, au creux des barques vides. Elle avait vécu depuis lors dans un cauchemar perpétuel, partagée entre le regret de sa chute et la folie sensuelle de ses rendez-vous clandestins, sans avoir le courage de penser à la catastrophe inévitable, au réveil douloureux devant la réalité.

Et voilà que Jacques était revenu, l'avait surprise, et voulait savoir.

Elle évoqua son regard mauvais, ses poings menaçants, sa douleur violente d'homme trompé. Une grande lassitude la saisit : un désespoir immense et vain de bête acculée, qui se sent perdue. Elle travaillait machinalement, l'esprit annihilé,

attendait avec effroi le soir et le rendez-vous promis à Jacques qu'elle ne songeait même pas à éviter, comprenant qu'une explication était nécessaire, sans savoir ce qu'il en pourrait bien sortir.

L'après-midi, elle s'échappa et courut rôder dans le chemin creux, devant la masure d'Anne-Marie. Elle s'assura que la vieille était seule, entra craintivement. Anne-Marie épluchait des pommes de terre et la salua, l'air triste. Yvonne pensa : « Sûrement, elle sait quelque chose. » Mais Anne-Marie ne savait rien. Elle se plaignit que le fils était rentré très tard, complètement ivre.

— Il est changé, pour sûr, — dit-elle en secouant la tête ; — il est parti ce matin sans dire mot et il n'est plus revenu.

Elle ajouta :

— Y a du malheur dans l'air à c't'heure !

Yvonne ne savait que répondre. La vieille interrompit sa besogne et, la fixant de ses yeux clairs, lui demanda :

— Vous ne l'avez pas vu hier ?

Elle balbutia gênée : — Non ! — et elle partit en courant, pour rentrer chez son maître.

Quand elle arriva devant le jardin du savant, elle entendit hurler un chien. Elle frissonna.

— Quelle pitié, Jésus-Marie, — murmura-t-elle, — le maître torture encore une bête du Bon Dieu !

Alors elle aperçut l'homme. Il était dans le jardin et essayait de voir à travers les vitres ce qui se passait dans la chambre du rez-de-chaussée. Elle ouvrit la barrière, s'avança vers lui et dit d'un ton très doux :

— Vous voudriez savoir ce qu'il fait au chien ?

L'homme se tourna vers elle ; son visage transfiguré brillait étrangement. Sur ses joues coulaient de longues larmes. Elle se sentit émue jusqu'aux entrailles devant cette douleur silencieuse. Elle remarqua, la voix tremblante :

— C'est un païen ; il ne sait pas !

Le chien hurla de nouveau, de façon lugubre et poignante. L'homme se pencha vers la fenêtre fermée. Tout rentra dans le silence. Yvonne se sentit brusquement attirée vers l'inconnu pitoyable. Elle lui demanda :

— Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ?

Il fit non de la tête.

— Vous êtes tout seul et malheureux ?

Il acquiesça d'un geste.

— Pourquoi êtes-vous venu ici ?

Les yeux de l'étranger se posèrent encore sur elle, les grands yeux profonds, pleins de larmes. Elle en fut de nouveau remuée jusqu'au cœur. Elle pensa à Jacques, à son malheur ; elle se mit à pleurer. L'homme passa près d'elle, se dirigea vers la porte de la maison, l'entr'ouvrit. Une sympathie inexplicable la poussait vers le muet compatissant. Elle se sentit désespérée, à l'idée de rester seule avec sa peine ; elle se soulagea dans un aveu :

— Je suis si malheureuse. J'ai fauté.

L'homme s'arrêta et la regarda longuement, pour la troisième fois.

Yvonne n'y tint plus. Les sanglots la secouèrent ; elle se cacha le visage dans les mains et hoqueta :

— Je suis la dernière des dernières !

L'étranger revint vers elle et lui posa doucement sa main décharnée sur l'épaule. Un grand apaisement se fit en elle ; elle cessa de pleurer, releva la tête et dit en soupirant :

— Merci. Vous êtes bon. Je ne vous connais pas ; — vous semblez miséreux ; pourtant, je voudrais bien changer avec vous !

Alors l'inconnu retira son bras, ouvrit les lèvres :

— Ta volonté soit faite !

Quand Yvonne fut revenue de sa surprise, l'homme avait disparu, mais sur son corsage, à la place où s'était appuyée la main pâle, s'étalait une large goutte de sang.

★

Une brise violente soufflait du large quand Yvonne, enveloppée d'un châle, quitta la maison paternelle pour aller rejoindre Jacques, sur la grève de Pleu-heur. Elle n'avait rien dit chez elle. Les filles de pêcheurs ont les coudées franches. Il faisait sombre ; quelques étoiles clignotaient çà et là. De lourds nuages noirs barraient l'horizon ; les goëlands et les mouettes décrivaient de grands cercles, en poussant des cris aigus.

Yvonne passa devant la maison d'Anne-Marie. La petite fenêtre aux rideaux de percale n'était pas éclairée ; la vieille était absente. Les sabots de la jeune fille claquèrent sur les dalles du seuil, puis ses pas s'étouffèrent sur la terre plus

molle. Elle suivit le chemin-creux jusqu'à la plage. Le vent, que rien n'arrêtait plus, l'enveloppa d'un seul coup, s'engouffra dans ses jupes, les lui plaqua contre les jambes, l'empêchant d'avancer.

L'océan mugissait. La marée était haute : les vagues accouraient menaçantes, escaladaient les récifs, les couvraient d'écume livide, se retiraient en grondant, découvraient la racine noirâtre des rochers, revenaient à la charge, plus terribles et plus monstrueuses, labouraient profondément le sable, s'étalaient très loin, montaient toujours plus haut, s'éparpillaient dans le vent. Des embruns fouettèrent Yvonne au visage ; l'haleine lui manqua. Elle se détourna pour s'essuyer la face à son châle de laine. C'est alors qu'elle aperçut la croix de bois, qui tendait ses bras vides devant l'immensité furieuse.

Elle murmura : « Où est notre Bon Dieu ? » et elle s'agenouilla pour conjurer le sort. Mais elle ne pouvait pas prier ; des pensées, tumultueuses comme la mer, agitaient son esprit. Elle s'étonna subitement de n'avoir par revu Yan Bournic depuis la veille. Certainement, il avait peur de Jacques et se tenait prudemment à l'écart. Elle éprouva de l'amertume à constater la lâcheté de son complice et ses remords s'en accrurent.

— Me voici ! — dit Jacques sourdement, en surgissant à ses côtés.

Elle se releva vivement, dans un geste de surprise craintive.

— Tu m'as fait peur !

Ils se regardèrent sans mot dire. Il avait les traits tirés, les yeux enfoncés et inquiets, la chevelure en désordre, sous son béret, et son haleine forte empestait l'alcool.

Ils marchèrent lentement l'un à côté de l'autre, en luttant contre l'ouragan. Aucun d'eux n'osait prononcer les premières paroles. Leur silence était fait d'attente et d'effroi.

Yvonne se décida la première :

— Tu vois, je suis venue, Jacques ; je suis venue te demander pardon.

— C'est plus la peine, à présent ! — grommela-t-il.

Elle se fit câline et se colla contre lui.

— Je t'aime toujours, va. Je ne sais pas comment ça s'est fait. Il m'a tellement tracassée.

— C'est commode ; il n'est pas là pour se défendre.

— Est-ce que tu ne me crois pas ? — demanda-t-elle, en l'implorant du regard.

Il s'éloigna d'elle et laissa tomber :

— Non, c'est sûr !

— Alors, tu ne m'aimes plus ? — clama-t-elle.

Tous deux se considérèrent à nouveau. Rien n'était plus poignant que cet amour qui s'en allait par lambeaux, dans la tempête d'une nuit, en ravageant deux âmes simples.

Il s'étonnait d'être si calme, lui que la colère avait tenaillé tout le jour et qui avait bu sans mesure pour venir à ce rendez-vous en justicier féroce. Mais à voir le visage pâli de celle qu'il avait aimée si longtemps de loin, il avait brusquement peur, peur de l'irrémédiable. Il se rappelait les baisers furtifs et les caresses légères,les attouchements chastes et troublants de jadis à travers l'étoffe épaisse de la robe, tout ce qu'accorde la pudeur amoureuse d'une promise, qui tient à donner quelque chose d'elle à celui qui s'en va, pour mieux le retenir. Que de fois, aux heures d'oisiveté, dans le carré ou sur le tillac, le sang fouetté par le désir, avait-il évoqué le beau festin d'amour qui l'attendait au pays. Et voilà qu'il l'avait devant lui, cette fiancée ! Elle mendiait sa pitié, l'absolution d'une faute dont il ignorait l'étendue. Il interrogea la voix sifflante :

— T'as couché avec lui, pour sûr !

Yvonne avait prévu cette question, mais elle n'en fut pas moins frappée en pleine poitrine. Les mots qui sortent de la bouche d'autrui nous font mieux comprendre la portée de nos actions. Elle voulut nier. Jacques n'avait pas attendu la réponse. L'espoir des hommes a la vie dure comme celle d'un chat. Il s'effrayait lui-même de l'énormité du soupçon ; il voulut en atténuer la force.

— Vois-tu, Yvonne, — et il mit sur ce nom une inflexion indicible de reproche douloureux, — vois-tu, tu étais tout pour moi. Tu ne sais pas ce que c'est que de vivre au diable,au vert, loin de celle qui attend et de se manger les sangs d'impatience, et de se rappeler toutes les heures heureuses, juste quand on est très malheureux. J'ai pas écrit, c'est vrai. Nous autres, on n'aime pas écrire ; on cherche à répéter les choses qu'on éprouve ; on ne peut pas. Alors il vaut mieux se taire. J'avais de tes nouvelles par la mère. Ça me suffisait. Et puis tu m'avais juré.

Il la regarda à la dérobée. De grosses larmes emplissaient ses yeux, mais elle se taisait farouchement, en regardant la mer mauvaise.

Il la sentit si lointaine qu'il revint à son soupçon. Cette fois-ci, ce fut en tremblant qu'il demanda :

— N'est-ce pas, t'as rien eu avec lui ?

Elle le dévisagea, lut dans son regard sa peine violente, son désir de savoir ; puis, au-dessus de sa tête, elle aperçut encore la croix nue qui tendait ses bras en détresse, symbole séculaire de renoncements, de miséricorde et de pardon. Elle balbutia :

— Je t'aime, Jacques, mais je ne veux pas mentir.

Il répéta, la voix rauque :

— Alors, t'as couché avec lui ?

Elle se tourna vers lui, très droite, inclina la tête :

— Oui, j'ai couché avec lui !

— Putain !

Son poing s'était levé. Il retomba à toute volée sur le visage d'Yvonne. Elle chancela en poussant un cri. Il frappa une seconde fois. Elle s'écroula, la face sanglante.

L'œil hagard, il regarda sa main. Il brandissait le grand clou ramassé, la veille, au pied du calvaire. Il l'avait trouvé machinalement dans la poche de sa vareuse. Mais l'aveu terrible tintait encore dans ses oreilles. Une fureur bestiale le secoua. La folie du meurtre lui martelait les tempes. La vue du sang ne fit que l'exciter. Il s'arcbouta sur le sol, au-dessus du corps inerte d'Yvonne, rabattit violemment les mains qu'elle avait instinctivement placées devant son visage, en tombant ; il regarda le front pâle comme la cire, l'atroce déchirure d'où le sang giclait à gros bouillons ; il étreignit le cou frêle de ses doigts noueux, secoua la tête veule, qui se violaçait sous l'emprise brutale, la cogna contre un bloc de granit, serra toujours plus fort, en criant :

— Putain ! Ah ! tu t'es foutue de moi ! T'as cru que je clignerais de l'œil et que je dirais merci, en baisant ta sale gueule ! Traînée, chair à matelots !

Les doigts avaient lâché la gorge, mais maintenant ils s'acharnaient après la jupe, après le corsage, arrachant les agrafes, faisant sauter les boutons. Une pauvre plainte douce s'échappait des lèvres de la malheureuse. Jacques, sourd à toute pitié, gronda :

— Tais-toi ou je te crève avec le clou du Jésus-de-la-mer ! Y a plus de Bon Dieu ! C'est toi qui l'as volé, pour sûr !

Il lâcha sur elle un torrent d'ignominies, tout en continuant à lacérer les vêtements de ses mains furieuses.

Quand elle commença à sentir le vent froid sur sa peau, elle revint à elle, retrouva un reste de vigueur, essaya de se défendre, aveuglée de sang. Mais Jacques, têtu, brisa sa résistance, lui tordit les poignets, la martela de coups.

— Bas les pattes ! — hurla-t-il. — Je veux voir ta viande que tu montres si facilement à d'autres. Je te l'enlèverai, ta chemise de garce. Tu seras toute nue devant la mer et devant le Bon Dieu, qui n'est plus là !

Il arrachait la toile par morceaux. Les jeunes seins apparurent, le ventre bombé, les cuisses pâles. — Alors elle céda, vaincue, et resta immobile, étendue sur le sol, les cheveux épars, les yeux clos, tandis que le sang continuait à couler de sa joue meurtrie, bu par le sable avide.

La mer grondait au large ; le vent hurlait entre les récifs. Les oiseaux de mer viraient toujours dans le ciel sombre, en lançant leurs appels stridents.

Jacques s'était relevé et contemplait, à la lueur des étoiles, ce corps blafard et souillé de femme qu'il avait si longtemps désiré...

Un craquement sinistre lui fit tourner la tête. La tempête, qui courait à l'assaut de la terre, avait déraciné le calvaire ; la croix s'était étalée, les bras en avant, et gisait sur la grève.

Une idée sauvage lui traversa l'esprit.

— C'est cela, — dit-il, — demain, Yan Bournic pourra venir t'admirer !

Il traîna Yvonne, sans connaissance, par les cheveux jusqu'au tronc de hêtre, disposa le corps, étendit les bras sans vie. Il possédait déjà un clou, il découvrit l'autre dans la croix, chercha vainement le troisième, puis saisissant un caillou plat en guise de marteau, il se mit à l'odieuse besogne.

Aucune angoisse ne faisait trembler ses doigts, aucun regret ne faisait hésiter son âme. Il ne pensait qu'à l'œuvre de mort et savourait sa vengeance. Charpentier monstrueux, prenant le sol pour établi, il unissait de la chair à du bois, à grands coups puissants et réguliers.

Il cloua les deux mains ; il noua fortement la chemise en

loques autour des reins de la femme et du montant de la croix, pour empêcher le corps de glisser. Il ouvrit tout grand son coutelas de marin, le planta dans le bois, à travers les petits pieds blancs, trempa son doigt dans le sang qui coulait des blessures et traça sur un lambeau de toile : *A Yan Bournic, Jacques Gloannec ;* puis il fixa la dédicace tragique au-dessous de la crucifiée.

Il s'en voulait à présent d'avoir failli faiblir, au souvenir d'un passé menteur. Une haine immense de la femelle guidait ses gestes cruels. C'était tout un sexe décevant qu'il attachait au pilori.

Il s'arrêta, essuya du revers de la main son front couvert de sueur, marcha vers la dalle du calvaire, arracha fébrilement les débris pourris qui obstruaient l'orifice où la croix avait été plantée, creusa l'excavation, en grattant, de ses ongles, la terre friable et moite. La colère décuplait sa vigueur, une colère que l'ivresse nourrissait de toutes ses fantasmagories. Il devenait Titan dans l'horreur. Il empoigna la croix, la souleva d'un côté, les bras tendus, comme les maçons qui relèvent leurs pesantes échelles. Ses muscles saillaient sous l'étoffe ; son souffle rauque scandait ses efforts. La croix était lourde de toute cette chair morte. Il la traîna péniblement jusqu'à la dalle, et, quand la base fut au-dessus du trou, il continua à la redresser prudemment. Lorsqu'elle fut droite, il la maintint de toutes ses forces réunies ; elle oscilla, glissa, s'enfonça de quelques pouces, puis resta fichée dans le sol...

Au loin, un coq chanta.

Jacques, épuisé, sembla sortir d'un rêve ; il regarda la mer. Une bande rosée annonçait l'aube à l'horizon. L'ouragan s'était apaisé ; les nuages floconneux chassaient devant la brise qui soufflait à présent de terre ; les vagues paresseuses moutonnaient à peine. Ses yeux revinrent vers la croix. Il contempla le visage exsangue de sa victime, sa tête inclinée sur l'épaule, ses longs cheveux noirs qui croulaient en cascades d'ébène le long du corps convulsé, les orteils recroquevillés par la souffrance.

Sa tâche était terminée. Il s'étendit au pied du calvaire, et, brisé de fatigue, il s'endormit d'un lourd sommeil de brute.

Là-haut, un râle s'éleva, très doux et très lent, tandis que l'étendue calmée sortait de l'ombre et que le jour radieux sou-

riait aux choses. La bouche crispée s'ouvrit ; une voix grêle appela : « Maman ! » Un long soupir fusa, les seins frémirent une dernière fois ; ce fut tout....

Les plaies de la crucifiée saignaient lentement et la pluie rouge tombait, goutte à goutte, sur le meurtrier.

★

Le docteur Lengyel était furieux. Deux chiens venaient de lui crever sous la main, sans qu'il ait réussi à leur greffer un morceau d'aorte, prélevé sur un cœur de cochon et conservé dans une solution salée. Ce n'est pas qu'il ait énormément tenu à prolonger leurs vies. Il connaissait les aléas de ces greffes essentielles, ayant suivi toutes les expériences du docteur Carrel, mais il aurait voulu savoir combien de temps une bête pouvait encore exister avec un morceau de cœur étranger. En général, elle traînait six ou sept heures. Un singe avait tenu bon quarante-huit heures, en agonisant, il est vrai.

Il s'essuya les doigts et se décida à renouveler sa tentative sur un chat, dont les organes vitaux offrent en général plus de résistance. La bête, un matou gris moucheté de feu, était enfermée dans une cage d'osier à claires-voies ; elle avait suivi de ses prunelles vertes, agrandies, le supplice de ses compagnons de captivité et son dos rond, où les poils se hérissaient, traduisait sa frayeur.

Au moment où Lengyel avançait la main vers la cage, il entendit la porte de la chambre s'ouvrir et se retourna, étonné.

L'inconnu de la cabane était entré et se tenait devant lui, le regard calme.

— Comment êtes-vous venu ici, sans que je vous appelle ? — cria le savant sur un ton de fausset.

Comme l'homme ne faisait pas un geste et semblait rivé au sol, il ajouta :

— Vous êtes muet, verdammt, je le sais, mais vous entendez. Retournez !

L'étranger ne broncha pas.

— Unverschämter Lümmel ! — grogna le docteur.

Comme le regard persistant de l'intrus suivait chacun de ses gestes, il reprit :

— Si ça vous amuse de regarder ce que je fais, demeurez tranquille sur votre place.

Lengyel avait compris qu'il ne pouvait obliger l'homme à déguerpir de force ; il était seul chez lui ; le mieux était de transiger.

Il ne s'occupa plus de ce spectateur inattendu ; il ouvrit la porte de la cage et fit sortir le chat qui résistait, les griffes dehors. Il le coiffa brusquement d'un masque de toile. Une forte odeur de chloroforme se répandit dans la chambre. Les flancs de la bête palpitèrent plus violemment, puis elle s'affaissa, vaincue.

Il lui lia les quatre pattes et les fixa sur une table de marbre à quatre anneaux de cuivre. Ceci fait, il rassembla ses instruments dans une cuvette d'eau bouillante, toute une collection de pincettes, de ciseaux, de bistouris, de couteaux, de scies, de scalpels, de fils d'acier ; il ouvrit ensuite un paquet d'ouate, prépara des tampons.

A voir ses gestes machinaux et prompts, on comprenait la lente habitude du praticien, sa routine à travailler, sans émotion, dans la chair vivante.

Quand il fut prêt, il palpa d'une main la poitrine de l'animal, éleva de l'autre un long scalpel ; mais, à cet instant, l'inconnu, qui s'était rapproché, le toucha du doigt à l'épaule.

— Wollen Sie mich in Ruhe lassen, Idiot, Sie! —s'écria-t-il furieux ; toutefois il abaissa le bras et lâcha la bête, devant le regard insoutenable que lui jetait l'étranger. Il domina sa colère et demanda :

— Que voulez-vous?

L'homme ouvrit les lèvres et dit en désignant le chat :

— Prendre sa place!

Le docteur fut estomaqué.

— Ah, bégaya-t-il, vous parlez à présent; vous jouiez la la comédie!

L'étranger, sans se démonter, ajouta :

— Vous voulez déchiffrer le secret de la vie et de la mort, mais vous torturez des bêtes, parce que vous n'osez pas vous en prendre aux hommes. Je viens m'offrir à vous, à la place de ce chat.

— Qui êtes-vous?

— Que vous importe, si je puis disposer de moi.

Les mains de Lengyel tremblaient ; il répondit, subitement adouci :

— Vous êtes fou ! Tenez-vous à mourir ?

— C'est mon affaire et non la vôtre. Faites votre expérience, je le veux.

Et l'homme se déshabilla. La veste fut enlevée, la chemise suivit, les pantalons tombèrent ; la pauvre nudité souffreteuse et cicatrisée apparut aux yeux effarés de Lengyel. Le docteur essaya de résister :

— Mais je ne puis prendre cette responsabilité, bien que la chose soit très intéressante pour la science en elle-même.

— Vous le voyez, repartit l'inconnu, — la chose est intéressante. Ne cherchez donc pas à repousser une occasion aussi belle. Vous en brûlez d'envie, du reste.

— Ah, vous parlez bien à présent ! constata le savant déjà rasséréné, et familiarisé avec la perspective de taillader enfin de la chair humaine.

Il examinait, à travers les verres bombés de ses lunettes, les plaies mystérieuses qui trouaient les pieds, les mains et le flanc de l'inconnu. S'il avait survécu à de telles blessures, c'est qu'il avait une vitalité intense ; une expérience sur l'aorte d'un sujet pareil promettait des surprises. Il pourrait noter les symptômes de résistance de l'organe humain et les comparer à ceux du cœur des animaux. Seulement, il y avait des lois. Il s'inquiéta :

— C'est très joli, mais vous mourrez, et moi, j'aurai des embêtements.

— Tranquillisez-vous. Personne ne viendra me réclamer. Je me livre volontairement à vous. Cela ne vous suffit-il pas ?

— Vous avez des papiers ?

— Dans quelles poches ? — remarqua l'homme, en souriant.

Le docteur réfléchit quelques secondes, puis il se décida.

— C'est bien ; étendez-vous là. Je vais faire la lumière, il est déjà nuit.

L'inconnu délivra le chat, qui s'était lentement réveillé ; il le caressa ; la bête rassurée fit le gros dos et se mit à ronronner. Il la poussa doucement, elle se laissa choir sur le sol, les pattes élastiques, erra dans la chambre, revint vers la table, s'assit sur son derrière, enroula sa queue autour d'elle, et, les yeux amusés, suivit le manège de son étrange libérateur. Il avait reculé les objets qui encombraient le marbre ; il s'étendit

de tout son long, ramena ses mains sur sa poitrine, les croisa et attendit.

L'éclat d'une grosse lampe éclairait violemment la pièce. Lengyel se pencha sur son sujet.

— Voulez-vous du chloroforme ?

— Non, merci.

Le docteur disjoignit les mains du patient et les rangea le long du corps amaigri.

— C'est à votre thorax que j'en veux ! — remarqua-t-il en plissant sournoisement les lèvres.

L'homme eut une moue résignée.

— Je dois vous attacher à cause des mouvements réflexes, — ajouta le savant.

— Faites ! acquiesça l'inconnu.

Lengyel fixa des cordes et des courroies autour des membres et en travers des reins, pour immobiliser le sujet sur la table d'opération.

Ses petits yeux perçants scrutaient le corps émacié. Il remarqua le sexe :

— Tiens, vous êtes circoncis. Vous êtes Juif ?

L'homme fit oui de la tête.

Le docteur Lengyel parut vivement intéressé.

— Moi aussi, — dit-il ; — Lengyel est un surnom hongrois ; je m'appelle en réalité Tabakblüt, Joseph Tabakblüt. — Et il ajouta : — Aus Frankfurt ! Et vous ?

L'homme se tut.

Lengyel avait retroussé ses manches et préparé ses outils. Il se fit paterne :

— Entre nous, vous pouvez me dire qui vous a fait ces trous-là.

L'étranger murmura :

— Des Juifs !

— Ah ! — s'exclama le docteur, sans conviction bien arrêtée, et pour changer la conversation il émit :

— Je vais vous greffer un cœur de cochon. Es ist nicht koscher !

Le sujet avait fermé les yeux ; il ne répondit plus...

★

Anne-Marie revenait tard de Fouesnant. La nuit était tom-

bée et les maigres arbres de la route se courbaient plaintivement sous le vent. Elle avait été porter un panier de poissons chez le recteur. Elle hâtait le pas, superstitieuse comme toutes les Bretonnes, craignant l'ombre des nuits sans lune, les korrigans et les loups-garous, tous les hôtes troublants de la lande grise. Elle marmonnait une prière à saint Yves ; les ailes de sa coiffe palpitaient et glissaient dans l'obscurité, comme un oiseau blanc fantastique.

Quand elle passa devant la maison de Lengyel, elle voulut courir, mais son sabot heurta une pierre et la pauvre vieille tomba sur les genoux. Elle se remit sur ses pieds, en tremblant, frotta ses rotules meurtries et murmura :

— C'est pas une nuit de chrétien ; il y a de la tempête au large.

A ce moment, un cri perçant traversa l'espace. Les cheveux blancs d'Anne-Marie se dressèrent d'épouvante ; sa moelle se glaça dans ses os.

— Ça vient de la maison du savant, — dit-elle. Elle essaya de fuir.

Un deuxième cri plus poignant que le premier retentit dans la nuit. Ses jambes lui refusèrent tout service ; elle s'appuya à la barrière du jardin pour ne pas glisser à terre.

— C'est pas un cri de bête, — remarqua-t-elle, la gorge sèche de peur.

Le silence s'était rétabli ; seul, le vent sifflait lugubrement dans les branches.

Elle aperçut la baie vitrée, violemment éclairée, au fond du jardin du docteur. Une curiosité subite s'empara d'elle, plus forte que sa frayeur, un besoin impérieux de savoir. Elle pénétra dans le jardin, à pas de loup, retira ses sabots par excès de prudence, s'avança, pliée en deux, vers la fenêtre claire. Elle était à mi-chemin quand la voix s'éleva derechef, distincte et navrante :

« Eli, Eli, lamma sabactani ! »

Anne-Marie crut qu'elle devenait folle. Elle connaissait les paroles fatidiques, sans en comprendre le sens. Elle savait que c'était le dernier appel de Jésus mourant à l'évangile de la Passion. Un bon dieu trépassait, son Bon Dieu peut-être, celui qu'elle affectionnait. Toute sa peur s'évanouit d'un seul coup. Une audace invincible la poussait vers Celui qui appelait. Elle

laissa choir ses sabots, se précipita sur la porte, la secoua, en criant de toutes ses forces dans la nuit : « Au secours ! au secours ! »

Ses poings martelaient les panneaux de bois. Ses appels fendaient l'air et dominaient le bruit de la rafale.

« Au secours, au secours ! »

Des lanternes brillèrent ; des voisins accoururent ; on s'interpella dans l'ombre.

La porte enfin s'ouvrit.

Le docteur Lengyel élevait sa lampe d'une main et regardait, les yeux mauvais, ces gens amassés devant son seuil.

Il n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche. Anne-Marie l'avait bousculé, lui avait arraché la lumière des mains, courait dans la maison, suivie par les Bretons que son exemple avait entraînés.

Sur une table de marbre un cadavre gisait, maigre à faire pitié, la face creuse, la poitrine ouverte et pantelante.

Anne-Marie n'eut besoin que d'un coup d'œil. Elle reconnut de suite les cinq plaies douloureuses, le visage austère et miséricordieux de son Jésus-de-la-mer.

Elle brandit le poing, désigna le docteur impassible, qui s'était croisé les bras, et hurla, les yeux hagards et féroces :

— Le savant a tué le Bon Dieu ! Le savant a tué le Bon Dieu !

Puis elle s'écroula sur le sol; la lampe qu'elle tenait se brisa et tout fut plongé dans l'obscurité.

Anne-Marie n'apprit jamais le drame de la grève de Plenneur. Elle était folle. Les médecins l'affirmèrent et le pays finit par l'admettre. On l'interna.

Depuis quand les bons dieux de bois quittent-ils leurs croix pour courir les grands chemins? Depuis quand meurent-ils pour un chat ? Seule, une Bretonne, abrutie par les oraisons, peut rêver de telles billevesées !

— Religiöser Wahnsinn ! avait déclaré le docteur Lengyel, *alias* Tabakblüt, que sa science, ses diplômes et ses décorations mettaient, du reste, au-dessus des lois. Néanmoins, on l'invita poliment à quitter le pays, afin d'éviter toute effervescence.

La justice, toujours sagace, identifia le cadavre du gueux vagabond, un nommé Rousselet, condamné à mort par con-

tumace ; elle se consola, en faisant guillotiner Jacques Gloannec, qui avouait cyniquement son crime.

Yvonne dort dans le petit cimetière de Fouesnant, le long du mur qui borde la route blanche. Une main pieuse et anonyme suspend des genêts et des bruyères à la petite croix de bois noir. Mais l'autre, la grande croix du chemin creux, n'existe plus, si elle a jamais existé. Est-ce qu'on sait, avec ces légendes bretonnes !

MARC HENRY.

Saint-Florent, juin 1914 (Corse).

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Isabelle Kaiser : *Le Vent des cimes*, Perrin, 3 fr. 50. — Noëlle Roger : *Le feu sur la montagne*, Attinger, 3 fr. 50. — René Benjamin : *Gaspard*, Anthème Fayard, 3 fr. 50. — Charles-Henri Hirsch : *Mariée en 1914*, E. Flammarion, 3 fr. 50. — Frédéric Bontet : *Victor et ses amis*. E. Flammarion, 3 fr. 50. — Henri de Noussanne : *La dame de Potsdam*, Albin Michel, 3 fr. 50. — Emile Edwards : *Journal d'un habitant de Constantinople*. Plon, 3 fr. 50. — Barsac : *A la belle étoile*, Jouve, 2 fr. 50. — Petitnicolas : *Notes de M. le conseiller Fritz Klick sur la guerre en Turquie*, Monnoyer.

Le Vent des cimes, par Isabelle Kaiser. J'ai suivi, avec un plaisir un peu contraint, les vols capricieux de la « fantaisie » que l'auteur nous offre en guise de préface ou d'explications de ses états d'âme. La femme de lettres qui écrit cela porte encore des boucles folles, malgré un âge que les gens n'aimant guère à préciser en ces matières déclarent *certain*, et elle me semble proche parente, au moins en littérature, de « l'homme à la carabine », dont le système nerveux se trouvait, jadis, surexcité par les mêmes éléments, sinon la même coiffure. Aux esprits simplistes (comme aux simples d'esprit) la fréquentation des sommets ne vaut rien et le vent qui souffle à travers la ravine, ou la colline, leur suggère, tôt ou tard, une irréparable sottise. Les uns se mettent au-dessus de la mêlée en essayant de remplacer Dieu, qui a déjà une peine infinie à arriver sous le pseudonyme du pape ; ils prétextent le droit au chef-d'œuvre, entrent *en loge*, pour ce faire, dans le pays des cimes : « Plus près de toi, Seigneur ! » et ont raison, car les Suisses sont, en effet, depuis bien longtemps, les concierges du Très-Haut. Les autres nous prophétisent des apothéoses qui ont l'air commandées par un régisseur réduit aux pires expédients pour payer la troupe. On dirait, ma foi, que personne n'entend le canon ! (Il paraît que Sophocle ne l'entendait pas non plus, ce qui ne me surprend qu'à moitié, puisque M. Marnold l'affirme !) J'appelle esprits simplistes ceux qui se laissent soulever par le vent de leur propre enthousiasme, ceux qui voient grand et *gros* surtout, sans jamais se demander si on pourra les suivre, ne fût-ce que des yeux. Ils ont toujours du génie, justement parce que leur diable les emporte et qu'ils ne sauraient vivre que sur un pic ; mais si cela va bien à leurs débuts, ça finit souvent très mal. Ils n'ont pas aperçu le trou, à leurs pieds, l'entonnoir du dernier

obus dans lequel ils vont fatalement choir. Le génie n'empêche pas les chutes, au contraire, il les corse terriblement.

Mme Isabelle Kaiser est une Suissesse. C'est une femme d'un talent *neutre*, qui contemple les choses de son balcon, joue avec le vent... du boulet. Elle joue... et elle a perdu, parce qu'elle a regardé de trop loin.

Intitulée « Clair de lune », sa nouvelle, mise en tête de son livre, certainement la meilleure, qu'elle sous-intitule *épisode authentique de la bataille de la Marne*, est une trahison et, précisément parce qu'il s'agit d'un écrit neutre je ne veux pas laisser passer cette contrebande de guerre. Je n'accuse pas Mme Kaiser de nous trahir car elle a les plus nobles intentions du monde, mais plutôt d'avoir été trahie par son propre mauvais génie, son diable particulier, lequel la prend par les cheveux pour lui mieux faire perdre la tête.

Qu'on en juge : deux officiers allemands, sur un terrain « conquis à la pointe de leur baïonnette », vont se chercher un abri chez le vaincu, au soir de la bataille de la Marne, et ils entendent tout à coup résonner un piano dans le calme nocturne. C'est *l'adagio sostenuto* de la sonate dite du « Clair de lune » de « leur » Beethoven. Ils franchissent le seuil de la maison inconnue sur les traces du musicien glorieux, ce qui facilite... leur invasion. Je devrais arrêter là ma citation, car j'entends, moi, le concert, autrement violent des femmes de France protestant non pas contre la musique de Beethoven (le « *leur* » aussi), mais contre toute espèce de musique le soir où le pays, votre maison, viennent d'être conquis à la pointe des baïonnettes... (ou par la peste des gaz asphyxiants !) Continuons : ces deux Prussiens, de l'élite que vous savez, découvrent trois dames, une vieille mère, une femme et une jeune fille, dont les fils, le mari et probablement le fiancé, sinon le frère, sont ou tués par les vainqueurs ou en train de les tuer dans l'Argonne. Ces trois Françaises vaincues reçoivent donc les envahisseurs, leur offrent à dîner, puis après ce dîner, la soirée commence (charmante soirée !) durant laquelle chacun s'efforce d'être aimable, la jeune et pure oie blanche en rejouant sa sonate, le jeune et bel officier, Kurth d'Eberhart, en chantant une des béatitudes de César Frank devant un auditoire des plus sympathiques... Il y a même le solo de la vieille mère, qui ajoute, entre haut et bas, un mystérieux : « Quel dommage ! » Quoi ? Le viol de la Belgique ? Le bombardement de la cathédrale de Reims ? Les incendies ? Les vols ? Les traités déchirés ? Les vieillards assassinés ? Les prêtres crucifiés ? Les petits enfants tailladés ? Vous n'avez, ô ma très tendre aïeule, que l'embarras du choix... les *dommages* sont prouvés et leurs auteurs guettent votre malédiction, derrière la porte de cette demeure hospitalière où vous écoutez les chants du vainqueur de ce seul coin de la bataille de la Marne !

Et pour achever dignement cet intermède musical au plus formidable drame guerrier représenté sur la terre : « la jeune fille, poussée par on ne sait quelle puissance supérieure, tend sa main au chanteur.... leur regard d'adieu est la première parole qu'ils échangent...»

Allons, Madame Kaiser, descendez de votre pic et avouez que vous avez fabriqué vos Françaises comme on fabrique les poupées de Nurenberg, même celles qu'on habille rue de la Paix !... Cette histoire-là n'est pas authentique. Une fois pour toutes, le dernier mot n'est ni à Beethoven, ni aux musiciens qui vont l'interpréter un soir de bataille, le dernier mot doit rester au 75. Vous êtes neutre, pacifiste, un peu toquée à cause des cimes, et vous désirez que tout finisse par des sonates. Seulement, chez nous, on a changé sa folie d'épaule avec un vigoureux esprit d'à-propos dont la bataille de la Marne fut une des principales répliques. Malgré les monomanes, les mélomanes, les morphinomanes, les cocaïnomanes, voire les mânes tout court de nos plus notoires dilettantes, nous n'attendons, du concert européen, qu'un supplément de mitraille pour qu'on en finisse avec ces bandits, maîtres chanteurs ou espions de marque. Nous en crèverons sans élégance ou ils en crèveront le plus vulgairement possible, mais nous prions qu'on ne fasse à nos cris de guerre nul accompagnement intempestif. Nous ne demandons aux musiciens, littéraires ou non, qu'un peu de mesure (c'est leur métier). Pas de virtuosité de doigté et plus de tact. Après, oh ! après, nous serons toute oreille... si nous ne sommes pas devenus sourds.

Quant aux Kurth d'Eberhart, inutile d'insister pour une nouvelle audition, même dans quarante quatre-ans ! Tous les pianos de France n'auraient jamais assez de cordes pour les étrangler.

Le feu sur la montagne, par Noëlle Roger. Ceci nous offre le bol de lait succédant au verre d'absinthe. Ça se passe également sur les sommets, car il est bien difficile aux dames de Suisse de marcher sur le simple plancher dit des vaches, puisqu'il est toujours en pente. L'auteur y met une charmante bonne volonté, d'ailleurs, et si elle se sert de montagnes pour allumer son feu, c'est si discret, si plein de véritables transes maternelles, qu'on lui pardonne d'aimer aussi fatalement la musique. Elle pousse le jeune ménage hors de la quiétude égoïste, jette son fils dans la grande mêlée et l'y perd, comme il est écrit quand on a péché par la sainte espérance, laquelle croit tout de même que le sacrifice accepté d'avance ne sera pas pour elle. Il lui resterait bien l'enfant nouveau-né, mais les plus mauvaises épouses font quelquefois d'excellentes *nurses*, tant la femelle, chez la femme très ordinaire, a la possibilité de reprendre le dessus, heureusement ou malheureusement. Mme Noëlle Roger a écrit les *Carnets d'une infirmière*, où des pages sont à retenir pour leur

sensibilité naturelle et leurs observations faites par quelqu'un qui a vu et touché de grandes plaies sur de pauvres petits soldats.

Gaspard, par René Benjamin. Il est bien tard pour dire ici tout le bien que je pense, que nous pensons tous, de ce livre prix Goncourt, à la fois rempli de malice et de très bonne volonté. Gaspard, le marchand d'escargots de la rue de la Gaîté, est un Français comme il y en a tant et il ne diffère pas beaucoup des anciens *grognards* dont on a raconté les exploits sous le chaume, longtemps. Il est un peu *sur l'œil*, comme tous les chevaux qui sont restés *au pré* en attendant l'occasion. Il donne du collier, à la condition qu'on ne lui fasse jamais trop sentir la rêne, encore moins le fouet. Maintenant, il ne comprend pas toujours l'esprit du *communiqué*, c'est-à-dire celui du corps. Il ne faut pas lui en vouloir, car nous en sommes tous là au soir de bataille où, ayant gagné du terrain, il faut reculer pour une entente générale d'une meilleure affaire. Toutes les satires sont contenues dans ce petit traité de la mise au point des nouveaux militaires. Elles ne franchissent jamais les limites permises aux libres penseurs qui ont tout de même la dévotion de la patrie. A propos de libre-pensée, je veux citer un mot dont la profondeur est vraiment vertigineuse. Les mots de théâtre ou de simples journalistes foisonnent dans ce livre qui en fournira à toute une génération d'écrivains encore dans l'œuf. Gaspard, blessé, est dans une église, une vague ambulance, à ciel ouvert, grâce aux obus de la veille. Pour se glisser contre un camarade, blessé aussi et qui l'intéresse, car Gaspard est le garçon le plus sociable du monde, il faut qu'il rende un service, histoire de se réchauffer, il est obligé de soulever une immense croix où un Christ, également blessé puisqu'il lui manque un bras, agonise fictivement au nom de tous les autres moribonds. Et Gaspard, le dérangeant avec un certain respect, le repose un peu plus loin afin de rejoindre le camarade encore vivant, en soupirant : « L'est lourd, le patron ! » Cela, René Benjamin, ce n'est plus de la belle copie, ou du bon français, c'est un éclair qui traverse la forêt, la foudre qui tombe et fait presque taire le canon.

Mariée en 1914, par Charles-Henry Hirsch. J'ai fait assez de compliments, bons ou mauvais, à l'auteur qui est d'ailleurs mon ami, pour ne pas m'attarder au banal compte rendu de son œuvre. Elle est ce qu'elle doit être d'un soldat de la plume qui se trouve souvent *en service commandé*, mais toujours armé de sa conviction personnelle et de son libre amour pour son pays. Je veux seulement dire quelques mots de sa préface, adressée à son petit garçon et qui commence par cette vérité qu'on ne répétera jamais assez : « Vois-tu, mon cher petit, nous ne comprendrons jamais ces gens-là... » Cette préface est un engagement formel de tout l'avenir de la race et il faut la méditer. Nous réentendrons les amateurs de culture

avec ou sans K, nous parler de l'internationalisme et de la grande *sociale démocratie* et il faut, dès maintenant, nous garer de certains mirages. Il y a des Français qui sont allemands par leurs tendances socialistes et des Allemands (je le veux croire) qui sont français par leur secret amour de la liberté française; mais il convient de rendre les Allemands responsables des Allemands et de ne pas s'inquiéter de la valeur *des individus*, puisqu'aussi bien on ne s'est pas soucié d'épargner, chez nous, la suprême individualité de l'art. Il faut, dès à présent, se former le cœur *au souvenir*. Nous ne saurons jamais haïr... apprenons donc à châtier éternellement. On nous aura voulu intraitables, que nos enfants et les enfants de nos enfants ne traitent jamais la paix séparée... de leurs parents morts ou martyrs pour la plus juste des causes. Gravons sur le papier, sur la pierre ou sur le bronze que si nous pouvons tous subir, nous sommes incapables d'oublier, car en creusant la tombe d'un brave homme mort dans son lit après une vie paisible, dans un demi-siècle, nous pouvons déterrer le squelette d'une de leurs victimes inconnues. Croyez-en Charles-Henry Hirsch : « Ils mentiront demain comme hier ils mentaient. »

Victor et ses amis, par Frédéric Boutet. Le petit bonhomme qui envoie du tabac à son grand filleul, bien plus riche que lui, et le généreux cœur qui pense à treize ans qu'une femme peut avoir ses nerfs quand elle le gifle, est bien la création de cet artiste de grande valeur qui est Frédéric Boutet, écrivain très subtil, rempli d'idées neuves d'une bonhomie très fine, souvent plus que mordante à cause de la lame du canif qu'elle dissimule dans un joli étui de cuir précieusement travaillé. Mais en voilà un que ça doit embêter ferme de travailler en... service commandé, c'est-à-dire toujours dans la même note.

La dame de Potsdam, par Henri de Noussanne. L'auteur s'est fait très remarquer dernièrement par une étude fort curieuse sur *le Crime de Serajevo*, cet attentat qui fut le prétexte de la guerre monstrueuse actuelle. Toujours quelques crimes précèdent un grand crime. Diplomate dans le bon sens du mot, il a essayé de dégager les responsabilités ; mais quel terrible écheveau de fils ensanglantés et tels que la Parque aurait vraiment reculé devant sa quenouille ! Dans *la Dame de Potsdam*, il s'agit de la psychologie de Guillaume II et de son intimité amoureuse. Roman ou chronique, le livre est intéressant et je noterai ceci, à la plus grande louange de l'auteur, c'est qu'il ne laisse aucune place aux injures vulgaires, ou aux plaisanteries lourdes qui déshonorent en général ce genre... d'histoires ou de feuilleton.

Journal d'un habitant de Constantinople, par Emile Edwards. Ce pauvre pantin tiraillé entre sa femme, admiratrice des

Allemands et sa petite bonne, la petite esclave, qui devient l'admiratrice de ce Français trop englué par les mœurs à la confiture de roses de l'Orient, est un être peu intéressant. Le Français véritable lâcherait n'importe quelle femme pour une aventure comme celle de 1914. Que cela fasse ou ne fasse pas son éloge, c'est ce que je ne veux pas discuter, mais vraiment le joli Monsieur amoureux a bien tardé à tendre des mains repentantes vers la croix. (Je veux croire qu'il s'agit de celle de son épée !)

A la belle étoile, par Barsac. Notes de tranchées et d'ailleurs. Le jeune époux nous revient de la guerre tout plein de belles résolutions visant la prochaine repopulation. Je crois même qu'il finit par adorer sa belle-mère, en fait de résolutions vigoureuses.

Notes de M. le Conseiller Fritz Klick, par Petitnicolas. Amusantes illustrations et quelques renseignements précieux sur la meilleure manière de pendre en Turquie.

RACHILDE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Les savants et la guerre. — Il me faut revenir sur le sujet de ma dernière chronique, et préciser ma pensée. A vrai dire, ceux qui ne m'ont pas compris me paraissent être des lecteurs accidentels, des spécialistes ; or, j'écris ici pour ceux qui s'intéressent au mouvement général des idées. C'est pour des idées, mes lecteurs le savent bien, que j'écris et que j'ai toujours lutté. J'ai combattu, ici et ailleurs, tour à tour le verbalisme, le finalisme, le vitalisme, bien des dogmes scientifiques surannés... ; j'ai combattu en particulier pour qu'on substitue au darwinisme une théorie chimique de l'évolution ; j'ai cherché à montrer que la fameuse explication sélectionniste était absolument incompatible avec une telle théorie ; j'ai rejeté les explications psychologiques en biologie. Dans cette lutte pour les idées, les questions de personnes n'ont jamais eu pour moi le moindre intérêt.

Ma boutade à l'égard de ceux qui, en ce moment, planent « au-dessus de la mêlée » visait beaucoup moins telle ou telle personne qu'une mentalité particulière que je trouve mauvaise pour les progrès de l'esprit humain.

Qu'en ce moment et en notre pays, chacun s'efforce de prêter son concours, dans la mesure de ses forces et de ses aptitudes, à la défense nationale, pas un instant je n'ai voulu mettre cela en doute. Mobilisés ou non mobilisés, peu m'importe ; je sais fort bien qu'un grand nombre de non mobilisés le sont contre leur volonté et souffrent de l'état d'infériorité dans lequel ils se trouvent. Je regrette, pour eux et mon pays, que la mobilisation civile ait été si mal orga-

nisée, qu'on ait découragé tant de bonnes volontés, que maints savants et médecins, en particulier, soient restés inutilisés.

Parmi les hommes de science, les plus heureux ont été les chimistes, parce qu'on a fini par se rendre compte qu'on avait besoin d'eux, les Allemands utilisant de plus en plus dans la guerre les procédés chimiques. Nous saurons sans doute plus tard ce que nous devons aux Sabatier, aux Moureu, aux Urbain, aux Grignard, esprits originaux ou techniciens remarquables.

Bien des savants ont des aptitudes professionnelles qui ne trouvent pas forcément une application directe à la guerre ; parmi eux ne sont pas rares ceux dont l'intelligence et l'activité s'attaquent à l'examen, à la solution des problèmes si nombreux et si divers posés par celle-ci, problèmes d'avenir pour la plupart ; ceux-là ne sont pas des spécialistes, ou du moins, en dehors de leur spécialité, sont restés des esprits curieux de toutes les manifestations de l'activité humaine. J'ajouterai que c'est parmi ces savants, rares en Allemagne et plus communs en France, qu'il faut chercher les esprits les plus originaux et les plus susceptibles de faire progresser la science.

Un exemple me vient à la pensée : le Professeur Charles Richet. Savant et artiste, biologiste et psychologue, médecin et poète, sociologiste, M. Richet, esprit curieux et profondément original, est considéré, jusque sur les rives de la Néva, comme notre meilleur physiologiste ; on lui doit, entre autres, une des plus grandes découvertes modernes : celle de *l'anaphylaxie*, phénomène inverse de l'immunité. On a tant admiré l'immunité comme procédé de défense de l'organisme. Vis-à-vis d'un poison qui pénètre ou se forme en lui, l'être vivant réagirait toujours en produisant un contre-poison. Et bien ! cela n'est souvent pas vrai : un poison, en agissant pour la première fois sur un organisme, peut rendre celui-ci plus sensible à une nouvelle dose de poison, même administré quelques années après. Cette découverte a été un coup terrible porté au finalisme.

Or, dès que la guerre a éclaté, M. Richet a abandonné son laboratoire et des travaux pleins de promesses et il est allé en Italie faire une tournée de conférences, afin d'essayer de faire vibrer l'âme de nos « frères latins » à l'unisson de la nôtre, et on sait combien il y a réussi, malgré la main mise de l'Allemagne sur ce pays. Maintenant, l'illustre physiologiste serait reparti pour des contrées plus froides, afin d'y répandre, avec des paroles persuasives, les semences de l'amitié destinée à unir les divers États de la future confédération européenne.

Dira-t-on qu'il aurait été plus utile que M. Richet restât dans son laboratoire ? Il se peut que la science en pâtisse. Mais M. Richet ne fait pas ses recherches scientifiques comme on fait un métier ; il suit

son tempérament : attentif hier aux réactions des cellules au sein des organismes, aujourd'hui c'est le choc entre les individus et entre les peuples qui absorbe toute sa pensée, et il se jettera dans la mêlée sociale avec la même passion qu'il montrait hier et qu'il montrera demain pour les recherches de physiologie pure.

Plus d'un savant — et c'est tout à l'honneur de la science française, — sans être doué de qualités aussi exceptionnelles que Charles Richet, s'est laissé entraîné comme lui à déserter les laboratoires, et des recherches sans application immédiate à la défense nationale, pour se jeter, souvent avec utilité, dans la mêlée des idées. Mes sympathies vont à ces savants, pour leurs initiatives, leurs élans, leurs sursauts d'activité... en présence du retour à la barbarie d'hommes civilisés, et ce que j'admire particulièrement en eux, c'est, avec la *sensibilité* à réagir vis-à-vis des événements qui surgissent soudain et des conditions nouvelles créées par ceux-ci, les manifestations d'une *puissante énergie interne*. A mon sens, ce sont là les véritables savants ; n'est-ce pas le propre de l'homme de science de *pouvoir* diriger son activité dans les directions les plus diverses suivant les faits et les problèmes qui surgissent devant lui ? A côté d'eux il y a les manœuvres de la science, qui, après un apprentissage qui a duré souvent des années, sont devenus d'habiles techniciens, des machines à produire des travaux scientifiques, machines qui, *par inertie*, continuent à marcher, quelles que soient les circonstances, et même à vide. On cite des travailleurs dont l'activité ne s'est pas arrêtée, ne s'est pas modifiée, alors que les canons de la bataille de la Marne faisaient vibrer les vitres de leurs laboratoires ; et ce travail n'avait aucun intérêt pour la défense de notre pays, et d'ailleurs pas beaucoup plus pour les progrès de la science. Cette *insensibilité*, cette *paresse* à réagir, décidément, ne me disent rien qui vaille. Bien entendu, *sensibilité* est pris ici au sens physiologique du mot ; c'est la propriété qu'ont les êtres vivants de réagir, à un degré plus ou moins grand, aux diverses excitations du milieu extérieur.

Au premier rang de ceux qui font réellement progresser la science, je considère qu'il faut placer les savants au *tempérament révolutionnaire*. En ce moment, l'image si belle du regretté Pierre Curie apparaît devant mes yeux. C'était un vrai savant, celui-là. Or, il était tout sensibilité. Que de fois le soleil d'une belle journée de printemps a suffi à lui faire quitter son laboratoire et les recherches commencées, et des heures entières il errait à travers la campagne, parmi les sentiers fleuris, par instants absorbé dans ses rêveries sur la constitution de la matière, à d'autres contemplant les beautés de la nature. Cette sensibilité incitait constamment son cerveau à travailler dans les directions les plus diverses. Ce physicien et chimiste de génie s'intéressait en particulier au plus haut point

aux questions sociales, avait un idéal social ; il rêvait d'un homme libre, affranchi des conventions et préjugés sociaux ; on sait qu'il refusa, par principe, et sans ostentation, la Légion d'honneur.

Parmi les savants, il n'y en a pas beaucoup qui ont la puissance de pensée de Pierre Curie, mais il s'en trouve pas mal qui ont le même tempérament, souvent plus marqué, de révolutionnaire. Une extrême sensibilité les pousse à agir dans toutes les circonstances, et fait naître constamment en leurs cerveaux des idées, qui se combattent, jusqu'au triomphe des meilleures. Certaines de celles-ci, après avoir été contrôlées par l'expérience, s'emparent d'eux et leur servent de guides. C'est pour ces idées qu'ils vivent, qu'ils luttent, qu'ils sont prêts constamment à sacrifier leur situation ou position sociale. Ces révolutionnaires, — tout sensibilité, pensée et action, — il faut bien mal les connaître, ou avoir une mentalité bien différente de la leur, pour croire que, en présence de la mêlée actuelle, ils puissent être des affalés, des gens qui mangent, dorment, geignent, alors que les autres se battent ; lutteurs par tempérament, ils s'arrêteraient de lutter, précisément à l'heure où presque tous luttent ; ils ne chercheraient pas à profiter de circonstances aussi exceptionnelles pour essayer de faire triompher leurs idées scientifiques et sociales, et de faire disparaître de la société humaine les survivances de la barbarie primitive.

On représente souvent les révolutionnaires comme luttant contre les réactionnaires ; il faut s'entendre. Les révolutionnaires, les vrais, respectent toutes les personnalités sincères ; ils luttent pour leurs idées, et non contre telle ou telle personne ; ils n'emploient pas l'injure comme arme de combat et ils sont insensibles aux blessures d'une telle arme, indigne d'un homme cultivé, *culture* étant prise dans le sens français du mot ; ils n'ont d'ailleurs de mépris que pour les arrivistes. Mais ce qui leur est plus insupportable que la réaction, c'est cet esprit particulier qu'on rencontre chez beaucoup de personnes et qui consiste à s'efforcer de concilier deux choses inconciliables. En science, on a beaucoup pratiqué la conciliation : on a été jusqu'à essayer de concilier le déterminisme physico-chimique avec le finalisme, et l'une des plus belles floraisons de l'âme scientifique allemande a été le néo-vitalisme conciliateur de Reinke, Driesch et consorts. En sociologie, il y a des choses également inconciliables, et, dans la lutte actuelle, un esprit scientifique doit nécessairement prendre parti pour ou contre ceux qui luttent pour la liberté des individus et des peuples. Mais alors on prend part à la lutte, et la lutte nécessite une dépense d'énergie et est souvent pénible. La loi du moindre effort pousse un trop grand nombre d'esprits à se déclarer *neutres ;* par paresse, on se laisse flotter « au-dessus de la mêlée », comme les Méduses, masses de gelée inertes, se laissant flotter au-

dessus des vagues. La *neutralité*, la *conciliation*, *malgré tout* : voilà le pire fléau, le plus grand obstacle pour le progrès de la pensée humaine.

GEORGES BOHN.

SCIENCES MÉDICALES

La lutte contre les maladies infectieuses dans la guerre actuelle. — Il est entendu que la guerre a renversé bien des opinions. Le bourgeois, affolé, convaincu que c'était la fin de tout ordre social, acheta des conserves pour ne pas mourir de faim, retira son argent des caisses d'épargne et palpa avec une craintive volupté son or réalisé, seule sauvegarde désormais. Le pessimiste recommanda son âme à Dieu et attendit les inévitables épidémies, le choléra, la peste et le typhus, fléaux terribles qui excitaient autrement son imagination que la banale fièvre typhoïde et la presque banale méningite cérébro-spinale.

Et voilà qu'après dix-huit mois de batailles formidables dans le monde entier, le craintif monsieur Jourdain lit son journal, prend le train, va au théâtre, continue ses parties de manille, lit les articles sur la stratégie de nos incompétences aussi nécessaires que nos préjugés et cela, après avoir donné son or à la banque de France. Il parle du typhus, du choléra et de la peste avec sérénité et, pour un peu, devant l'excellent état sanitaire de nos armées, affirmerait que la guerre est favorable à la santé publique.

Il faut reconnaître que cette conséquence était assez inattendue.

Toutes les variétés d'infections, en effet, menacent les armées en campagne. Le déchet prévu est estimé au quart et au cinquième de l'effectif. Le nombre des malades dépasse toujours celui des blessés. En 1870, l'armée allemande compta 420.000 malades pour 116.000 blessés. La fièvre typhoïde est l'affection dominante de toutes les guerres. La dysenterie et le paludisme viennent après. Le typhus, fléau des anciennes luttes, semblait s'être éteint, quand il se ranima au cours de la guerre turko-balkanique avant de prendre l'extension qu'il a eue en Serbie en 1915. La peste et le choléra ne sont pas invariablement liés à la guerre ; — la participation au conflit de races chez lesquelles ces maladies sont endémiques autorisait toutes les craintes. — Le scorbut a fort diminué d'importance. Quant aux autres infections, scarlatine, oreillons, rougeole, facilitées par la stagnation dans de vastes habitations, la vie de campagne leur a été si peu favorable qu'on ne les observe guère que dans les dépôts de l'intérieur. Il en est probablement de même pour la méningite cérébro-spinale. On a constaté pour cette dernière, si redoutable, que les porteurs de germes sont bien moins nombreux au front.

§

Le *choléra* est apparu sur le front oriental, en Galicie surtout. Une prophylaxie remarquable en a immédiatement localisé les cas. Les observations recueillies dans la guerre des Balkans avaient montré que la vaccination était efficace. La guerre actuelle confirme le fait. L'immunité obtenue paraît durer six mois.

On est moins armé contre le *typhus exanthématique*, maladie infectieuse presque aussi grave, qui cause une dénutrition rapide. En Serbie, en 1915, la mortalité, de 15 pour 100 au début de l'épidémie, s'éleva à 50 pour 100, pour retomber par épuisement spontané de la maladie à 15 pour 100. Ici, pas de thérapeutique savante. Le pou de vêtement, le triste « toto » de nos poilus, y joue le rôle du moustique dans la malaria. Le virus fait dans son organisme un stage qui en augmente la virulence.

Aussi le rôle du médecin est-il essentiellement de lutter contre le pou, lutte ingrate et inélégante qui va du simple « épouillage » à la désinfection par l'étuve. L'animal est méchant et se défend ; il « tient » encore mieux que le civil. La seule liste des substances employées contre lui donnera une idée de sa résistance : pétrole, naphtaline, benzine, éther, baume du Pérou, poivre en poudre, tabac à priser, essence d'anis, de bergamote, de fenouil, de cumin, assa fœtida, poudre de pyrèthre, onguent gris, teinture de Sabadilla, soufre précipité, texan, globol, poudre de crésol, anisol, essence de lemon-grass, de citronelle, d'eucalyptus globulus, xylol. Cet hôte n'aime pas les odeurs. Les médecins allemands lui ont opposé l'odeur du soufre, celle de l'assa fœtida si infecte. Les toubils français ont employé les parfums à base d'alcool, — sans doute que le pou de France possède, et pour cause, un odorat plus délicat que le pou naturalisé boche, habitué à vivre sur des épidermes puants.

Nous voudrions, en passant, à propos du typhus, offrir notre hommage à la Mission médicale française en Serbie. Elle put, avant l'offensive bulgaro-allemande, rendre d'immenses services à ce pays dévasté par l'infection. Dans la lutte sanitaire, 100 pour 100 des médecins furent frappés, 30 pour 100 moururent.

§

Mais la maladie de beaucoup la plus dangereuse par sa fréquence et qui menaçait nos armées, — surtout nos jeunes classes, — c'est la *fièvre typhoïde*. Il est bien difficile de l'éviter, malgré la multiplication des précautions : la javellisation de l'eau, les désinfections surveillées. Le microbe causal, le bacille d'Eberth, est un germe résistant. On le prend dans le sol, dans l'eau, sur les légumes, sur les fruits ; on le prend par contagion directe et cela d'autant mieux

que certains typhiques sont atteints d'une forme légère qui leur permet de continuer leur travail et de disséminer le germe infectieux ; on le prend même en vivant à côté d'individus d'une santé parfaite, mais jouissant du peu enviable privilège d'héberger le bacille d'Eberth dans leur intestin, — ce sont les « porteurs chroniques de bacilles » qu'on trouve à l'origine de beaucoup d'épidémies et qui obligeaient les « médecins d'épidémies » de grandes villes — surtout en Allemagne — à la peu attrayante besogne qui consistait à analyser toutes les matières fécales d'un quartier — (c'était le triomphe des lunettes boches). Le pauvre « porteur chronique » déniché était immédiatement isolé et coffré. Le bacilleux de la cité d'Aoste !

La fièvre typhoïde a, heureusement, profité des progrès de la thérapeutique et, en particulier, des travaux contemporains sur l'immunisation. Le bacille typhique, très maniable en laboratoire, connu dans ses variations morphologiques et ses degrés de virulence, se prêta aux expériences les plus diverses.

On sait combien admirablement notre organisme se défend contre les infections. La littérature scientifique a sorti toutes ses comparaisons stratégiques au sujet des globules blancs ou phagocytes qui, se multipliant au cours des maladies, accourant de tous les organes où ils gîtent normalement, englobent les microbes agresseurs, les immobilisent, les fragmentent et finalement les digèrent. Cette lutte mécanique fut décrite par Metchnikoff sous le nom de phagocytose. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que les réactions sont surtout de nature chimique. Le microbe agit par ses poisons, ses toxines, soit diffusibles : les exo-toxines, soit adhérentes à son protoplasme : les endotoxines. Le rôle essentiel du globule blanc est donc d'opposer à ces poisons microbiens des antitoxines ou anticorps, qui les neutralisent. C'est ce qui se produit dans toute maladie ; le sang s'enrichit d'anticorps qui permettent la victoire et, la lutte terminée, persistent dans le sérum sanguin, donnant ainsi au sujet une *immunité acquise*. On conçoit que les savants aient été, après ces constatations, naturellement conduits à essayer de produire cette immunité en développant chez un sujet une infection atténuée dont il triomphe. Ils y ont réussi. Dans certaines infections, on injecte à l'homme du sérum sanguin d'un animal ainsi immunisé : c'est ce qu'on appelle la *sérothérapie passive*, l'organisme de l'homme *recevant* les anticorps, mais ne les sécrétant pas lui-même. Dans d'autres infections, on immunise l'homme en lui injectant directement le microbe atténué, en l'obligeant à la lutte : c'est ce qu'on appelle la *sérothérapie active*, l'organisme ne recevant pas d'autrui les anticorps, mais les *sécrétant* lui-même.

Ainsi fit-on contre la fièvre typhoïde.

Le bacille d'Eberth peut être atténué dans sa virulence soit par la

chaleur, soit par un produit chimique. Le vaccin français est une culture de bacilles typhiques atténuée par la chaleur. On connaît les admirables travaux de Vincent et de Chantemesse. Le vaccin allemand de Gruber est stérilisé par l'éther, mais c'est au vaccin français incontestablement que revient la palme; c'est lui qui a servi à vacciner les prisonniers français; c'est lui qu'on utilise dans toute l'Autriche et dans presque toute l'Allemagne.

La vaccination contre la fièvre typhoïde est une des plus grandes victoires de la médecine française.

Mais en multipliant les recherches, on constata que des vaccinés pouvaient contracter la maladie. Il y a certes des organismes réfractaires à l'immunisation, ainsi que le prouvent les fièvres typhoïdes suivies de rechutes successives ou les récidives de la maladie; cependant il y avait là autre chose, et c'est alors que le laboratoire permit aux cliniciens de France une nouvelle victoire. Les travaux faits depuis le début de la guerre ont montré que les infections d'allure typhoïde qui apparaissaient chez les vaccinés étaient causées, non par le bacille d'Eberth, mais par deux microbes que des caractères secondaires différencient l'un de l'autre : le *paratyphoïde A* et le *paratyphoïde B*. Ce n'était donc pas la fièvre typhoïde proprement dite qui apparaissait chez un vacciné, mais une *fièvre paratyphoïde*.

Et c'est ainsi que, nos troupes ayant été vaccinées au début de la guerre, dans la mesure du possible et de plus en plus régulièrement ensuite, le fait épidémiologique saillant de la guerre actuelle est la disparition relative aux armées de la fièvre typhoïde proprement dite, — grâce à la vaccination antityphique, — et la fréquence des fièvres paratyphoïdes.

On fut donc amené à compléter la vaccination antityphoïdique par la vaccination antiparatyphoïdique.

C'est ce que proposa Widal à l'Académie de médecine en août 1915. Il présenta un *vaccin triple*, immunisant à la fois contre la tyhoïde (T), la paratyphoïde A (A) et la paratyphoïde B (B) et dénommé T. A. B.

Ce vaccin triple est une culture chauffée. Employé depuis plusieurs mois, à Paris et dans diverses régions du territoire, il a été démontré qu'il fait apparaître dans le sang les anticorps des trois variétés d'infection et que son application n'est nullement dangereuse. Actuellement, tout soldat déjà vacciné par le *vaccin simple* antityphique T. est vacciné à l'aide du *vaccin double* A. B.; tout soldat n'ayant subi aucune vaccination est directement vacciné par le *vaccin triple* T. A. B.

L'instruction du grand Quartier Général du 6 décembre 1915 est très précise. Elle dit :

Les médecins des corps feront une revision soigneuse des hommes et de leurs livrets et vaccineront à l'aide du vaccin triple T. A. B. :

a) Ceux qui n'ont reçu jusqu'alors aucune injection ;

b) Ceux à qui il n'a été fait qu'une seule injection de vaccin antityphoïdique T à dose très insuffisante pour les immuniser;

c) Les militaires qui se disent vaccinés et ne peuvent fournir la preuve de cette vaccination, telle que certificat ou inscription sur leur livret (instruction ministérielle du 2 juin 1914) ;

d) En exécution de la même instruction, les militaires dont la vaccination a été enregistrée d'une manière qui ne permet pas d'y ajouter foi telle que : mention des injections sans signature, attestation du médecin sur simple déclaration du soldat, surcharges, affirmations inexactes de l'homme (par exemple, vaccination faite tous les deux ou trois jours, faite au bras... etc.)

— On vaccinera avec le vaccin A. B. seulement, ceux qui ont été correctement vaccinés déjà avec le vaccin T.

Les professeurs Widal et Courmont, dans un article récent (« Revaccination antityphoïdique et vaccination antiparatyphoïdique, *La Presse Médicale*, 10 février 1916), voudraient que, même dans ce dernier cas, on employât le vaccin triple T. A. B., « parce que, tout en protégeant contre les paratyphoïdes, il peut par son application, apporter une solution au problème de la revaccination antityphoïdique ».

On ne sait pas, en effet, exactement combien de temps dure l'immunité ainsi obtenue, et il se peut que tel homme vacciné au début de la guerre contre la fièvre typhoïde ait perdu une immunité dont les fatigues, les émotions peuvent avoir facilité la disparition.

Le vaccin triple T. A. B. employé actuellement contient environ 1 milliard et demi de germes par centimètre cube.

La circulaire du G. Q. G. prévoit quatre injections faites à huit ou dix jours d'intervalle et successivement de $1^{cc}\ \frac{1}{2}$, 2^{cc}, 2^{cc}, $2^{cc}\ \frac{1}{2}$.

On profite des périodes de repos dans les cantonnements.

Il est fait un examen préalable des hommes à vacciner, afin d'écarter ou d'ajourner ceux qui présenteraient des contre-indications définitives ou temporaires.

Cette vaccination est fort bien supportée. Nous n'avons personnellement, dans notre bataillon, vu aucun accident sérieux. Un ou deux jours de repos suffisent.

Nous croyons que la solution thérapeutique est décidément trouvée.

Le jour où nous vaccinions notre bataillon, le général de brigade survint à l'infirmerie ; sur nos explications il nous dit :

— Mais, docteur, est-ce que les trois vaccins ensemble T + A + B ne se contrarient pas?

— Pas plus que les trois régiments de votre brigade, mon général.

§

Une difficulté existe dans le fait qu'il faut exécuter quatre injections, entre 8 jours au minimum *et quinze jours au maximum* d'intervalle. Les relèves, les alertes, font qu'il est souvent difficile d'avoir à nouveau un régiment au repos quinze jours après une piqûre. Cet intervalle maximum a été fixé dans la crainte de ce qu'on appelle *l'anaphylaxie*, état de réaction exagérée aux injections séparées par un intervalle de temps trop grand. On a pu ainsi constater, à la suite d'injections successives de sérums divers faites à plus de quinze jours d'intervalle, des accidents mortels étudiés par le professeur Ch. Richet; mais ces accidents « anaphylactiques » sont surtout le fait des injections *intraveineuses*.

Or, l'injection de vaccin triple T. A. B. est une injection *sous-cutanée*.

Terminons à ce sujet par ces conclusions du rapport de M. L. Martin à la Société de Pathologie exotique, 8 décembre 1915, « à propos des réinjections de sérums. »

Les accidents signalés après les réinjections sous-cutanées sont très rares ; ils ne sont graves que dans des cas très exceptionnels. On ne saurait les mettre en parallèle avec les risques que l'on fait courir aux malades en ne les réinjectant pas. On ne doit jamais différer une injection sous-cutanée par crainte d'accidents anaphylactiques.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

LES REVUES

La Presqu'île, nouvelle revue fondée par des cadets des conscrits de la classe 17 ; but de la revue ; R. D. et les intellectuels ; M. J. Sylveire et les combattants ; vers de M. J. R. B. ; un sonnet de M. Pierre de Régnier ; le besoin de justice et de bonté, après la guerre. — *La Revue hebdomadaire* : M. Alexandre Cohen et l'opinion publique en Hollande.— *Le Divan* : « Louis Codet », par M. Eugène Montfort. — *Le Double bouquet* : Vers échangés au feu, par MM. Léo Larguier et Guillaume Apollinaire. — Memento.

Un groupe de très jeunes gens, — les cadets des conscrits de la « classe 17 », — vient de fonder une revue : **La Presqu'île**. Elle a paru en janvier 1916. En février, elle a donné une preuve de sa périodicité.

La rédaction expose en ces termes son dessein :

... Sans nous séparer du monde par une mer infranchissable, et tout en gardant toujours devant nos yeux le spectacle grandiose de nos frères qui luttent, nous voulons nous accorder quelques heures de pensée tranquille ; nous voulons dans l'orage garder une retraite sûre où nous puissions songer et réfléchir. Et lorsque la Tempête sera apaisée, lorsque la Victoire aux ailes d'or reviendra avec les soldats criant : « Vive la France ! », que

la France ne nous trouve pas brisés et chancelants, que la Victoire ne nous grise pas dès les premières gouttes de son vin enchanté. — Non ! Que ceux-là qui sont restés silencieux et obscurs se lèvent, dignes des héros, prêts à défendre leur foyer, à servir leur patrie, à lutter, eux aussi, pour l'Idéal commun !

C'est vers la Grande Tâche d'Après, que notre pensée recueillie et tranquille s'élancera de ses ailes fougueuses mais inhabiles.

Jamais les intentions de la jeunesse n'ont trouvé plus émus ses aînés. Entre celle-là et ceux-ci, il y avait tous les hommes en âge de porter les armes. L'horrible solution de continuité produite par la guerre place, coude à coude, l'adolescence et la maturité. Elle cause notre contact avec ce qui est notre « ardente » postérité et, par rapport à ceux qui furent ou sont nos maîtres, commence la « froide postérité » dont parle Saint-Just.

Ce n'est pas par hasard que je cite ce grand nom et invoque cette pure mémoire française ; c'est pour avoir lu un article signé R. D. et que terminent ces lignes :

On compare volontiers les intellectuels à ces fleurs rares et morbides, produits de serres chaudes, dont le parfum corrompu nous affecte désagréablement. On reproche à ces anormaux d'être inutiles, de s'enfermer dans le rêve et d'être trop loin de l'action.

Mais est-il impossible à ces fleurs rares de posséder, en outre de leurs qualités particulières, toutes celles des plantes agrestes, toutes les vertus qu'a montrées sur *le front* l'homme du peuple français ?

J'affirme que non ; et j'en veux simplement pour preuve, l'exemple donné par toute la jeunesse intellectuelle.

Le rêve, s'il reste logique et pur, et s'il s'appuie sur une volonté forte, mène à l'action. Je dirai plus : sans le rêve, il n'est pas de bonne action ; sans l'intelligence, la force aveugle ne mène qu'au mal.

Il faut une conception nette et une foi ardente pour accomplir de grandes actions. Il faut des chefs : ce sont les anormaux dont je parlais plus haut. A ces chefs, il faut des hommes soumis et vertueux.

A chacun de comprendre ce qu'il peut faire, dans quel sens doit être dirigé l'effort de tous, et de se soumettre de bonne volonté à la direction des chefs.

Car, je le répète, parmi les nombreux bénéfices moraux que cette guerre apporte à chacun de nous, il en est un d'intérêt général, et c'est le besoin que tous comprennent à l'heure actuelle, d'une direction ferme et d'une discipline rigide pour atteindre un résultat quelconque.

Or, tout ceci repose sur le respect de l'intelligence, sur l'humilité et l'amour du sacrifice sans lesquels un peuple ne peut vivre.

Il est savoureux d'opposer à R. D. son collaborateur de *la Presqu'île*, M. J. Sylveire, écrivant :

O Grèce, athlètes, sport, danse, plastique, beauté, sincérité en plein soleil, époque libérée et païenne... Que tout cela est loin !

Et ce qui est encore plus loin de tous ces gens, de toutes ces choses

niaisement exaspérantes, de tout le tableau lamentable de cette petite vie hésitante et avec si peu de beauté, c'est l'immense cri de souffrance qui monte là-bas, c'est la vie, la vraie vie à nu, sans lâcheté, la vie tragique et sincère ! Là-bas, il y a de sublimes dévouements où l'âme s'élève à la hauteur des étoiles ; là-bas, les actions deviennent plus simples, plus claires, moins complexes, mais graves, car la Mort est là.

Ici on entend : « Mon mari est au front... » Et les sourires continuent. — Et quand « Ils » reviendront, brutes, glorieux, plus simples et plus vrais, silencieux et peut-être incapables de s'exprimer, « on » dira : « Vous voyez, nous avons plus vécu que ceux-ci, nous ! nous avons souffert, nous ! et notre vie et notre souffrance nous ont fait évoluer dans des régions inaccessibles, et nous pouvons le dire ! » Et on déplorera le fossé créé entre Eux et nous ; on les plaindra, et on tâchera qu'ils nous rattrapent.

Il y aura encore des snobs, des foules, des enfants... Et « Eux » se promèneront à travers tout cela, sans révolte, doux, graves, heureux d'être bercés par les êtres aimés... Et les enfants diront : « Papa, raconte-nous... » « Ils » auront un large sourire comme si on leur demandait le Pourquoi de la Vie ; ils diront peut-être des batailles à livre d'images, pas des vraies, car ce qui est vrai, nous ne le saurons jamais, cela fera partie d'un patrimoine sacré que les mots n'atteignent pas de leur futilité.

M. T. Monsi montre bien du talent dans des vers désespérés :

Mon âme est jeune encore et je n'ai pas vécu,
Et pourtant je me tiens à l'écart, triste et sombre,
Ainsi qu'un grand vaincu.
Mon cœur souffre tout bas et sanglote dans l'ombre
Pour des peines rêvées, de mystérieux chagrins,
Et mon âme a pleuré des tristesses sans nombre
Sous son masque d'airain.

Un poète certainement, le jeune homme qui signe J.-R. B. une pièce datée de juin 1915, charmante par ses naïves contradictions, son juvénile et ardent lyrisme, mais remarquable surtout par la certitude de son rythme :

Oh ! rêver dans un coin d'ombre
avec toi...
.. Il n'y aurait plus que toi !
— et que des heures sans nombre
de silence
s'écoulent entre nous deux...
— et qu'elles soient immenses
comme tes yeux !

M. Pierre de Régnier, — qui porte un nom deux fois glorieux dans les Lettres, — débute par un sonnet de belle tenue où il évoque la retraite serbe :

Femmes, vieillards, enfants, tout le peuple en détresse
Forme deux noirs troupeaux, fiévreux et grelottants,

En route dans la boue et la neige, partant
L'un pour l'Adriatique et l'autre pour la Grèce.
Ils s'arrêtent. Le roi va passer. Le temps presse.
De tout jeunes soldats l'entourent. Gravement,
Le monarque caduc gardé par des enfants
Passe parmi son peuple exilé. Le jour baisse.
Le souverain pensif, grave et silencieux
S'en va sur un caisson traîné par quatre bœufs ;
Et le peuple, chassé de son chaume qui brûle,
Ecoute disparaître à l'horizon fumant,
Dans le calme guerrier d'un sanglant crépuscule,
Un bruit lointain d'essieux et de mugissements.

Et, dans ce deuxième fascicule de *La Presqu'île*, nous retrouvons M. J. Sylveire « chemin faisant » :

Avant la guerre, il n'y avait plus de foi ; la sincérité était bannie et la beauté de mode sonnait faux. — Une seule idée : l'argent. Aux adolescents on disait : « Trouve une situation » et rien d'autre. — Et les adolescents devenus hommes cherchaient une « belle situation » et c'était tout.

Jadis ne partait-on pas à la suite d'une idée vers un idéal, et n'y avait-il pas un autre but que l'argent ?

Les permissionnaires arrivant de la zone de guerre donnent à M. J. Sylveire l'impression d'un « mélange de chevaleresque amabilité et d'énormité rabelaisienne ». Ils lui apparaissent « remplis de nature jusqu'au bord » :

Et il y avait un tel lien fraternel entre ces hommes, il y avait quelque chose de si pur dans leurs yeux, — quelque chose de tout simple et de tout loyal, — quelque chose qui venait de la Terre où ils avaient vécu, où ils avaient souffert... Il y avait une foi dans la Vie, une simplicité et une sincérité qui émanait d'eux, que je m'en sentis réconforté, que l'air alentour semblait moins étriqué, qu'on aurait dit à les voir qu'un peu de campagne, de grand air et de soleil, était entré avec eux dans la gare grise.

Alors, je crus à nouveau en un siècle de foi, et où la sincérité érigerait des miracles et conduirait les hommes à la Beauté.

S'ils sont « brutes et peut-être incapables de s'exprimer » — comme je le disais dans mon dernier article, ils apporteront avec eux, dans les milieux où ils vivront, une atmosphère de franchise et de sincérité fraternelle — comme un petit peu de la terre de France, — qui éclaircira les pitoyables et mesquines hypocrisies, qui rétablira la famille dans ses vieux cadres archaïques, et qui fera les enfants ardents et enthousiastes, vers une beauté plus vraie que le but vil d'une « belle situation ».

Je crois qu'il y a une vérité dans mes paroles et cette affirmation m'est dictée par la Beauté même des siècles d'antan, beauté fixée à jamais dans les monuments admirables qui font Paris, une ville de Rois, et par la fruste grandeur de ceux qui la défendent.

Il n'y a pas, dans cette page, que du talent. Elle révèle de la bonté.

C'est du plus heureux augure. Il nous convient d'étendre à toute une génération cette bonté qui a inspiré M. Sylveire, tant nous voudrions qu'elle fût, avec une plus grande justice sociale, la résultante, dans la liberté, de tous les horribles excès de la guerre. Ceux qui vont revenir demanderont, après le lourd devoir rempli, une large part de bonheur. Il faut qu'ils l'obtiennent de la bonté et du sentiment d'équité de ceux qui, trop jeunes ou trop vieux, n'auront pas combattu l'Allemand.

§

M. Alexandre Cohen, correspondant parisien du « Telegraaf » d'Amsterdam, a toujours écrit en ami de la France. Nos lecteurs sauraient en témoigner. Son nom doit être associé à celui de M. Raemaekers et à celui de M. Schrœder qui, l'un par ses dessins, l'autre par la direction qu'il imprima à son journal dès l'invasion de la Belgique, furent dénoncés, comme un danger pour la Hollande, par leurs compatriotes gagés par l'Allemagne.

M. A. Cohen raconte « l'Affaire du Telegraaf » et il nous renseigne sur « La Presse et l'Opinion Publique en Hollande », dans **la Revue hebdomadaire** (26 février). On sait que M. Schrœder, arrêté, pour sa campagne anti-allemande, par le gouvernement hollandais pratiquant la neutralité, fut relâché au bout de dix-sept jours sous la poussée de l'opinion publique. Que celle-ci se soit manifestée dans ce sens, c'est admirable, dans un pays où la presse est complètement stipendiée par les bureaux à caisse de Berlin. M. Cohen explique le fait en ces termes:

Avec une presse comme celle-ci — impossible d'énumérer tous les journaux « neutres » — tout peuple autre que les Hollandais eût risqué d'être empoisonné. C'est l'aversion innée, ethnique, nous oserons dire physique, que, de tout temps, le Hollandais éprouva à l'égard de ses voisins de l'Est, qui, en dépit de tant de méprisables efforts, sauva le pays de l'embochement, c'est-à-dire du déshonneur pour le présent et de la mort nationale à bref délai. Voilà la vérité, que les Allemands, dispensateurs en pays neutres de multiformes faveurs, connaissent bien, et qu'exprime, avec une émouvante éloquence, la lettre que l'incarcération du rédacteur en chef du *Telegraaf* inspira à une protestataire, Mme veuve Justus van Maurik :

« Au nom de la Reine on vient d'incarcérer un citoyen néerlandais, *qui n'a pas voulu comprendre* que « neutralité » et « engourdissement » *puissent être synonymes*. L'homme emprisonné n'était pas de ceux à qui l'on jette un os — mais il veillait. Et comme un bon chien de garde, il aboyait plus fort à mesure que le péril devint plus menaçant. Ouste ! en prison... Mais alors, que veut-on ? Qu'est-ce qu'on se figure vouloir ? Aurait-on, par hasard, l'intention de prussifier le peuple néerlandais ? On n'y réussira pas !

« Nous autres, bourgeois, qui prétendons être la partie la plus civilisée

de la nation, qui nions l'instinct et raisonnons les haines de race, nous avons eu nos amitiés allemandes, notre admiration pour l'Allemagne peut-être. La guerre a balayé tout cela. Mais le peuple, chez qui l'Allemand seul, parmi tous les peuples, est désigné par un nom injurieux, eut-il jamais de la sympathie pour le voisin de l'Est ? Serait-ce alors la guerre qui l'a fait naître ? Non, le peuple est tout simplement *resté* anti-allemand ! Ce fait, qu'on le regrette ou non, *est* ! L'incarcération de M. Schroeder n'y changera rien ! »

La lettre de M^me^ veuve Justus van Maurik contient cet aveu d'une extrême importance : « Nous autres, bourgeois..., etc... nous avons eu nos amitiés allemandes, notre admiration pour l'Allemagne peut-être. *La guerre a balayé tout cela.* »

Oui, on a pu croire qu'il existait quelque chose de bon, d'humain en Allemagne. Depuis la guerre, *on ne peut plus le croire.* Longtemps après la paix rétablie sur la défaite du Germain, il faudra le tenir en suspicion, le guetter, lui refuser toute possibilité de nouvelle infiltration. L'internationalisme, que va préconiser le socialisme allemand, devra se comprendre en dehors de l'Allemand. Il faut envisager la communauté des hommes libres, d'une part ; et l'Allemand isolé dans son incurable caporalisme, d'autre part. S'il n'en va pas de la sorte, l'Allemand, qui conservera intact son idéal de guerre, travaillera en secret à le réaliser, tandis que ses livres, ses orateurs d'exportation vanteront la paix, la fraternité de tous les hommes. C'est et ce sera la tâche des écrivains des nations civilisées, qu'ils rappellent la cruauté, la barbarie monstrueuses de l'Allemand dans la guerre, et sa fourbe patiente dans la paix, chaque fois que, d'un centre allemand, s'élèvera une parole généreuse en apparence.

§

Le Divan (février) publie son deuxième numéro consacré « Aux écrivains morts pour la France ». M. Daniel Halévy y écrit sur Charles Péguy ; M. Jacques Boulenger, sur Henri Chervet ; M. E. Jaloux, sur Lionel des Rieux ; M. E. Marsan, sur Pierre Gilbert ; M. Emile Henriot, sur Paul Drouot et Henri Chervet.

Voici deux des belles pages que M. Eugène Montfort consacre à Louis Codet :

Je considère le petit paquet des lettres qu'il m'a écrites pendant la guerre et je touche les enveloppes, et je les regarde chacune, une à une, et j'examine son écriture, qui lui ressemblait tellement qu'on dirait que je le vois... Et je ne comprends pas... Je ne comprends pas cela : *qu'il soit mort...* Ainsi la main qui a tracé ces lignes est cendres ! Et lui, il n'est plus, il a disparu, il ne fait plus partie de notre monde !

C'était un esprit charmant. Il était tout grâce et sourire. Et dans un temps où l'on rencontre si peu d'artistes, il était, lui, véritablement un artiste. Et il est arrivé cette chose abominable qu'on appelle la Guerre. Et il est arrivé cette chose absurde qu'il a été tué à la guerre. Tué à la guerre ! Lui

qui était si peu fait pour le meurtre et pour le sang. Lui qui était tout le contraire d'un sauvage.

... Il part : et voici les premières nouvelles que je reçois : il est dans une ferme, dans le camp retranché de Paris ; son régiment est en réserve, à l'arrière. Maintenant le voilà photographié avec les autres sous-officiers de sa compagnie. Il a bruni, l'expression de son visage a changé... Et puis le mois d'octobre ; il monte vers le front... Il vient d'être nommé sous-lieutenant quand il est blessé. Un trou dans le cou d'où le sang jaillit comme une fontaine ; on le couche dans un fossé et un de ses hommes met son pouce sur sa plaie pour la boucher. On le panse. Il reste là cinq ou six heures. Puis les brancardiers arrivent...

Maintenant les enveloppes portent l'adresse d'un hôpital. Il s'est remis très vite. Il sort, il se promène dans la ville. Ça va très bien. Il partira bientôt en convalescence, il passera par Paris... Seulement, soudain, un petit mot : « J'ai eu une syncope. » Puis, c'est l'écriture de sa femme : elle m'explique l'opération qu'il va subir. Et enfin, ce télégramme : *Louis décédé ce matin.*

Le double bouquet (mars) publie des « Notes » du brigadier Léo Larguier. Nous en extrayons cette correspondance en vers :

Je reçois une carte de Guillaume Apollinaire, brigadier au 38e d'artillerie, et comme il m'écrit en vers, je lui réponds ceci :

« Mon cher Guillaume Apollinaire, Brigadier,
Je reçois votre épître, et le divin laurier
Que j'oubliais, le noir laurier des vieux lyriques,
L'arbre des bois sacrés et des fêtes orphiques,
Invisible et réel frémit derrière moi,
Et je retrouve un peu du poétique émoi
Qui jusques à présent a tenu vingt années
De mon âge au Labeur des Muses inclinées.
Apprenez tout d'abord que je trace ces vers
Non pas sous le soleil des « Orients déserts »,
Mais par un bleu matin de France et de dimanche,
Sous un lilas qui n'est rien qu'une averse blanche
De grappes, car les fleurs des jardins et des prés
Poussent, malgré la guerre et la mitraille, auprès
Des canons dont la toux lugubre me réveille.
L'aube est évidemment et classique et vermeille.
J'ai dormi comme vous au milieu des soldats
Roulé dans mon manteau troué, n'entendant pas
Les coups de feu perdus et les marmites boches.
(De rime à ce mot-là je ne connais que *moches*.)
Et maintenant, il est dimanche éperdument,
Et le jour monte, clair, dans un frémissement,
La nuit trouble semblait une embuscade noire,
Mais le matin triomphe ainsi qu'une victoire.
Je ne sais rien, sinon qu'à cent mètres, là-bas,
Otto, Fritz ou Müller ne me rateraient pas,
Si je voulais aller parmi les betteraves
Rêver... Et je les vois, appliqués, laids et graves.
Ils ont commenté Faust dans le vieil Heidelberg,
Leur père a vu passer Richard Wagner...
Guillaume
Apollinaire, on dit que le peuple de Rome
Suit un poète et marche en levant son drapeau.

Je ne sais rien...
Le général de Castelnau
Passe, un crêpe à son bras, dans son automobile,
Moustache blanche, œil clair et visage tranquille
Sous la couronne d'or de son képi...
Voilà.
Vive la France, brigadier, qui nous veut là ! »

A quelques jours de là, le vaguemestre m'apporta la réponse d'Apollinaire :

— Epître à Léo Larguier, caporal-brancardier, en réponse à la sienne.

« Léo Larguier :
Soldat mystique,
O brancardier !
Les vers du caporal plaisent au brigadier...
Ce secteur 114, est-ce Arras ou peut-être
La ferme Choléra sinon le bois Le Prêtre ?
Ici la fraise est rouge et les lilas sont morts,
La couleuvre se love en la paille où je dors
Quand s'éveille la nuit la Champagne Tonnante,
La nuit quand les convois traînent leur rumeur lente
A travers la Champagne où tonnent nos canons
Et les flacons ambrés...
Et si nous revenons,
Dieu ! que de souvenirs !...
Je suis gai, pas malade,
Et comme fut Ronsard : le chef d'une brigade.
Agent de liaison, je suis bien aguerri.
J'ai l'air mâle et fier, j'ai même un peu maigri...
Etes-vous en Argonne, ou dans le Labyrinthe ?
Moi, je ne suis pas loin de Reims, la ville sainte,
Je vis dans un marais, au fond d'un bois touffu,
Ma hutte est en roseaux et ma table est un fût
Que j'ai trouvé naguère au bord du Bras-de-Vesle.
Le rossignol garrule et l'Amour renouvelle
Cependant que l'obus rapace en miaulant
Abat le sapin noir ou le bouleau si blanc.
Mais quand reverrons-nous une femme, une chambre ?
Quand nous reverrons-nous ? Mais, sera-ce en septembre ?...
Adieu Léo Larguier !
Ça barde en ce moment...
105 et 305... le beau bombardement !...
Je songe au mois de mars, à vous, à la tour Magne...
(Où est mon chocolat ?... Les rats ont tout croqué !...)
Et j'ajoute, mon cher, style *communiqué :*
« Duel d'artillerie, à minuit, en Champagne... »

GUILLAUME APOLLINAIRE
Le 1er juin 1915. »

Depuis, le brigadier Apollinaire est sous-lieutenant, mais je ne l'ai pas revu.

Memento. — *Revue bleue* (19 février et 4 mars). — M. E. Schuré : « Une figure de la nouvelle Alsace : Pierre Bucher. » — M. F. Bac : « Quelques souvenirs sur l'Impératrice Elisabeth. »

La Revue (1-15 mars). — Dr A. Legrand : « Pour la repopulation. Un programme. » — M. L. Bittard : « Les blessés au travail. » — Une enquête : « La solidarité de la Russie et des Alliés. »

La Revue hebdomadaire (26 février) publie le cours de M. de Ségur sur « Marie-Antoinette ». En ces moments, il est fort curieux de lire une ten-

titive de défense de celle que le peuple nommait justement « l'Autrichienne » et la bourgeoisie « Madame Déficit ». — M. H.-D. Davray : « La nouvelle armée anglaise. »

La Revue de Paris (1er mars). — M. Henri René : « Lorette : une bataille de 12 mois. » — M. Jules Sageret : « Impossibilité de la Paix indécise. » — M. E. Gaubert : « Les blessés, les conscrits et les veuves. »

La Revue des Deux Mondes (1er mars). — Mme Marylie Markovitch : « Tableaux du Front russe, décembre 1915. » — M. R. de la Sizeranne : « Leur art. » — M. A. Augustin-Thierry : « Souvenirs d'un ambulancier. »

Revue hebdomadaire (4 mars). — M. A. Rendu : « La protection des orphelins de guerre ».

Le Correspondant (25 février). — M. G. Fonsegrive : « De Taine à Péguy. » — M. Renaud de la F. : « Carnet de vol d'un sapeur-aviateur. »

La Revue (février). — Enquête ouverte sur « les Maladresses du sentiment national ». — M. Jan Topass : « Pourquoi la France doit vaincre. » — M. H. Labroue : « Les représentants en mission pendant la Révolution ».

L'Amitié de France (février à avril). — M. G. Dumesnil : « Réflexion pendant le combat. » — M. M. Mersanne : « Forum, méditation romaine. »

Je sais tout (15 février). — « La tragique odyssée de Pierre Ier de Serbie », par M. J. Reinach.

Le fer rouge (1 au 16 février). — « Propriétaires ! Taisez-vous ! Méfiez-vous ! »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LETTRES ALLEMANDES

A. Bossert : *Un Prussien libéré. Herder, sa vie et son œuvre ;* Paris, Hachette, fr. 3, 50.

Herder était-il vraiment, comme le prétend son plus récent biographe, « un Prussien libéré » ? Il ne semble pas, car au moment où naquit l'essayiste allemand (Frédéric II régnait alors depuis quatre ans), la Prusse commençait déjà à s'unifier, mais il n'y avait pas encore beaucoup de Prussiens. Il y avait d'une part les hobereaux de la Marche du Brandebourg qui devaient servir à fixer le « type » et, d'autre part, les colons venus de toutes les régions de l'Europe centrale pour s'établir dans les deux Prusses, provinces slaves et lithuaniennes. Herder était précisément le petit-fils d'un tisserand de Silésie, venu à Mohrungen, en Prusse orientale, pour échapper à la persécution religieuse. Les rois de Prusse faisaient administrer le pays comme une colonie par des fonctionnaires arrogants et méticuleux. On peut se douter de ce que cela devait être !

Quand le candidat en théologie Herder, « jeune homme instruit et aimable, aux yeux larmoyants et à l'âme virginale », ainsi que l'écrivait Hamann, après un séjour de deux ans à Kœnigsberg, se rendit à Riga, il put en effet se sentir « libéré », mais la contrainte qu'il avait subie jusque-là n'était pas une contrainte intellectuelle.

M. A. Bossert, fidèle à son germanisme, a cependant voulu évoquer un témoin de la vieille Allemagne qu'il pût mettre en opposition avec l'Allemagne d'aujourd'hui. Il a donc fait de Herder un pacifiste cosmopolite, ami de la France et épris de l'humanité. Nous avons appris à nous méfier de tous ces humanistes désintéressés qui, dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, prétendirent ramener l'Allemagne à son génie propre et par là inaugurèrent la campagne de calomnies et de dénigrement contre la France. La candide biographie de Herder que nous présente M. Bossert ne doit pas nous faire oublier la véritable figure de ce penseur rancunier et incohérent.

A vrai dire, le livre de M. Bossert a été écrit presque en entier avant la guerre. C'est peut-être une excuse qui ne justifie pas complètement l'aveuglement de l'auteur. M. Bossert a du moins le mérite de s'être familiarisé depuis longtemps avec l'œuvre de Herder. La notice que la *Grande Encyclopédie* consacre à celui-ci porte déjà sa signature. Elle date d'il y a une trentaine d'année et se termine par les lignes suivantes :

> On pourrait presque dire qu'il n'y a pas, dans la science actuelle, une idée féconde qui ne se soit présentée une fois à son esprit, qui n'ait été connue de lui ou du moins entrevue par lui. Il est l'initiateur du grand mouvement littéraire et philosophique qui commença en Allemagne dans le dernier quart du XVIII^e^ siècle ; il a créé la méthode historique qui a renouvelé l'étude des langues, des littératures, des religions et il l'a appliquée lui-même avec une telle autorité et une telle compétence qu'il a rendu pour longtemps toute autre méthode impossible.

Nous ne retrouvons pas, dans le volume de M. Bossert, le débordement d'éloges que son enthousiasme lui avait dicté jadis. En choisissant une épigraphe de Jean Paul qui fait de Herder non pas une étoile de première grandeur, mais un « faisceau d'étoiles », il assigne à l'auteur des *Ideen* une place plus modeste. S'il avait fallu tenir pour exactes les affirmations de la *Notice*, Herder eût été au contraire le plus grand génie du monde moderne. Or, ce polygraphe incohérent n'a pas laissé un seul ouvrage qui, à l'heure qu'il est, soit encore lisible et toutes les théories qui, de son vivant, passèrent pour nouvelles dans son pays avaient été, les unes après les autres, empruntées à nos écrivains. On ne dira jamais assez à quel point la renaissance de la littérature nationale en Allemagne ne fut en réalité que la simple transplantation des doctrines de nos novateurs. Les idées de Montesquieu et de Voltaire, de Diderot et de Rousseau ont fourni le fond de tous les écrits dont on vanta longtemps l'originalité chez les « classiques » allemands. La révolte de la fierté nationale qui prétend secouer le joug tyrannique de la France va chercher ses meilleures armes dans l'arsenal de nos « dissidents ». Le retour à l'antiquité et le réveil de l'individualisme s'étaient manifestés chez

nous cinquante ans plus tôt qu'en Allemagne. M. L. Reynaud a cependant noté que « ce n'est que quand il y a de *l'inquiétude* dans notre littérature que les Allemands peuvent l'imiter d'une façon originale ».

C'est l'expression de sa propre inquiétude que Herder a trouvée dans les écrits de Rousseau. Il souffrit, sa vie durant, d'une condition sociale inférieure, lui qui ne cessa d'être au service des grands et qui ne sut jamais s'accommoder d'une situation qui lui assurait du moins l'indépendance matérielle. Dans tous ses écrits on retrouve la trace de sa jalousie et de son mécontentement. Sa froide ironie qui ne ménage pas l'amitié la plus dévouée, sa grossière franchise qui va jusqu'à l'indélicatesse, ne sont que la conséquence d'une disproportion singulière entre ses aspirations démesurées et la pauvreté de ses moyens. Il se croit un génie méconnu. Pédant, moralisateur, il envie et il blâme Gœthe qui, dans sa souveraine indépendance d'artiste, crée librement les œuvres que lui inspire son génie.

Le prophète du *Sturm und Drang* avait exercé sur le jeune Gœthe une influence décisive. Ce fut en 1771, à Strasbourg. Herder y vint le 2 septembre, après un arrêt à Darmstadt, où il s'était fiancé, faisant alors partie de la suite du prince de Holstein-Eutin. Les trois grands voyages qu'il effectua dans sa vie se firent dans de semblables conditions humiliantes. Gœthe était installé depuis six mois déjà, poursuivant ses études de droit à l'université alsacienne. M. Bossert place à vrai dire le départ de Gœthe pour Strasbourg au printemps de 1771, mais c'est là évidemment un *lapsus*, car dans son livre (p. 61) il décrit, d'après *Poésie et Vérité*, la rencontre des deux écrivains à l'hôtel de l'Esprit, alors qu'il vient précisément d'expliquer comment Herder a quitté cet hôtel en octobre 1770, à la suite de ses démêlés avec le prince (p. 57.).

A ce moment-là, c'est-à-dire six mois après son arrivée, Gœthe avait déjà eu sa première, peut-être la seule grande désillusion de sa vie. Il s'était aperçu qu'il ne saurait jamais bien le français et qu'il dansait sans grâce. Venu à Strasbourg, pour se perfectionner dans notre langue et pour apprendre les « belles manières », il se vit obligé de se détourner des milieux élégants, où on persiflait sa balourdise, pour se complaire à peu près exclusivement dans la société de jeunes Teutons. Il avait vingt ans, il débordait d'exubérance et il entendait donner libre cours à toutes les impulsions de sa jeunesse impétueuse. A Leipzig, quand il faisait la fête, il s'était cru dans un « petit Paris » et voilà que les allures guindées des familiers du prince-évêque de Rohan lui permettaient de mesurer la distance qui séparait ses aspirations des réalités d'une vieille France raffinée et indolente.

C'est alors que Herder lui ouvrit l'accès vers le germanisme. Il lui conseilla de remonter aux sources de l'inspiration populaire pour

rejoindre l'âme allemande dans toute sa pureté primitive, au lieu de s'user inutilement à adapter son talent à des moules usés. Gœthe, écoutant les enseignements de son ami, ne s'essaya donc plus à faire des petits vers à la manière de Voltaire. Nous y avons gagné *Goetz von Berlichingen* et *Werther*, mais Gœthe mit quelques années de plus à trouver le magnifique équilibre qui, par *Iphigénie*, le ramena au seul génie grec et latin. L'amitié de Herder et de Gœthe ne fut du reste qu'un long malentendu. L'aîné, trop occupé de ses propres idées pour regarder autour de lui, n'eut jamais conscience de la valeur de son cadet. Cette flamme magnifique n'était venue que pour un moment passager emprunter quelques braises à son foyer. Quand Herder vint à Weimar en 1776, appelé par Gœthe, pour remplir, auprès du duc Charles-Auguste, les fonctions d'inspecteur ecclésiastique, Gœthe, intellectuellement et moralement, s'était déjà enfui bien loin de lui. Pour Herder le poste de Weimar était une situation de tout premier ordre qui devait lui conférer un prestige extraordinaire. Il était le véritable directeur des cultes du duché de Saxe-Weimar. Mais il fut incapable de tirer parti de la position avantageuse qui lui tombait du ciel et il en voulut à Gœthe de s'être élevé au-dessus de sa sphère. Comme toutes les petites gens, il avait aussi le don de l'ingratitude. Avec sa femme, ridicule, geignarde et potinière, avec sa nichée d'enfants difficiles à élever, il resta le *Boche*, mécontent et envieux, plein de rancune contre le milieu libertin de la cour de Weimar, où l'on jouait la tragédie française, où Shakespeare n'était pas autrement compris qu'avec cet esprit de simplification qu'y avait mis Voltaire.

C'est que Herder, à travers toutes ses vicissitudes, était resté fidèle à l'idéal de sa jeunesse. Il rêvait encore de l'émancipation morale de l'Allemand. Son culte de l'humanité, ne nous y trompons pas, n'étaient autre chose que l'exaltation du germanisme. Ses *Idées sur la Philosophie de l'histoire*, dont toutes les sources sont françaises, qui procèdent de Montesquieu et de Voltaire, « exécutés » pourtant par Herder dans le journal de son voyage en France, qui empruntent tour à tour à Buffon, à Rousseau, à Bernardin de Saint-Pierre, à Condillac, sans oublier Bazin, à qui il prend son titre (1), ce livre « magistral » qui hypnotisa le jeune Edgar Quinet, est plein d'indications, d'où l'on peut déduire avec certitude les tendances véritables de Herder. Pour lui aussi, comme pour les pangermanistes d'aujourd'hui, l'Allemand était le sel de la terre. Il voyait en lui l'homme idéal de l'avenir. En 1794 il annonçait la mission historique de sa patrie : être l'éducatrice intellectuelle du monde et la conscience vivante de l'humanité. Pour lui le rôle de la France était fini, celui

(1) Bazin : *La philosophie de l'histoire*, Amsterdam 1765 ; 2e édition. Londres, 1770.

de l'Allemagne allait commencer. « Nous sommes arrivés trop tard, eh bien ! nous en sommes d'autant plus jeunes. Nous avons encore beaucoup à faire, tandis que d'autres nations entrent dans le repos après avoir produit ce dont elles étaient capables. » Un rédacteur des *Alldeustche Blaetter* ne saurait mieux dire.

Une autre affirmation de Herder, tout en atténuant celle-ci, ne fait en réalité que la renforcer. A la fin du seizième livre de ses *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* (1784 à 1791), Herder écrit :

Nous pouvons être très satisfaits de ce que ce furent des peuples d'une si forte, si belle et si noble culture, des peuples de mœurs si chastes, d'une si honnête raison et d'un esprit si loyal, tels que les Germains, et non pas des Huns ou des Bulgares, qui occupèrent le monde romain ; mais les tenir à cause de cela pour le peuple élu de Dieu en Europe, auquel appartient le monde, à cause de sa noblesse et qui, en vertu de ce privilège, devait réduire les autres peuples à l'esclavage, ce serait faire preuve de la fierté vulgaire d'un barbare. Le barbare domine, le vainqueur cultivé civilise.

« Le barbare domine, le vainqueur cultivé civilise. » Ne croit-on pas entendre les propos dont, depuis vingt mois, nos ennemis nous rebattent les oreilles ? Eux aussi, à les entendre, ne veulent pas dominer le monde, ils prétendent seulement l'organiser conformément à leur génie et y répandre leur culture. Les vieux Germains, eux non plus, d'après ce qu'affirme Herder, n'étaient pas des barbares. Avec leur noble culture, leurs mœurs chastes et leur esprit loyal, ils n'en ont pas moins détruit le monde romain et ramené l'Europe, pour plusieurs siècles, à l'état d'anarchie primitive.

Herder était de son temps. Au moment où la France allait abandonner son rôle prépondérant en Europe, il croyait naïvement que le temps était proche où l'on pourrait restaurer les dieux de la Germanie. Certes, il ne devina point que l'ordre germanique allait être rétabli par la Prusse et il entrevoyait la création d'une république intellectuelle où les philosophes allemands tiendraient le sceptre du monde. Mais il a semé dans les masses allemandes, alors figées dans une immobilité qui aurait pu durer longtemps encore, une somme d'idées qui ont fini par porter des fruits. Idées d'orgueil et de présomption, de dénigrement et de révolte ouverte contre la France traditionnelle, révolte d'autant plus furieuse que les chaînes intellectuelles étaient impossibles à briser. Il y a tout cela dans les écrits de Herder et de ses contemporains. Il ne convient pas de détacher ce prédicant irascible de la société des intellectuels qui ont élaboré la doctrine de l'Allemagne d'aujourd'hui.

Avec ses prétentions à l'universalité, Herder a contribué à créer le messianisme germanique. Sa part dans l'œuvre commune est

peut-être assez modeste, mais on discerne aisément les traces de son influence. Trompé par sa phraséologie ampoulée, par l'incohérence de ses propos contradictoires, on a pu méconnaître la portée de son œuvre. Mais l'attitude morale du personnage suffit à préciser ce que les témoignages écrits peuvent laisser dans l'ombre. Ce « Prussien libéré » sent sa race !

HENRI ALBERT.

LETTRES AMÉRICAINES

William Stanley Braithwaite: *Anthology of Magazine Verse*, 1 dollar 50 cents; New-York, Gomme et Marshall. — C. Alphonso Smith : *Ballads Surviving in the United States*, 25 cents; New-York, Schirmer. — Benjamin M. Woodbridge : *The Supernatural in Hawthorne and Poe*, 50 cents ; Colorado Springs, Colorado College Publications. — Arthur C. Benson : *The Brontë Poems*, 1 dollar 50 cents; New-York, Putnam. — George Lyman Kittredge : *Chaucer and his Poetry*, 1 dollar 25 cents ; Cambridge, Harvard University Press. — Daniel Gregory Mason : *Some Letters of William Vaughan Moody*, 2 dollars ; Boston, Houghton Mifflin. — William Lyon Phelps : *Robert Browning*, 1 dollar 50 cents ; Indianapolis, Bobs Merrill. — Theodore Chickering Williams : *Virgil*, 1 dollar ; Cambridge, Harvard Press. — Henry Johnson : *The Divine Comedy*, 2 dollars 50 cents ; New Haven, Yale University Press. — William Rose Benet : *The East I Know*, 1 dollar 25 cents; New-Haven, Yale Press. — O.-W. Firkins : *Critiques Poétiques*. — Michael Monahan : *Heinrich Heine*, 50 cents ; *Adventures in Life and Letters*, 1 dollar; New-York, Mitchell Kennerley. — Emerson, Bryant, Poe, Longfellow, Lowell et Whittier : *Complete Poetical Works*, chaque volume 1 dollar 25 cents; Oxford, Clarendon Press. — Memento.

Le troisième volume de M. William S. Braithwaite, l'admirable **Anthology of Magazine Verse**, édition pour 1915, vient de paraître. Il est plus grand que celui de 1914, qui, à son tour, était plus important que celui de 1913, premier volume de cette excellente série essentielle pour toute personne qui veut comprendre le mouvement poétique aux Etats-Unis. Bien que ces volumes s'adressent surtout aux Américains, les poètes étrangers, spécialement ceux de langue française, ne sont pas tout à fait négligés ; on y rencontre, par exemple, dans l'édition de 1915 les noms de Rostand, Remy de Gourmont, Mistral, Maurice Leblanc, Georges Duhamel, Mallarmé, Henri Fabre, Gérard de Nerval, Verhaeren, etc. M. Braithwaite est plein d'optimisme en ce qui concerne la poésie aux Etats-Unis, et dans sa préface il note « le nouvel intérêt pour la poésie » qui est en train de se manifester en Amérique, « où se trouvent des poètes de premier ordre » et « où la poésie fait de constants progrès ». L'Anthologie contient environ cent morceaux pour à peu près soixante-quinze poètes. Une demi-douzaine de tables et d'index ayant rapport à de nouveaux volumes de vers, à des études sur la poésie contemporaine, etc., font de ce beau volume un véritable *vade mecum* de la poésie d'aujourd'hui.

Le Professeur C. A. Smith, qui occupe la chaire de littérature

anglaise fondée en l'honneur de Poe à l'université de Virginie, où Poe fut étudiant pendant quelque temps, vient de publier une brochure fort instructive sur le Folklore en Amérique : **Ballads Surviving in the United States**. En janvier 1914 le sous-secrétaire d'État pour l'instruction publique a fait paraître à Washington une circulaire adressée aux instituteurs et institutrices, les pressant de rassembler les chansons et ballades qui furent apportés en Amérique par les anciens émigrants de la Grande-Bretagne et de l'Irlande et qui se perdent si rapidement aujourd'hui. Cette brochure donne un intéressant résumé de ce qui a déjà été accompli dans cette direction. Ce travail continue et a déjà produit d'excellents résultats.

Colorado College Publications, numéro 58, contient **The Supernatural in Hawthorne and Poe**, par le Professeur B.M. Woodbridge, de l'université de Texas. Voici ses conclusions : « Je place Poe sur un niveau moins élevé que Hawthorne, car je suis de l'avis d'Arnold que la haute littérature est une critique de la vie; et je trouve une plus grande profondeur et une plus grande sincérité dans Hawthorne. »

Le Professeur C.B. Tinker, de l'université de Yale, publie dans le *Dial*, 20 janvier, « The Verse of the Brontë Sisters »; c'est une critique des **Brontë Poems**, une nouvelle édition faite par le Dr Arthur C. Benson, président du collège Magdalene de l'Université de Cambridge. Je partage l'opinion de M. Tinker : « La poésie des Brontë ne sera jamais appréciée que par une minorité, et restera intéressante surtout comme commentaire lyrique sur des existences qui, par leur tristesse, leur isolement et leur sentiment de puissance méconnue, mêlent le doux à l'héroïque et élèvent parfois le réel presque au niveau de la haute tragédie. »

Chaucer and His Poetry, par le Professeur Kittredge, de Harvard, est une suite de conférences prononcées à l'université de Johns Hopkins, à Baltimore, sur la fondation Turnbull qui appela Brunetière en Amérique voici une vingtaine d'années. Le livre est une présentation de Chaucer comme étant le poète le plus caractéristique de son temps et par conséquent d'une importance qui dépasse son siècle. Le Professeur Kittredge apporte à cette étude toute son érudition et des appréciations pleines d'esprit qui jettent bien des lumières nouvelles sur le plus grand des poètes narratifs de l'Angleterre. Ces conférences ne perdent aucun de leur charme à être mises en volume.

M. Gregory Mason, le compositeur américain, était l'ami intime d'un des poètes contemporains des Etats-Unis les plus doués, — feu William Vaughan Moody, qui, malheureusement pour la muse transatlantique, mourut en 1910 à l'âge de 41 ans. Il n'est pas inconnu

à Paris, où une de ses pièces de théâtre, *The Great Divide*, fut donnée il y a environ quatre ou cinq ans. M. Mason a publié **Some Letters of William Vaughan Moody**, où se trouvent une centaine des lettres du poète qui sont si charmantes, gaies et d'une saveur si originale, qu'on désirerait voir une collection complète de cette correspondance qui paraît être singulièrement autobiographique.

Parmi les récents livres américains sur la poésie et les poètes, il faut citer **Robert Browning, How to know Him**, par le Professeur Lyon Phelps, de Yale, qui est une des meilleures autorités aux Etats-Unis sur Browning, dont il est un admirateur passionné. Le but de ce livre est de faire apprécier aux lecteurs toutes les beautés qu'il y a vues lui-même.

Quelques récentes traductions poétiques américaines ne doivent pas être passées sous silence. Par exemple, **Les Géorgiques et les Eglogues de Virgile**, par le Dr. Théodore C. Williams, qui est aussi l'auteur d'un certain nombre d'œuvres originales et de plusieurs autres traductions des classiques latins. Ses *Elégies de Tibulle* parurent en 1905 et l'*Enéide* en 1907; les *Géorgiques* et les *Eglogues* viennent de paraître. Toute cette œuvre est versifiée et suit de près la pensée de l'auteur. Le Professeur Palmer, de Harvard, qui lui-même a acquis une large expérience dans la traduction des poètes anciens, écrit la préface du livre, où il dit beaucoup de bien du travail du Dr. Williams.

De haute valeur aussi est la traduction de la **Divine Comédie** par le Professeur Henry Johnson, qui occupe la chaire des langues modernes au collège Bowdoin en Maine. La traduction est très fidèle et artistique en même temps. « Le but que doit chercher le traducteur, dit M. Johnson, est un résultat fidèle à l'idéal qu'il s'est proposé sans compter ou craindre la somme du travail donné. » Le livre est superbement relié et imprimé.

Connaissance de l'Est, par Paul Claudel, a été traduit en anglais par le poète américain William Rose Benét, sous le titre **The East I know**. C'est le premier de ses écrits paru en anglais et expressement autorisé par lui. C'est là un exemple assez fréquent dans l'histoire des lettres aux Etats-Unis, d'ouvrages européens trouvant au delà de l'Atlantique leur première appréciation dans le monde anglo-saxon. L'impression et le papier de ce livre sont excellents, comme tout le travail du reste, qui sort de l'imprimerie de Yale.

Les **Critiques poétiques**, à la *Nation* de New-York, du Professeur O. W. Firkins, de l'université de Minnesota, méritent toujours l'attention. Par exemple, celle qui a paru dans le numéro du 14 octobre, *The New Movement in Poetry*, où il déclare que

« l'essai que fait la prose de chercher la régularité se rencontre à mi-chemin avec l'essai de la poésie de s'en affranchir, et les deux tendances se sont associées en un mouvement auquel l'exemple de la France a donné une théorie définie et le prestige artistique » ; celle du 9 décembre, « With the Poets », étude critique de neuf volumes récents de vers, où se trouvent une juste évaluation d'Oscar Wilde comme poète et des appréciations délicates concernant Verhaeren et Cammaerts ; celle du 5 janvier, « Singers New and Old », où nous trouvons la critique de la poésie de Miss Teasdale, Lincoln Concord, Mrs. Grace Conkling, Dana Burnet et Arthur Guiterman, — tous Américains ; et celle du 10 février, « Rupert Brooke and Other English Poets », où il est question de Alfred Noyes et de Chesterton, aussi bien que du malheureux jeune Brooke.

The Phoenix de décembre donne une large place à « notre poète le mieux aimé », c'est-à-dire James Whitcomb Riley, à propos de la récente fête organisée en son honneur d'une façon unanime aux Etats-Unis. Je saisis l'occasion pour attirer l'attention sur cette originale petite revue mensuelle, qui est l'œuvre d'une seule plume et d'un seul esprit. Le directeur, M. Michael Monahan, a aussi une chaude admiration pour la littérature française, comme on peut le voir par les fréquentes traductions d'extraits d'auteurs français qu'il introduit dans ses pages. M. Monahan a écrit deux livres qui s'occupent beaucoup de la poésie et des poètes, — *Heinrich Heine*, « mon poète favori », comme il l'appelle, et *Adventures in Life and Letters*, une série de courts essais où il est souvent question des poètes, surtout des poètes et écrivains français.

La meilleure édition des principaux poètes américains, au moins par son prix, est peut-être celle imprimée par la fameuse Clarendon Press de l'université d'Oxford. Cette édition est faite sur l'édition américaine qui a le plus d'autorité aux Etats-Unis. Y sont comprises les **Œuvres poétiques complètes** de Poe, Emerson, Bryant, Longfellow, Lowell, Whittier, etc. Le papier est bon et les caractères clairs.

MEMENTO. — Avril, 1915 : *South Atlantic Quarterly* : « The Poetry of Alfred Noyes», par le professeur Beatty, qui appelle l'attention de tous ceux qui s'intéressent « aux plus beaux vers modernes », et qui pressent pour le jeune poète « un rang élevé dans la littérature anglaise ». — « Some Recent Southern Verse», par le professeur Peckham de l'université Purdue. « Le midi contribue largement aujourd'hui à la poésie écrite aux Etats-Unis. » — *Poetry* : « Polyphonic Prose », par John Good Fletcher, « une nouvelle forme poétique égale en valeur, sinon supérieure au vers libre », où Miss Annie Lowell a développé les idées de Paul Fort. — Juin : *Dial* : « Recent Poetry», par le professeur Haldane, critiques de sept volumes de poésie. — Juillet : *Outlook* : « Group of Recent Poems. » — *Nation* : « A French Poet of Yesterday », par Stoddard Dewey, étude sur Henri de

Régnier, avec des traductions en anglais de plusieurs de ses meilleurs poèmes. — Août : *Forum* : « With Walt Whitman in Camden », par Horace Traubel; le premier d'une série d'articles contenant de conversations inédites du poète avec son exécuteur testamentaire littéraire. — Septembre : *Dial* : « Recent Poetry », par Raymond M. Alden ; de courtes critiques sur une douzaine de volumes de vers contemporains anglais et américains. — Octobre : *Sewanee Review* : « The Other Madison Cawein », par Anna Blanche Mc Gill. « Une des sources principales du charme de ce poète se trouve dans l'élément essentiellement humain qui traverse son œuvre. » — *Yale Review* : « Walt Whitman in New Orleans », par Emory Halloway, qui a eu des occasions spéciales lui permettant d'étudier les débuts de la carrière du poète. — Décembre : *Bookman* : « The Autumn's Poetry », par Joyce Kilmer ; critique de 14 volumes de poésies anglaise et américaine, dont deux sont la traduction en vers anglais de Maeterlinck et Emile Cammaerts. — *Scribner* : Un article illustré sur « Home, Sweet Home », la chanson si populaire dans tous les pays de langue anglaise, écrite vers le début du siècle dernier par le poète et dramaturge américain, John Howard Payne, durant son séjour à Paris. — *Independent* du 27 : Article de courtes critiques sur une demi-douzaine de volumes de vers. — Janvier 1916 : *Bookman* : « Walt Whitman », par Gamaliel Bradford. « De même que Zola se servit du vice de la démocratie pour se créer une réputation littéraire, Walt Whitman s'inspire de ses vertus pour atteindre une égale réputation. » L'article contient plusieurs bons portraits du poète. — « A Note on Paul Hervieu », par le professeur Brander Matthews. « Hervieu était un des auteurs dramatiques les plus intéressants de la France actuelle, avec une grande pureté d'ambition, et possédant un jugement très sûr sur les injustices sociales et une grande puissance de caractérisation. » M. Matthews occupe la chaire de littérature dramatique à l'université de Columbia à New-York. — *Yale Review* : « Swinburne and Carducci », par Beulah B. Amram. « Qui pourra remplacer ces colosses ? » Ce périodique est connu pour ses critiques excellentes des nouveaux livres. Ce numéro, par exemple, contient des notices sur la poésie de Björnson, Benét, Chaucer, Miss Teasdale et Miss Fannie Stearns Davis. — *Harper* : « Poetry for the Unpoetical », par le professeur Henry S. Canby. « L'agitation qui, il y a un quart de siècle, remua le journalisme américain, et qui dix ans plus tard a transformé notre drame, travaille actuellement notre poésie ; cette renaissance poétique promet plus pour l'avenir que pour le présent ; mais elle est très significative ». — *Mid-West Quarterly* : « Young English Poets », par Ruth Shepard Phelps, de l'université de Minnesota ; une étude sur William H. Davis, James Elory Flecker, Walter de la Mare et Ralph Hodgson. « Ce sont tous de courts lyristes qui ont peu en commun à part une heureuse absence d'érotisme. » — « Music and Poetry », par Dr. H. B. Alexander, professeur de philosophie à l'université de Nebraska. « Dans chaque art il y a un pressentiment de déclin ; nous sentons que l'imagination du siècle a beaucoup osé, mais nous sentons aussi qu'elle a souvent manqué son but. » — *Independent* du 17 : « The Return of the Poetic Drama », par Joyce Kilmer. « Le public est tout préparé pour applaudir un écrivain qui saura allier, d'une façon plus satisfaisante, l'art dramatique à l'art poétique. » — *Dial* : « Recent Poetry », par Raymond M. Alden. « Le nom le

plus distingue dans notre récente liste de poètes est celui de Maeterlinck. » — *South Atlantic Quarterly* : « Pre-Raphaelitism and its Literary Relations », par Benjamin Brawle, de Harvard. « Le Pré-raphaëlisme, loin d'être un mouvement isolé, fut la conséquence logique du romantisme du 18e siècle, et dont l'esthétisme fut la dernière phase. » — Mars : *Century* : « America's Golden Age in Poetry ». « Il y a une centaine de bons poètes en Amérique. » Le titre aussi de l'article est significatif.

Poèmes notables parus récemment dans les périodiques américains : *Bookman*, mai 1915, Richard Glaenzer rend hommage à Sarah Bernhardt. — *Nation*, 26 août : « Dragon's Teeth », par le même poète. — *Nation*, 7 octobre : « Sainte Jeanne de France », par Marion Smith. — *Yale Review*, octobre : « Buddha and Braham », par Henry Adams, l'historien américain. — *The Wild Hawk*, novembre : « Hunter's Song », d'un bel élan, et, décembre, « Ave Maria », tous les deux par le directeur, M. Hervey White, dont des expressions et des pensées toutes personnelles donnent une saveur spéciale à cette petite revue. — *Bookman*, décembre : « The Gesture », par Elizabeth Redfield Kendall, traduction libre en vers anglais du « Geste » d'Edmond Rostand. — *Yale Review*, janvier 1916 : « Eve Speaks », par Louis Untermyer, un des meilleurs poètes américains d'aujourd'hui. C'est un puissant exposé en beaux vers de la part que prennent les femmes dans notre civilisation actuelle. — *Nation* du 7 : « Revery », par Stuart Sherman. — *Scribner*, février : deux sonnets par G. E. Wooodberry, « Edith Cavell « et « Picquart ».

THÉODORE STANTON.

LETTRES SCANDINAVES

Verner von Heidenstam : *Nya Dikter*, Bonnier, Stockholm. — Selma Lagerlöf : *Troll och människor*, Bonnier, Stockholm. — Ellen Key : *Minnen av och om Emil Key*, Bonnier, Stockholm.

Il serait évidemment exagéré de dire que la littérature suédoise ne se soit pas du tout ressentie de la guerre. Cependant les grands éditeurs continuent à publier des œuvres de très grands auteurs et même de moins grands, mais aimés du grand public. A tel point que Noël 1915 a vu arriver dans les vitrines des librairies un flot de publications même plus fort que celui des années normales, car il y avait les livres sur la guerre en plus. On voit bien qu'en Suède il n'y a disette ni d'auteurs, ni de papier !

Mais si la quantité y était, la qualité n'y était guère. Le canon a beau tonner au loin, son écho dans les esprits trouble quand même le travail de l'écrivain. D'autre part, la vision immédiate de la guerre étant refusée aux auteurs suédois, l'inspiration nouvelle qui fait naître des œuvres originales semble avoir fait cette année complètement défaut. A goûter ce qu'on nous offre, un mot nous vient irrésistiblement à la bouche : du réchauffé ! Mais comme il s'agit d'un Heidenstam, d'une Selma Lagerlöf, même leur « réchauffé » a de l'importance.

Verner von Heidenstam redevient poète, après avoir fait pendant quelques années de la politique nationaliste et réactionnaire. Est-ce un retour vers la beauté, l'abandon des tristes accointances et combinaisons politiques d'hier qu'annonce le volume de vers **Nya Dikter** (*Poésies nouvelles*) qu'il vient d'offrir à la foule énorme de ses admirateurs? On ne saurait le dire, d'autant moins que ce recueil, embrassant environ vingt années de la carrière du poète, contient des produits d'âge et de qualité bien divers.

Après la mort de Gustaf Fröding, c'est incontestablement Heidenstam qui détient le sceptre poétique de la Suède: ayant chanté mieux que personne l'amour du sol, il mérite aussi le titre de poète national. Ses trois livres de vers, *Vallfart och vandringsär* (Pèlerinages et pérégrinations), 1888, *Dikter* (Poésies), 1895, et enfin *Nya Dikter* marquent trois phases bien distinctes dans l'évolution du poète : *Vallfart och Vandringsär* c'était la joie de vivre, la volupté et la beauté, la fête des couleurs et des sens, avec tout juste quelques « pensées solitaires » qui laissaient prévoir la transformation à venir ; avec *Dikter*, la reflexion est venue, le philosophe prend le dessus sur l'artiste qui pourtant reste assez puissant pour habiller la pensée du poète d'une merveilleuse fabulation et des plus éclatantes images. *Nya Dikter* marque la dernière phase, la haute sagesse qui s'exprime dans un langage simple et clair presque entièrement dépourvu d'images.

Les meilleures des poésies de ce recueil sont consacrées à l'amour du foyer, du pays natal. Il ne faut pas oublier que Heidenstam habite sur le bord du lac Vetter le petit château de Naddö, un des endroits les plus pittoresques de la Suède. Ce n'est donc pas étonnant s'il chante plutôt la nature que la société, plutôt les elfes, trolls et vettars, que les êtres humains. Il est du reste devenu indulgent pour ces derniers aussi ; il conclut en optimiste : « Les hommes sont bons et moi le même enfant que toujours. »

Certainement on trouve encore par ci par là des strophes de fort belle allure, mais ce sont les plus anciennes. Le grand essor poétique devient de plus en plus rare; c'est bien plus un bel achèvement que quelque chose de nouveau, comme l'indiquerait le titre.

§

Selma Lagerlöf, de son côté, a fait d'un ramassis de contes, d'articles, de discours un recueil qu'elle intitule : **Troll och manniskor** (*Trolls et humains*). On y trouve de tout : des légendes et des « paysanneries », des biographies, des anecdotes autobiographiques, le discours, par lequel elle exprima sa joie d'avoir reçu le prix Nobel (1909). Et tout est dit sur le même ton doux, simple et mystérieux qui parle au cœur bien plus qu'à l'esprit et qui nous ensorcelle bien malgré nous. — Encore un auteur qui n'a pas perdu sa

foi dans la bonté humaine, — à moins que ces écrits ne soient tous antérieurs à 1914 !

§

Ellen Key, la grande, ardente et généreuse propagandiste des idées de progrès selon l'idéal occidental, se trouvait, au début de la guerre, absorbée par une œuvre que lui avait dictée sa piété filiale : elle rédigeait, tout en les complétant, les mémoires laissés par son père : **Minnen av och om Emil Key**.

Emil Key fut un homme politique important, à idées très avancées pour son époque (vers 1880). Il fut partisan de l'émancipation de la femme, et le scandinavisme eut en lui un champion chaleureux : deux flambeaux que sa fille a recueillis de ses mains. Mais ces mémoires ne valent pas surtout par le côté politique ; il y a là des descriptions de milieux, des traits d'histoire personnelle qui en font une œuvre littéraire du plus grand charme, du plus vivant attrait.

Cette tâche pieuse achevée, Ellen Key se retrouva au milieu de la lutte. Elle publia des articles protestant contre la violation de la Belgique, contre l'esprit de Potsdam, contre la barbarie prussienne ; elle fit des conférences sur « la Guerre, la Paix et l'Avenir » et, encore tout récemment, sur « Romain Rolland et la neutralité des esprits ».

Ici il convient de jeter un coup d'œil en arrière. La principale œuvre de Romain Rolland, *Jean-Christophe*, se trouve depuis quelques années en cours de publication, en traduction suédoise, et Rolland est certainement une des personnalités annuellement proposées pour le prix Nobel de littérature. Cet automne, quelqu'un s'avisa de mettre en avant cette candidature pour 1915. On se rappelle la discussion âpre et passionnée qui s'ensuivit tant en France qu'en Suède. Il fallut de très fortes interventions à Stockholm pour faire comprendre qu'un tel choix serait très mal interprété par l'opinion française de ce moment. Cependant la plupart des Suédois ne pensèrent certainement pas à mal ; ils voulurent simplement honorer en Romain Rolland un digne représentant de la littérature française.

Ellen Key, elle, n'y va pas de main morte : pour elle Romain Rolland est « le plus grand héros de la guerre » et il redeviendra, la guerre finie, « une gloire de la France et un sujet d'orgueil pour les Français ». « Car il ne faut pas que le patriotisme tue notre âme, notre conscience. »

Cette conscience, du reste, ne devait permettre à personne, poursuit-elle, de rester neutre devant le sort de la Belgique, ni devant les atrocités allemandes en Belgique et ailleurs. Car Ellen Key est une des peu nombreuses personnes en Scandinavie qui admettent que les Allemands aient pu commettre des atrocités. Elle flagelle avec indi-

gnation la théorie de la « nécessité militaire » qui justifie le pire des crimes. Elle prédit que la « conscience universelle » ne se calmera pas avant que le crime contre la Belgique ne soit expié.

On voit qu'Ellen Key prétend malgré tout rester « européenne ». Si elle n'entend pas précisément « planer au-dessus de la mêlée », elle ne veut pas non plus épouser la cause d'une des parties belligérentes. Elle veut juger chaque phénomène à part — et traîner les criminels qu'elle découvrira devant *le tribunal de la conscience universelle.* — C'est évidemment un tribunal composé de personnalités, telles Ellen Key, qui devrait demain remplacer l'ancien tribunal de la Haye. Je donne l'idée pour ce qu'elle vaut ; en tout cas, pas moins que celle du tsar, créant le tribunal des diplomates...

FRITIOF PALMÉR

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

G.-K. Chesterton : *La Barbarie de Berlin. Lettres à un vieux Garibaldien*, traduit de l'anglais par Isabelle Rivière, Paris, Edition de la Nouvelle Revue Française, 3 fr. 50. — Charles Andler : *Les usages de la guerre et la doctrine de l'état-major allemand*, Paris, Félix Alcan, 1 fr. 25. — Gaston Riou : *Journal d'un simple soldat. Guerre-captivité 1914-1915*, Hachette et Cie, 3 fr. 50. — Commandant Willy Breton : *Les Pages de gloire de l'armée belge*, Berger-Levrault, 0 fr. 60. — Célestin Demblon : *La Guerre à Liège par un témoin*, Librairie franco-anglaise, 3 fr. 50. — Dumont-Wilden : *L'occupation allemande à Bruxelles. — Comment les Allemands font l'opinion*, Bloud et Gay, 0 fr. 60, Pages actuelles, nos 37 et 42. — Henri Davignon : *La conduite des armées allemandes en Belgique et en France.* — Jean de Beer : *L'Allemagne s'accuse ; l'invasion et l'occupation allemande en Belgique.* — Pierre Hazard : *Un examen de conscience de l'Allemagne*, même collection, nos 52, 31 et 45. — Johannes Jœrgensen : *La Cloche Roland*, traduction du danois par Jacques de Coussange, un vol. in-16, 3 fr. 50, Bloud et Gay. — Abbé Auguste Aubry : *Ma captivité en Allemagne*, Perrin, 3 fr. 50. — Me Charles Chenu : *De l'arrière à l'avant*, Plon, 3 fr. 50. — Gustave Langlois : *Anecdotes pathétiques et plaisantes*, Berger-Levrault. 0 fr. 70. — *La Guerre, Documents de la section photographique de l'armée*, Armand Colin, le fasc., 1 fr. 25.

Après d'autres écrivains anglais, après Kipling et Wells, pour ne citer que ceux qui sont populaires chez nous, voici que Chesterton à son tour nous parle de la Grande Guerre. L'auteur du *Nommé Jeudi* a rassemblé dans un petit livre solidement coordonné les arguments qui selon lui doivent inciter l'humanité à répudier l'Allemagne. **La Barbarie de Berlin** ne souffre pas de cette bizarre incohérence sur quoi M. Chesterton avait établi sa réputation. L'auteur a su mettre un frein aux écarts de son imagination baroque. C'est à peine si, par quelques plaisanteries un peu puériles, il tient à nous rappeler ses anciennes excentricités. M. G.-K. Chesterton nous explique pourquoi les Allemands sont des barbares. Il écrit toujours « les Prussiens », mais il entend par là les Allemands prussianisés. Donc, le mot *barbare*, qui est un des « mots de passe » de la guerre, s'applique exactement aux Prussiens, parce que la barbarie « est une

hostilité militante contre certaines idées humaines nécessaires. » Si les Allemands appellent les Russes des barbares, cela ne peut signifier pour eux qu'un certain retard sur la civilisation générale de l'Europe. Mais civilisation et perfection technique sont deux choses différentes. On peut adopter toutes les inventions qui rendent la vie matérielle plus confortable et tenir même la tête, quand il s'agit de progrès, tout en conservant une moralité rudimentaire :

Car ce que nous désignons, ce n'est pas une civilisation imparfaite par accident, c'est quelque chose qui est l'ennemi déterminé de la civilisation ; c'est quelque chose qui est volontairement en guerre contre les principes qui ont rendu jusqu'ici possible l'existence de la société humaine. Sans doute, il faut être en partie civilisé, même pour détruire la civilisation.

Il faut surtout posséder les moyens mécaniques de la civilisation. C'est au plus haut point le cas de nos ennemis. « Le danger du Prussien, c'est qu'il est préparé à combattre pour de vieilles erreurs comme si c'étaient des vérités nouvelles. » Son « hostilité militante » contre certaines idées humaines nécessaires s'affirme surtout quand il s'acharne à détruire les deux principes qui sont le fondement de la société rationnelle : l'idée de pacte et de promesse, l'idée de réciprocité.

Il est évident que c'est la promesse, ou la prolongation de la responsabilité dans le temps, qui nous différencie principalement, je ne dirai pas des sauvages, mais des brutes et des reptiles... La promesse, comme le cercle parfait, est inconnu à la Nature, c'est la première marque de l'homme.

Nietzsche que M. Chesterton n'aime pas, parce qu'il ne s'est jamais donné la peine de le comprendre, a appelé l'homme « un animal qui sait faire des promesses ». C'est la même idée exprimée presque dans les mêmes termes. L'Allemagne a violé la neutralité de la Belgique, parce qu'elle est incapable de comprendre que l'Etat est lié par sa signature au même titre que l'individu. Pour l'Allemand, l'honneur est simplement une affaire de prestige. Il est en conséquence incapable de comprendre que les relations entre les nations sont fondées sur le principe de la réciprocité. « Qu'il s'y prenne comme il voudra, il ne peut pas sortir de cette idée que lui, parce qu'il est lui et non pas nous, il est libre de transgresser la loi ; et aussi d'en appeler à la loi. » Comme il est d'essence supérieure et prédestiné depuis des siècles à étendre sa domination sur le monde, tous ses gestes, même les plus ignobles, apparaîtront comme des gestes sacrés.

M. Chesterton fait des allusions multiples à l'affaire de Saverne qui fut comme le prélude de la guerre actuelle et qui pouvait déjà nous fournir des indications multiples sur la façon dont elle serait conduite. C'est en effet vers la fin de 1913 que l'Angleterre commença à comprendre que l'existence de l'empire allemand constituait un danger pour la civilisation. Mais il lui fallut être spectatrice des atro-

cités de Louvain et de Termonde pour qu'elle comprît l'erreur qu'elle avait commise en laissant s'accomplir impassiblement le crime de 1870. Il y a quarante-cinq ans nos voisins d'outre-Manche n'étaient pas éloignés de croire, eux aussi, que l'Allemagne accomplissait une « mission ».

Dans ses *Lettres à un vieux Garibaldien* qui font suite à la *Barbarie de Berlin*, M. Chesterton adresse un pressant appel à l'Italie pour l'inviter à se joindre aux Alliés. Il y a là une belle apologie de la civilisation latine. Mais on trouve dans ces lettres encore autre chose que l'auteur du *Napoléon de Nothing Hill* a certainement été le premier à formuler. Il faut selon lui que la menace allemande disparaisse, non seulement pour que l'Europe puisse de nouveau s'abandonner, en pleine sécurité, aux travaux de la paix, mais encore pour que nous ayons le loisir de reprendre nos polémiques :

Contre le monstrueux parvenu prussien, écrit M. Chesterton, nous avons à protéger, non seulement notre unité, mais encore nos querelles. Et la plus profonde des réactions et des révoltes dont j'ai parlé, c'est la querelle qui a, depuis quelque cent ans, et à mon avis de façon fort tragique, séparé les chrétiens de l'idéal libéral... Il y a certainement encore des catholiques à qui il semble impossible de pardonner jamais à un jacobin. Il y a certainement encore de vieux républicains à qui il semble impossible de supporter jamais un prêtre. Et il y a cependant une chose dont la seule vue les unira en une alliance instantanée. Ils n'ont qu'à se tourner vers le Nord et à contempler ce troisième être qui se juge supérieur à tous deux, l'énorme face de navet de ce *type-là*, comme disent les Français, qui s'imagine pouvoir les rendre tous deux semblables à lui-même, et cependant leur demeurer supérieur. Je vous supplie de tenir hors d'atteinte des mains de ce Fou la querelle des grands saints et des grands blasphémateurs...

Les Allemands, note M. Chesterton, s'arrogent le droit de faire tout ce que bon leur semble, mais ils n'admettent pas que nous fassions la même chose. On s'en rendra compte en lisant **les Usages de la Guerre**, brochure substantielle et abondamment documentée de M. Charles Andler. En s'appuyant sur les textes, l'auteur y démontre que « la doctrine de l'état-major allemand » commande et justifie toutes les horreurs, tous les brigandages dont s'indigne depuis dix-huit mois le monde civilisé. Pour atteindre le but de la guerre qui est de forcer l'adversaire à demander grâce, il convient de terroriser et de dépouiller la population civile. Clausewitz, avec sa théorie de la « guerre absolue », c'est-à-dire d'une guerre d'anéantissement total du pays envahi, est le père de cette doctrine développée dans la suite par les Moltke et les Hartmann.

Quand les populations civiles s'arment pour gêner l'envahisseur dans son atroce besogne, les Allemands poussent des cris d'indignation. M. Andler rappelle les propos sauvages de Bismarck qui exi-

geait que les francs-tireurs fussent passés par les armes. Et pourtant nos corps francs étaient régulièrement institués et portaient des uniformes qui les distinguaient de la population civile. Les francs-tireurs ont toujours hanté l'imagination des Allemands, à telle enseigne qu'au mois d'août 1914, lorsqu'ils pénétrèrent en Belgique, ils en voyaient partout et mettaient sur leur compte toutes les atrocités dont ils se rendirent eux-mêmes coupables. Mieux que cela, l'institution qu'ils ne voulaient pas admettre chez nous en 1870, ils en avaient ordonné la création en 1813, lors des guerres d'indépendance. La loi du « landsturm » prussien, qui date de cette époque, stipule en effet que :

Tout citoyen est tenu de s'opposer à l'envahisseur avec *toutes les armes* à sa portée et de lui nuire *par tous les moyens*. Le *landsturm* ne portera pas d'uniforme pour n'être pas reconnaissable.

Les nôtres, par leurs insignes, étaient parfaitement « reconnaissables », alors que chez eux la loi elle-même ordonne la dissimulation. « Il ne faudrait pas croire, écrit M. Audler, que les Austro-Prussiens admissent chez l'aversaires les méthodes qu'ils appliquent eux-mêmes. » On s'en est encore aperçu l'an passé quand, dans le moment même où leurs journaux étaient remplis de plaintes hypocrites contre nos francs-tireurs imaginaires, ces mêmes journaux rappelaient la loi de 1813 qui devait être appliquée de nouveau contre l'envahisseur russe en Prusse orientale.

On sait au surplus avec quel *humanité* tous nos grands capitaines ont toujours pratiqué la guerre en pays ennemi. La dévastation du Palatinat qui, depuis deux siècles, fait gémir tous les publicistes teutons, n'était qu'une mesure de représailles. Il convient de ne pas l'oublier. Les guerres napoléoniennes ont été menées sans que l'Allemagne ait pu se plaindre de mesures semblables à celles que ses généraux ont prises en Belgique et dans nos départements envahis. Mais il est éclos outre-Rhin toute une littérature qui peint en sombres couleurs les misères de la *Zwangsherrschaft*. Les faits d'indiscipline ont été si rares dans la Grande Armée qu'il fut facile de les réprimer. Jamais les armées françaises ne procédèrent à des pillages méthodiques, semblables à ceux que recommandent les théoriciens allemands de la guerre. Après Iéna quelques maraudeurs pillèrent à Weimar et ailleurs. « Un soldat du 76e a tué un paysan saxon, écrivait Napoléon à Clarke : donnez ordre au colonel de ce corps de le faire juger partout où il sera, et que la sentence soit affichée et imprimée dans le royaume de Saxe. » (*Correspondance*, tome XVII, n° 14324), et plus loin (n° 1431) : « Ordonnez aux généraux de prendre des mesures pour réprimer les vexations et établir une meilleure discipline. Donnez ordre que la sentance du soldat du 76e qui a tué un homme en Saxe soit publiée et affichée. » Qu'on

essaye donc de découvrir des textes semblables dans les ordres des généraux qui commandent actuellement l'armée allemande !

Avec toute la prudence qui convient à l'historien, M. Andler a utilisé les documents qu'il avait sous les yeux. Il a su mettre en valeur les théories des écrivains militaires qui ont codifié ce que les Allemands ont toujours considéré comme un droit qui n'appartient qu'à eux. Le *Kriegsbrauch im Landkriege*, brochure officielle de l'état-major, publiée en 1902, est devenu le *vade mecum* de tous les soldats allemands. On y trouve la substance de tout ce qu'ont écrit Clausewitz, Moltke et Hartmann. Les signataires de la Convention de la Haye, laquelle institue la doctrine officielle adoptée par l'armée française, n'ont pas protesté quand l'Allemagne, en publiant le *Kriegsbrauch*, affirmait déjà qu'elle répudiait sa signature. Ils subissent aujourd'hui la conséquence de leur faiblesse.

HENRI ALBERT.

§

Le livre de M. Gaston Riou, **Journal d'un simple soldat**, laisse une impression singulière. La lecture en est incontestablement captivante. J'y ai, pour ma part, trouvé un intérêt qui n'a jamais été défaillant. La forme en est attirante et heureuse ; les esquisses y sont délicates, d'une couleur juste et de teintes charmantes – je pense ici aux paysages, — les tableaux plus larges s'affirment avec une puissance certaine de pittoresque, d'émotion et de vie. On peut renvoyer en toute assurance à « l'ambulance de la bataille de la Marne » et à « l'arrivée des Russes au fort bavarois ». Il y a donc dans cette œuvre tout ce qu'il faut pour qu'on l'admire sans restriction et, pourtant, la sincérité m'oblige à avouer qu'en fermant le livre, j'ai éprouvé comme une gêne que j'ai précisée en y pensant.

D'abord le titre. Evidemment l'auteur est un *simple soldat*. Mais il est surtout homme de lettres ! Sa captivité, éclairée par les jouissances que lui offre la nature, intéressée au fond par les mille détails de l'humanité qu'il observe, remplie par l'analyse de lui-même et d'autrui, préoccupée peut-être par le livre à faire, est la prison d'un écrivain et d'un artiste. Je m'en doutais un peu en tournant la première page, connaissant la belle étude *Aux écoutes de la France qui vient*. Mais c'est égal, j'espérais quand même trouver, au moins par places, quelques lueurs sur l'âme d'un « Gaspard » captif, un document nouveau sur ce type du poilu qu'il est si prodigieusement intéressant de fixer dès maintenant, dans toutes les circonstances de la vie de guerre.

Je crois qu'en ces heures de drame, seul le document, historique ou humain, intéresse. J'avoue qu'exceptionnellement, j'ai été déçu par une littérature trop belle. Le livre gagnera a être lu ou relu

après la guerre, quand la paix nous aura rendu la liberté d'esprit nécessaire au culte des œuvres d'art.

Il y a autre chose encore. Je pense discerner, dans l'introduction et dans l'avant-dernier chapitre, que l'auteur — et il n'est pas le seul — n'a pas pu s'affranchir tout à fait ni de l'attrait qu'exerçait avant la guerre cette menteuse Allemagne soi disant libérale, ni de la légende du Bavarois bénin, résigné, opprimé. On a vu tout ce monde à l'œuvre.

Je respecte infiniment la confession déçue de M. Riou quand il se souvient des propos que lui tenaient les jeunes libéraux allemands. Je n'aurai pas le courage de remarquer, devant ce passionnant et piquant récit de la trahison, que d'autres ont flairé la fourberie et qu'entre 1900 et 1914 les livres furent nombreux dans lesquels les auteurs dénonçaient d'une plume inquiète la réelle, barbare et incorrigible Allemagne sous la tartuferie du libéralisme germain.

Quant au petit peuple de Bavière, je ne puis le faire bénéficier de circonstances atténuantes ni en faveur de cette « imbécillité » politique que M. de Bülow dénonce lui aussi, comme M. Riou, dans sa *Politique allemande* et chez tout le peuple de l'empire, ni en considération de son exclusif et égoïste souci de bien-être personnel et de jouissances immédiates et quotidiennes. C'est la propre mentalité de l'esclave moderne et c'est de la complicité dans l'immense entreprise d'assassinat teutonne. Les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent et qu'ils acceptent. Ils en sont responsables. Ceux qui conservent encore l'illusion qu'un mouvement populaire libérera l'Allemagne n'ont qu'à lire ce chapitre de M. Riou. Du moins ce mouvement ne partira ni de Bavière, ni de Prusse.

On voit que le livre est loin d'être indifférent qui soulève de tels problèmes et évoque tant d'idées. Les illustrations, charmantes en elles-même, n'ajoutent rien à son sérieux. Mais hélas! nous savons que tous les prisonniers n'ont pas cette vie relativement supportable dont le *Journal d'un simple soldat* donne l'impression.

MARCEL ROUFF.

§

Le commandant Willy Breton, de l'armée belge, aura d'autres volumes à ajouter à celui qu'il a publié sous le titre **Les Pages de gloire de l'armée belge**, car ce premier livre ne comprend que les combats livrés de la Grande Gette (12 août 1914) à l'Yser et à Dixmude. Il faudra au moins deux autres volumes, l'un sur les combats antérieurs au 12 août, et ici le livre de M. Célestin Demblon, **la Guerre à Liége**, fournira une contribution utile à l'histoire (que le bon Shakespeare, plus connu désormais sous le nom de Rutland, l'en félicite !) l'autre sur les batailles qui ont suivi Dixmude et

qui se continuent. Oui, l'armée belge s'est vraiment couverte de gloire, et peut-être est-ce à elle qu'il faudrait donner la palme suprême, puisqu'au fond elle n'était pas directement intéressée dans le grand conflit et qu'elle s'y est engagée pour l'honneur. C'est ainsi que Napoléon indiquait comme le plus vaillant homme, à la bataille de Wagram, le cocher de la calèche de Masséna, car ce simple civil s'était trouvé toute la journée au plus fort de la mitraille sans y être le moins du monde obligé ! Que serait-il arrivé, notamment, si au lieu d'avoir pour roi le chevaleresque Albert, la Belgique avait eu encore pour souverain le retors et sournois Léopold ? N'aurait-il pas « roulé » ceux de ses ministres et généraux qui eussent noblement voulu résister ? et sans défendre Liége ni Namur, ne se serait-il pas retiré tout tranquillement à Anvers pour laisser passer l'orage ?

Le calcul aurait d'ailleurs été mauvais, car cela n'aurait rien changé à la situation, et la Belgique aurait quand même tout perdu, y compris alors l'honneur. Il n'est pas à croire, en effet, que les Allemands se seraient abstenus, désireux comme ils l'étaient, de s'annexer un port de ce côté-là, de venir assiéger Anvers, et les 420 eussent vite fait de forcer son commandant à capituler. D'autre part, en ce qui nous concerne, nous ne serions pas montés au-devant des Allemands, jusqu'à Dinant, et nous les aurions attendus sur notre frontière. Peut-être cela aurait-il mieux valu, car ne pouvant, dans l'hypothèse, compter ni sur les Belges ni sur les Anglais, et voyant les Allemands chercher à déborder notre gauche, nous n'aurions pris l'offensive ni à Altkirch, ni à Morhange, ni même à Charleroi, et nous aurions dès le début recouru à la guerre de tranchées qui aurait assez vite fini par rétablir l'équilibre. Les Allemands auraient perdu un demi-million d'hommes de plus avec quelques attaques dans le genre de l'Yser et de Verdun, et nous un quart de million de moins n'ayant eu ni Maubeuge ni la retraite de la Marne.

Mais ces réflexions, que je livre d'ailleurs sous toutes réserves aux gens du métier, ne doivent diminuer en rien notre reconnaissance. C'est justement parce que les Belges ne nous ont pas sauvés que nous pouvons, sans soupçon d'intérêt, acclamer et glorifier leur héroïsme. Pour avoir soutenu le choc comme elle l'a fait, cette petite armée belge qui pouvait croire ne jamais être appelée à se battre et par suite en prendre un peu à son aise avec le métier militaire, s'est montrée supérieure, en somme, même aux troupes d'élite du kaiser, à ses Brandebourgeois, à ses Poméraniens et à sa Garde Impériale !

Et le peuple belge a été ici à la hauteur de son armée. L'attitude des populations wallonnes et flamandes, depuis qu'elles sont sous le joug des Barbares, sera l'éternel honneur de la Belgique. On écrira sur la tyrannie de Von Bissing des livres aussi émouvants et exaltants que sur celle du duc d'Albe. Mais cette histoire, on recommence

déjà à l'écrire. Des publications comme celles de Dumont-Wilden, **L'Occupation allemande à Bruxelles** et **Comment les Allemands font l'opinion**, donnent les documents officiels qui serviront de plateforme bétonnée aux malédictions des victimes ; mais d'autres documents non moins précieux se trouvent dans les carnets des soldats allemands et les conclusions des enquêtes belge et anglaise : **La conduite des Allemands en Belgique et en France** d'après l'enquête anglaise de M. Henri Davignon et **l'Allemagne s'accuse ; l'invasion et l'occupation allemande en Belgique** de M. Jean de Beer, et enfin **Un examen de conscience de l'Allemagne** où M. Pierre Hazard, officier interprète, a réuni des aveux écrasants d'après les papiers des prisonniers de guerre allemands. En vérité, il faut remonter au XVI^e^ siècle pour trouver des atrocités aussi odieuses !

Mais à cette époque le droit des gens n'existait guère, tandis qu'aujourd'hui toutes ces atrocités constituent les crimes positifs, des violations de tel et tel article des Conventions de La Haye. « Un jour viendra — Qui tout paiera. » Quand la Belgique sera délivrée, et que nos armées occuperont l'Allemagne, les simples juges d'instruction de Visé et de Dinant, et de cent autres lieux, délivreront des mandats d'arrêt contre tel officier allemand, ou contre tel régiment de Prusse ou de Bavière, et de longues files de prévenus seront acheminés par nos prévôts vers les Cours d'assises. Alors quand tel féroce général convaincu d'avoir donné l'ordre de ne pas faire de prisonniers ou d'avoir fait tuer des innocents « pour l'exemple » devra monter les marches de la guillotine ou sentir autour du cou le nœud coulant de la potence, il se rendra compte qu'il y a tout de même une sanction aux « chimériques et aériformes Conventions de La Haye », comme dit M. Edmond Barthèlemy.

Ce n'est certes pas, d'ailleurs, que j'assimile le mépris de certains de nos publicistes pour ces Conventions à celui des Allemands. A première vue, le ton est le même : « Les accords internationaux n'ont jamais qu'une valeur conditionnelle. On ne saurait exiger d'un Etat qu'il mette son existence en péril pour l'amour d'une obligation juridique. » Cela est clair ; et ceci ne l'est pas moins : « Qu'on n'entende point par ces mots *droit de la guerre* une loi écrite et mise en vigueur par des traités internationaux, mais seulement des conventions qui ne reposent que sur la réciprocité et dont l'observance n'est garantie par aucune sanction, sauf la peur des représailles. » Mais on aurait grand tort de croire qu'en proclamant les mêmes axiômes : Il n'y a pas de droits de l'homme ! Il n'y a pas de droit international ! Il n'y a pas de droit des gens ! nos « réalistes » sont à l'unisson de nos ennemis. Ceux-ci nient absolument ces divers droits, et on devine dans quel but ; les deux passages que je

citais, et qui sont l'un de Bernhardi, l'autre du Manuel allemand de service en campagne, ne laissent aucun doute sur l'utilité qu'ils trouvent au terrorisme, débarrassé bien entendu de toute sensiblerie doctrinaire à la Jean-Jacques. Tandis que nos compatriotes, quand ils partent en guerre contre les Conventions de Genève, de La Haye, de Bruxelles et autres villes, craignent seulement que la foi en l'efficacité de ces ententes ne pousse les pays trop confiants à ne pas prendre les précautions militaires qu'il faudrait. Il y a donc, au fond, autant de générosité patriotique dans leur cas que de sauvagerie tyrannique dans le cas des autres. Mais leur attitude n'en est pas moins regrettable (non seulement il faut avoir une âme! comme nous disions au temps du tolstoïsme, mais il faut avoir une belle âme !) et leurs critiques portent, d'ailleurs, à faux, en ce qui nous concerne, nous Français : nous étions aussi prêts, militairement, en juillet 1914, que nous pouvions l'être, étant donné notre population, notre richesse et notre grand état-major général, et il n'y a donc lieu d'incriminer, en le péril couru, ni l'humanitarisme, ni la démocratie, ni la république, ni le droit international !

HENRI MAZEL.

§

Je rends compte de **la Cloche Roland** dans la rubrique « Danemark ». L'article était écrit lorsque j'ai reçu la traduction de Jacques de Coussange, qui vient de paraître. Je ne peux que renvoyer à mon analyse de cet acte d'accusation contre l'Allemagne, par le célèbre catholique danois.

La traduction est complète et consciencieuse. Elle est accompagnée d'une préface où sont donnés quelques renseignements intéressants sur les relations, autrefois cordiales, de l'auteur avec les milieux catholiques allemands de la région rhénane, et, d'autre part, sur ses relations, peut-être plus intimes, avec le monde catholique belge, — prélats, savants, hommes politiques, — notamment à Louvain, où il a fait une série de conférences sur le sentiment religieux italien.

P. G. LA CHESNAIS.

§

Un des récits les plus émouvants de la période actuelle est celui qui a été donné par M. l'abbé Auguste Aubry, curé de Dreslincourt (Oise), **Ma captivité en Allemagne**. M. Aug. Aubry eut d'abord à héberger 20 officiers, au moment où l'armée allemande se portait sur Paris. La bataille livrée au nord-est de la capitale gagna bientôt Dreslincourt dont le presbytère fut détruit, et après quelques jours, — et des alternatives diverses, — le curé fut pris, avec d'autres habitants et, sous les injures et sarcasmes de la soldatesque, fut jeté dans un wagon encore humide du fumier des chevaux

et dirigé vers l'Allemagne comme otage. En route, un sous-officier de garde leur exhibait, sortis de ses poches, des bracelets, chaînes, montres qu'il rapportait pour les siens. Dès qu'on eut passé la frontière on commença, sous les insultes, les menaces, les cris, à exhiber du reste l'ecclésiastique comme « franc-tireur ». La foule, dit-il, apportait d'autant plus de provisions aux gardiens qu'elle pouvait hurler davantage : « A mort le prêtre ! » — On passa ainsi Dusseldorf, Essen, — le train promenant lentement les prisonniers afin que la populace les pût injurier davantage. Ils finirent par arriver à Cassel et au camp de Niederzwerein. — On a décrit déjà la vie horrible qui est faite aux internés; celle du camp en question ne diffère pas beaucoup de ce que nous savons d'autre part; mais l'abbé Aubry se trouvait spécialement désigné aux bons Allemands qui venaient se repaître de la vue des captifs. D'autres malheureux devaient du reste continuellement rejoindre les premiers, — jeunes gens, vieillards, enfants de tout âge et de toutes conditions. On peut passer sur ce que le narrateur, qui se trouvait surtout visé, rapporte des persécutions sournoises des gardiens. Il finit par obtenir, vu sa mauvaise santé, un changement de résidence et fut conduit avec d'autres prêtres au château de Hassenberg, construction banale et qui servait de prison de droit commun. Un moment, un prêtre catholique allemand put rendre visite à son confrère, et même l'aider; mais on fit cesser ces visites qui furent trouvées « séditieuses ». Dans le château, il fallait saluer du reste toutes les sentinelles, sous peine d'être giflé. L'abbé Aubry fut conduit bientôt au château de Celle en Hanovre, région qu'inquiétait l'invasion russe et où les prisonniers étaient relativement bien. On avait pu enfin faire parvenir des vêtements et provisions au captif, — et après des semaines et des mois il fut désigné pour être échangé. Mais il dut séjourner encore à Rastadt, prison puante et lugubre, qui compte parmi les pires geôles allemandes, et où la malpropreté, le froid, la faim faisaient d'horribles ravages. L'abbé Aubry, tombé malade, eut pourtant la force de se mettre en route lorsqu'arriva l'ordre de libération. — Il revint par la Suisse et put remercier la Providence de cette fin bienheureuse, car beaucoup d'autres internés laissaient en Allemagne leur misérable dépouille.

Je me suis arrêté sur ce récit, car il m'a semblé typique. Il est sans exagération, sans cris ni clameurs. Il constate les choses; c'est un témoignage de bonne foi et qui peut être retenu. — L'abbé Aubry y a noté encore nombre de choses curieuses, comme sur les déménagements opérés par l'ennemi en Belgique et dans le nord de la France. A lire ensuite le récit des persécutions exercées de préférence sur les prêtres, on finit par être de l'avis du narrateur : la guerre actuelle est une guerre de croyance, une guerre religieuse. —

C'est du moins un de ses aspects, mais il est malheureusement certain qu'elle en a bien d'autres.

Sous un titre plutôt facile : **de l'Arrière à l'Avant**, Me Charles Chenu, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, a réuni en volume une série nombreuse d'articles publiés surtout dans le *Gaulois* depuis les débuts du conflit jusqu'à la fin de 1915 : « Mon intention, dit-il, a été de fixer en les rapprochant les étapes par lesquelles ont pu passer nos sentiments, nos idées et nos préoccupations au cours de cette longue année de guerre. — Me Chenu s'exprime nettement ; il dit juste ce qu'il veut dire et ses articles au jour le jour sont l'expression en général d'une pensée alerte et droite. J'ajouterai qu'il montre de temps à autre une pointe de malice. Il note ainsi que, dès septembre 1914, le *Journal officiel* (de Bordeaux) apportait la nouvelle que « des biens ayant appartenu à des fabriques ecclésiastiques ou des évêchés venaient d'être attribués aux départements ou communes », — comme si l'on n'avait pas eu alors d'autres chats à peigner. Mais il parle surtout avec bon sens de la question des « embusqués », qui a fait couler déjà des flots d'encre ; de la question de la Légion d'honneur et des croix distribuées parfois au hasard ; de celle des « éclopés » qui sont légion, — car tous, sans avoir été blessés, ne « peuvent pas suivre ». C'est encore la question des étrangers en France ; l'éternelle question de l'alcoolisme ; la vieille histoire du procès Desclaux ; la question des Curés et ce qu'on a appelé avec emphase « le péril noir », etc... Il y a même dans le recueil un « éloge de la Censure », assez inattendu, mais qui prouve que tout arrive, — le dit éloge n'étant pas décerné d'ailleurs sans une grimace. — Toutefois, s'il y a là du bon journalisme, je ne suis pas très sûr que les articles de Me Chenu aient absolument gagné à être réunis en volume. Le caractère de la chronique faite au jour le jour est justement d'être éphémère ; l'optique du livre n'est pas celle du journal, — et nous pourrions peut-être laisser à ceux qui viendront derrière nous le soin de rechercher quelles furent nos impressions et nos préoccupations au jour le jour, pendant la guerre terrible que nous subissons, et qui laisse bien loin en arrière les plus furieux cataclysmes de ce genre dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Comme **Anecdotes pathétiques et plaisantes** sur la guerre, M. Gabriel Langlois a collectionné un certain nombre de racontars et historiettes, — qui d'ailleurs proviennent pour la plupart des journaux ; mais si l'on me poussait un peu, je dirais qu'à côté des anecdotes qui peuvent être authentiques, un bon nombre doivent bien sortir de l'officine de M. Chose ou de M. Machin. C'est qu'on a « fait beaucoup dans la guerre » aujourd'hui, et l'on y a adapté le dessin, la caricature, — même la littérature, qui se répand déjà en

nouvelles et épisodes divers. — Dans le recueil que nous indiquons il y a naturellement des anecdotes françaises, des anecdotes anglaises, des anecdotes belges, italiennes, russes, — même des anecdotes sur les troupes noires et enfin sur les Allemands. — L'auteur a encore inséré une dissertation sur le mot « Boche » ; mais on trouve des colonnes entières sur ce sujet dans les derniers numéros de l'*Intermédiaire*. Des anecdotes citées, certaines sont peut-être un « peu fortes », comme celle du soldat atteint pendant son sommeil par une balle qui lui est entrée dans le derrière et *ne l'a pas réveillé*. — M. G. Langlois a pourtant oublié l'histoire du négro retour du front et hospitalisé dans je ne sais plus quel hôpital, qui promenait avec lui un casque prussien et l'avait fourré sur son lit. On dut le lui enlever subrepticement, car c'était une infection. C'est que la tête du quidam qu'il avait zigouillé était restée dedans. Notre homme avait projeté de la manger. — Naturellement on affirma, comme pour bien d'autres, que le fait était authentique.

La librairie Armand Colin a commencé la publication d'une série de fascicules sur **La Guerre**, d'après les *Documents de la section photographique de l'armée*, qui aura l'avantage de nous fournir en des aspects souvent pittoresques, les gestes des acteurs et les décors du conflit, tout en restant quand même une publication officielle. La première série a été consacrée à la *Vie du soldat* en campagne, depuis les cantonnements de l'arrière jusqu'aux tranchées de première ligne, et certains clichés publiés donnent de véritables tableaux, comme le *Camp au lever du jour; En route sous bois pour la relève* ; la *Vie dans les carrières de l'Aisne* ; la *Lecture à la veillée* ou *une Chambre dans les galeries des carrières*. On nous montre des établissements de fortune comme les *bains*, la *douche*, la *cuisine*, — la *chapelle* élevée sous bois par des ecclésiastiques industrieux ; *l'atelier de sellerie* ; plus loin l'*échoppe du tailleur* qui ravaude des frusques ; la *fabrication du cidre* par des Normands que chagrinait l'idée de laisser perdre des pommes ; le *lavage et le séchage du linge* ; la *corvée d'eau* ; la *popote sous bois* ; même le *central téléphonique installé dans une cave*, enfin l'*arrivée des troupes de relève* et le *départ des permissionnaires*. — On exerce cependant les hommes au *chargement du crapouillot*, à la *manœuvre du lance-bombes* ou au *jet de la grenade*, et il y a de même des *exercices de défense contre les gaz* dont l'utilité s'est fait sentir maintes fois. Les divertissements, aussi bien, ne manquent pas, surtout à l'arrière, si nous en devons croire la *partie de ballon* que montre une des planches, et au-dessus, des caricatures tracées au charbon sur de blanches murailles et parmi lesquelles on reconnaît un François-Joseph hérissé, le crâne pointu, ribouldant des yeux à la coque. Il y a aussi la *lutte à la corde*, un *jeu*

d'adresse à l'aveuglette, et les occupations de quelques artistes qui gravent des timbales ou tournent des bagues. Dernier détail, les désœuvrés finissent par apprivoiser un marcassin, qui se laisse tripoter et semble plutôt de bonne composition.

Le texte d'ailleurs peu important de ce premier fascicule est fourni par M. Ardouin-Dumazet. Les suivants doivent être consacrés à la *Vie des tranchées*, *la forêt d'Argonne*, *la bataille de Champagne*, *les plaines d'Artois*, *les ravages de la guerre à Reims*, *Arras*, *Soissons*, *l'expédition de Salonique*, *les trophées*, *les prisonniers*, etc. — On peut seulement regretter que le format adopté pour cet album soit plutôt incommode et le rende facile à s'éreinter.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

APRÈS VERDUN. — Les Allemands, lancés maladroitement dans l'aventure la plus tragique qui fut jamais, aperçoivent de moins en moins comment la guerre pourra finir. Depuis plus d'un an, ils cherchent vainement une décision sur tous les fronts et, à mesure qu'ils multiplient leurs champs d'opération, ils ne font que compliquer le problème de la paix, éloignant davantage l'échéance qu'ils espèrent. L'opinion publique allemande paraisssait de plus en plus inquiète de cette immobilité apparente que comporte la guerre de tranchées. La campagne de Serbie, grâce à notre installation à Salonique, s'était terminée sans que rien fût changé à l'échiquier européen et les semaines succédaient aux semaines sans qu'aucun engagement important ni sur le front oriental, ni sur le front occidental, pût faire croire qu'une nouvelle « victoire » rendrait bientôt la confiance aux populations déprimées et désorientées.

Il fallait donc, à tout prix, frapper un grand coup qui sèmerait de nouveau un peu d'enthousiasme dans les masses et impressionnerait les neutres, trop enclins depuis quelque temps à traiter sur le mode ironique les graves problèmes qui agitent l'empire. La chute d'Erzeroum qui, sur ces entrefaites, avait montré clairement que la Russie n'était point abattue et que l'alliance avec la Turquie, pour les empires centraux, représentait plutôt une gêne qu'un avantage, exigeait impérieusement une réplique décisive. De plus, la neuvième « session de guerre » allait s'ouvrir au Reischstag et le quatrième emprunt, pour réussir, devait être lancé dans une atmosphère de confiance.

C'est dans ces conditions que fut déclanchée la grande offensive sur Verdun. Entreprise avec de formidables moyens d'action, semblables à ceux qui furent mis en œuvre au début de l'an passé pour

provoquer le recul des Russes à Gorlice, elle devait, en même temps que serait prise la forteresse, enfoncer les lignes françaises et substituer du même coup la guerre de mouvements à la guerre de tranchées. Les journaux allemands furent unanimes à annoncer que les opérations allaient entrer dans une nouvelle phase qui ne manquerait pas d'aboutir à l'anéantissement de « l'ennemi principal ». Le haut commandement avait en outre choisi Verdun à cause du prestige extraordinaire que ce nom était de nature à exercer dans toutes les classes de la société. La place joua de tous temps un rôle important dans l'histoire de l'Allemagne. C'est à Verdun qu'en 843 Louis le Germanique fut réduit à la portion congrue et privé du titre impérial. Suprême humiliation que les Allemands qui ne digèrent rien, n'ont pas encore oubliée. Verdun, c'était l'un des trois évêchés qui, en 1552, furent arrachés au Saint Empire romain germanique par notre Henri II. Tous les livres d'histoire enregistrent ce *Raub* (vol à main armée) avec une sainte indignation, négligeant de tenir compte du fait que les populations des trois villes lotharingiennes avaient elles-mêmes demandé l'appui de la France. Le plus ignorant des petits Allemands sait donc que les armées du kaiser ne font que réparer une vieille injustice. La « maladie historique » dont sont affligés nos adversaires les inclinent à appuyer toutes leurs actions sur des réminiscences. « En Allemagne, disait déjà Favier (1), les prétentions sont éternelles et imprescriptibles. » Et Albert Sorel (2), qui cite ces paroles, ajoute : « Ils n'ont jamais cessé de réclamer ce qu'on leur avait pris et même ce qu'ils avaient cédé d'eux-mêmes, de bonne grâce, à titre de récompense pour les services rendus ».

Metz étant tombée aux mains des Allemands en 1870, il s'agissait cette fois-ci de compléter la conquête des trois évêchés en s'assurant avant de conclure la paix Verdun et Toul. C'était bien là le but idéal de l'opération commencée le 21 février. Quand, le 26 février, « en présence de Sa Majesté l'empereur et roi », des régiments brandebourgeois parvinrent « jusqu'au village et au fort cuirassé de Douaumont qu'ils ont pris d'assaut », les Allemands s'imaginèrent qu'ils tenaient déjà leur proie. Guillaume II lança alors ses deux télégrammes absurdes et grandiloquents destinés à déchaîner l'enthousiasme germanique.

Dès le lendemain, il fallut déchanter. Les résultats stratégiques étaient médiocres et nullement en proportion avec les pertes énormes qu'avaient subies les plus beaux régiments de l'armée prussienne. Il y eut un moment de stupeur qui se traduisit par des articles embarrassés. Mais ce flottement dura peu et la presse se contenta d'annoncer qu'il ne s'agissait nullement de prendre Verdun, mais seulement de

(1) *Doutes et questions sur le traité de 1756.*
(2) *L'Europe et la Révolution*, tome I.

faciliter les ravitaillements de l'Argonne, en élargissant le terrain devant Metz. Dans leur élan les régiments étaient même allés plus loin que le but qui avait été primitivement assigné à leur action.

Cependant, malgré cette mise au point embarrassée, les attaques reprirent avec une fureur redoublée. A plusieurs reprises, après une formidable préparation d'artillerie, les masses de choc allemandes se précipitèrent à l'assaut de nos positions. La légende d'une simple rectification du front destinée à améliorer des communications ne pouvait plus se soutenir en face de l'intensité de l'effort qui se poursuivait. Les rédacteurs militaires le comprirent si bien qu'ils crurent nécessaire d'inviter le public à conserver son sang-froid, tout en parlant d'un plan mystérieux qui serait révélé à son heure.

Les communiqués officiels évitaient, en outre, de mentionner la place de Verdun et se contentaient d'énumérer les opérations partielles sur les deux rives de la Meuse, de manière à préparer lentement l'opinion en vue du moment où l'action se ralentirait et où, pour la distraire de ses angoisses, on lui parlerait d'autres choses.

Il s'agissait pourtant bien d'une offensive destinée à prendre Verdun. En dépit des explications contradictoires, les neutres ne s'y sont pas trompés et, dans leurs articles de fond, les journaux ont été contraints de reconnaître que c'était la forteresse même qui était visée. C'est ainsi que le colonel Gaedke, dans le *Vorwaerts* du 3 mars, décrivit la préparation de l'attaque en vantant la collaboration intime de l'artillerie et de l'infanterie, secondées par l'aviation. Après avoir fait l'historique des dernières journées de février, il se contentait de formuler l'espoir que Verdun tomberait dans les mains allemandes, en ajoutant que cela dépendait de la condition dans laquelle se trouverait l'armée française à la fin de la lutte.

Dans la *Gazette de Voss* du 6 mars, M. G. Bernhardt, directeur du journal berlinois, s'attachait aussi à tempérer l'ardeur belliqueuse des civils et à préparer ceux-ci à la déception du coup nul.

> Les gens qui voudraient traverser l'Histoire en express, écrivait M. Bernhardt, trouvent que les événements devant Verdun ne vont pas assez vite. Ils le disent en fronçant les sourcils et leurs disciples répètent le texte inventé par les Français et les Anglais, d'après lequel les attaques allemandes sont arrivées à l'épuisement. Nous ne voudrions pas, certes, contribuer à donner à notre peuple des espérances couleur bleu horizon. Les armes allemandes ne peuvent naturellement pas toujours remporter des victoires (*sic*). Mais on devrait bien faire à notre haut commandement, en raison de ses actes antérieurs, le crédit d'admettre qu'il n'aurait pas engagé sans précautions puissantes des opérations de cette importance ; et si une opération était obligée de s'arrêter après le premier choc, c'est qu'elle aurait été insuffisamment préparée.

Dans toutes les appréciations de la presse allemande, on découvre,

au surplus, un concert d'éloges à l'adresse de la France. La « bravoure des soldats français » doit expliquer les difficultés que rencontrent les troupes impériales. « Nous ne mésestimons pas nos ennemis ! » s'écrient les gazettiers teutons et ils s'imaginent qu'ils vont aussitôt trouver un écho dans la presse française. Ils ne se doutent pas de l'abîme qui maintenant nous sépare d'eux et que c'est bien fini chez nous de prêter l'oreille aux appels de la sirène germanique. Ses accents ne trompent plus personne. Que de fois pourtant, depuis quarante-cinq ans, nous avons failli nous y laisser prendre ! Les pacifistes et les humanitaires ne cessaient de venir à nous pour endormir notre méfiance. Les intellectuels nous faisaient des protestations d'amitié. Derrière la main qui se tendait, nous ne voyions pas toujours le gourdin qui se préparait à nous assommer.

Chaque fois que nous avions l'imprudence d'écouter leurs propos et de leur demander ce qu'ils pourraient nous offrir à leur tour, ils s'étonnaient de ce que l'honneur de jouir de leur protection paraissait ne point nous suffire. Il y eut cependant des moments dans l'histoire de ces dernières années où la France se fût montrée prête à causer avec l'Allemagne. Mais pour effacer l'humiliation de 1870, il nous fallait une réparation et il nous eût suffi que cette réparation bénéficiât aux victimes mêmes de notre défaite, aux Alsaciens-Lorrains. Dans certains milieux on n'exigeait même pas une rétrocession des deux provinces et l'on se fût contenté d'une simple neutralisation. Malgré notre bonne volonté, l'empire ne voulut jamais envisager un accord qui nous eût donné un semblant de satisfaction.

« Si nous nous entendions, nous serions les maîtres du monde », affirmaient les « francophiles » d'outre-Rhin. Au moment des affaires du Maroc, le *Simplicissimus* de Munich publia un numéro spécial qui s'intitulait « Paix avec la France » (1er août 1905), et à travers les légendes des dessins qui remplissaient ce fascicule on devine quel genre de paix nous proposaient nos ennemis : il s'agissait de nous entendre au détriment de l'Angleterre. Une paix allemande se fait toujours contre quelqu'un.

Ce que voulaient les Allemands, c'était la mainmise économique sur la France. Ils s'infiltraient déjà chez nous, lentement, méthodiquement, sans que nous nous en fussions doutés. Si nous les avions laissés agir au grand jour, ils nous auraient complètement mis en tutelle. Ils ne s'en cachaient du reste pas. « Vous fournirez l'argent et nous travaillerons pour vous », nous disaient-ils, dans les moments d'expansion, avec cette feinte candeur dont nous avons si longtemps été les dupes. Pacifiquement installés chez nous, maîtres de notre commerce et de notre industrie, ils se croyaient de taille à affronter la concurrence anglaise et à préparer, avec notre complicité, l'entreprise navale qui leur eût assuré la domination des mers.

La guerre a mis fin à ce vilain rêve. Mais les Allemands sont tenaces. Le marché qu'ils nous proposent depuis quinze ans, ils n'attendent qu'une occasion pour nous le remettre en main. Vingt mois de guerre, vingt mois de pillages et de dévastations dont nous avons été les victimes, ne les ont pas fait démordre de leur idée primitive. Dans tous les éloges qu'ils nous décernent, dans tous les témoignages d'admiration à l'adresse de notre « valeur militaire », se cache le secret dessein de nous entraîner à un accord qui se conclurait au détriment de nos plus fidèles alliés. Impuissants à réduire aucun de leurs adversaires sur les champs de bataille, ils mettent leur dernier espoir dans de tortueuses manœuvres qui aboutiraient à la paix séparée avec l'un d'eux.

Une fois de plus, c'est Maximilien Harden qui nous a dévoilé les roueries de la diplomatie germanique. Grâce à lui, nous connaissons le marché injurieux que nous propose l'Allemagne. Le directeur de la *Zukünft* admet, comme tous ses compatriotes, « la nécessité d'une décision qui conduirait rapidement à la paix », et il émet trois hypothèses dont les deux premières lui paraissent également dommageables. Selon lui, ni l'Allemagne ni la France ne doivent être vaincues. Mais il présente une troisième solution qui consisterait à s'entendre, car il ne croit pas que « la France se refuserait à admettre la possibilité d'un pont de conciliation entre les deux pays (*sic*) ».

L'Allemagne, toujours magnanime, lui ferait la partie belle et c'est naturellement sur le dos de l'Angleterre que les deux pays se mettraient d'accord.

Personne ne pourra, après la guerre actuelle, accuser la France d'avoir déchu ou dégénéré. Cette guerre fut pour elle une purification terrible, mais la raison de grands efforts, et elle doit aux erreurs et aux miracles de la guerre de pouvoir mettre son peuple sur le rang de n'importe quel autre et se glorifier de ses hommes et de ses femmes. La guerre, que peut-elle lui donner de plus ? La tranquillité à l'intérieur, si la guerre lui apprend à abdiquer l'espérance de reprendre ce qui est irrémédiablement perdu, et à l'extérieur l'assurance que personne ne lui demandera plus la moindre partie de ses côtes.

Harden nous couvre de fleurs pour mieux nous étouffer. Il nous invite à partager les dépouilles de l'Angleterre, dont l'Allemagne se réserverait le plus gros morceau, après les avoir d'abord conquises avec notre aide. En nous jugeant capables d'une trahison, l'Allemand croit pouvoir nous ravaler à son niveau. Pour s'insinuer dans nos bonnes grâces, il nous conseille une canaillerie. Ces gens-là sont toujours les mêmes, quel que soit le milieu auquel ils appartiennent.

Mais la « décision rapide » qu'attendait le publiciste berlinois ne s'est pas produite. La « paix de Verdun », impatiemment attendue par le peuple allemand à bout de souffle, est allée rejoindre d'autres

chimères. Quand donc les masses germaniques cesseront-elles de se laisser leurrer par l'espoir de définitifs triomphes? Les sanglantes hécatombes de Verdun finiront-elles enfin par les faire réfléchir?

HENRI ALBERT.

§

Balkans.

Les Balkans, qui depuis la grande guerre causèrent tant de déceptions aux Alliés, commencent à leur procurer quelques satisfactions; et, pour être d'ordre purement moral, ces satisfactions ne doivent pas être considérées comme négligeables. Par leurs gestes, par leurs tendances, par leurs préparatifs, la Grèce et la Roumanie sont en train d'adhérer silencieusement à un contrat, dont elles sentent qu'elles finiront par remplir tôt ou tard toutes les clauses.

« La Roumanie va marcher ».— « La Roumanie marche ».— « La Roumanie marche le 15 ». — « La Grèce marche avant la Roumanie ». — « La Grèce marchera en même temps que la Roumanie ». — Voilà ce que nous avons tous entendu dire ces dernières semaines. Il y a même des gens qui risquent des paris à ce sujet en plaçant leur argent sur tel ou tel état balkanique; jeu plus ou moins innocent et qui rappelle quelque peu les courses avec cette seule différence qu'à Auteuil, à Longchamp ou à Chantilly, c'est à qui arrivera le premier, tandis qu'à l'étrange péninsule d'Orient, c'est un peu à qui partira le dernier.

Il n'y a pas longtemps, ils formaient des groupes importants, ceux qui, en Grèce et en Roumanie, croyaient que leur pays pouvait sans inconvénient goûter les délices de la neutralité jusqu'à la fin du conflit. Ils souhaitaient la défaite des Empires Centraux, mais avec une ferveur toute platonique. Aujourd'hui, — et là gît la caractéristique de l'évolution accomplie, — la grande majorité grecque ou roumaine est arrivée à la conclusion opposée. L'intervention aux côtés des Alliés est considérée actuellement, aussi bien à Bucarest qu'à Athènes, comme nécessaire et profitable.

Pourtant n'allez pas croire incontinent que les peuples roumain et grec rongent leur frein d'impatience et qu'ils souffrent de ne pas se lancer dans la lutte sur-le-champ. Ceci relèverait plutôt d'une littérature de guerre amoureuse de tirades que de la réalité des faits. Les peuples en général aiment mieux travailler en paix que de donner ou de recevoir des coups. L'évolution que je signale s'est accomplie chez certains gouvernants qui encourageaient jusqu'à présent les instincts quiétistes des populations. Ces gouvernants-là voient nettement aujourd'hui que la tranquillité du moment présent serait payée trop cher plus tard. Ils s'en inquiètent, comme de juste, et, au lieu d'exclure toute possibilité d'intervention, ils en admettent le principe. Le-

Roi Constantin, le prince Nicolas, M. Skouloudis ont fait des déclarations écrites ou verbales dans ce sens. L'attitude de M. Bratiano, l'accord survenu entre lui et les chefs de l'opposition interventioniste, MM. Filipesco et Jonesco, n'ont sûrement pas une signification différente. Plus encore, Grèce et Roumanie s'observent de très près depuis un certain temps, elles échangent des vues et peut-être la communauté de pensée est-elle beaucoup plus étroite chez ces deux états qu'on ne le suppose généralement. La *Patris*, d'Athènes qui, il y a quelques semaines encore, disait que le bruit d'une entente gréco-roumaine risquait fort de n'être qu'un bruit, s'exprime autrement. « Nous sommes à même de savoir que la Grèce n'ignore pas ce mouvement (de la Roumanie) et qu'elle le suit de près dans le domaine diplomatique. » Quel mouvement ? Lisons ensemble la *Patris* : « Selon des informations que nous avons toute raison de croire exactes, les Balkans traversent une période critique au point de vue diplomatique et politique. Russie et Roumanie ont déjà signé un accord en vertu duquel la Russie cède à la Roumanie une partie de la Bessarabie, à savoir le triangle Karkas-Kalaras-Reni. La Roumanie avait demandé que les concessions territoriales accordées par la Russie atteignissent Ismaïl et Kichinev, mais finalement elle consentit à n'obtenir que le triangle mentionné, les prétentions roumaines sur la Transylvanie ayant été reconnues par la Russie sans restriction aucune. »

La nouvelle est d'importance, comme vous voyez, et il est à noter que jusqu'au moment où j'écris elle ne fut guère reproduite par les journaux français. En Grèce, au contraire, elle fit vite le tour de la presse et fut plutôt confirmée que démentie par des informations ultérieures. La *Patris* revient sur ce sujet et considère l'accord russo-roumain comme une affaire faite. Ce même journal annonce que des officiers roumains se trouvent actuellement en Russie où ils procèdent à des achats de chevaux pour l'armée de leur pays. Quelle est la part de vérité dans cette accumulation de nouvelles sensationnelles ? Et comment démêler la documentation de la fantaisie ? Toujours est-il qu'au moment où ces nouvelles se propageaient en Grèce, M. Filidesco quittait Bucarest pour Petrograd. « Au point de vue roumain, disait-il la veille de son départ à M. G. Lechartier, envoyé spécial du *Petit Parisien*, je veux dire au point de vue de la plus grande Roumanie, il vaudrait mieux entrer dans l'Alliance, même si elle devait être vaincue, que de n'y pas entrer du tout. En effet, si la Roumanie reste en dehors, c'est la Transylvanie définitivement perdue. Entrer dans l'Alliance, c'est au contraire garder une chance de réunir la Transylvanie, de faire l'unité roumaine. » Et M. Filipesco d'évoquer les paroles que lui-même avait dites à M. Bratiano quelques jours avant l'attaque germano-bulgare contre la Serbie : « J'ai

dit alors à M. Bratiano : « Vous avez l'air de croire que l'encerclement est un mot. Quand il se sera produit vous verrez les conséquences. Vous n'aurez plus de ligne de communication avec Salonique pour permettre le ravitaillement. Par contre, ce seront les Bulgares et les Turcs qui profiteront de la nouvelle voie ouverte pour se ravitailler. N'ayant plus d'autres moyens de communications que par la Russie, tous les besoins, tous les actes de notre vie économique seront, dès lors, à la discrétion de l'Allemagne, qui pourra de toutes façons créer des entraves. Vous devrez faire des concessions journalières aux Allemands, ne serait-ce que pour vivre au jour le jour. J'ai la conviction que, de concessions en concessions, vous arriverez quand même, à la fin, à ne pas contenter l'Allemagne. Et je suis convaincu que vous serez obligé de quitter le pouvoir sous la pression de l'Allemagne qui, vous encerclant, vous menacera... » M. Filipesco ne dit pas ce que M. Bratiano lui a répondu, mais voici sa conclusion : « Nous subissons maintenant les effets de l'encerclement. Tous les jours nous voyons les exigences allemandes grandir... Désormais, il dépend surtout de la situation des Alliés et de la possibilité d'une offensive générale que nous puissions échapper à la pression allemande... en prenant notre part de votre offensive. » Aujourd'hui, le point de vue de M. Bratiano ne semble pas s'éloigner sensiblement de celui de M. Filipesco. L'encerclement a produit ses effets et la pression germanique s'accentue dangereusement.

L'Allemagne tire fort sur la corde... Que va-t-il arriver ? Des milieux grecs bien informés n'hésitent pas à voir dans la Roumanie une future alliée des Alliés. J'ai même la conviction que si cette éventualité venait à se réaliser, la Grèce n'en saurait éprouver que du soulagement. Car si la Roumanie souffre actuellement de la pression austro-allemande, la Grèce se heurte à nouveau à la cupidité et à la brutalité de l'ennemi héréditaire. Les Bulgares détiennent Monastir, Doïran, Guevgueli et regardent Salonique avec leur traditionnelle convoitise. Ils persécutent l'élément hellène en Macédoine et ne songent qu'à saisir la première occasion favorable pour tomber sur la Grèce. La *Hestia*, d'Athènes, qui a l'habitude de peser ses mots et de bien contrôler ses informations, écrivait l'autre jour : « L'Allemagne ne nous a jamais promis les villes de Doïran, Guevgueli et Monastir. Bien au contraire les Bulgares sont toujours massés aux frontières de la Macédoine grecque, dont ils veulent à tout prix s'emparer. Au cours de l'entretien que le Tzar de Bulgarie a eu tout récemment avec le ministre des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, le baron von Burian, la question des concessions a été définitivement résolue à l'avantage de la Bulgarie. » Définitivement ? Eh bien, la Grèce ne veut pas se laisser convaincre que ces tractations ont un caractère vraiment définitif, pas plus que la Roumanie ne peut

admettre que la Transylvanie soit « définitivement » perdue pour elle. Ces deux états, les seuls encore de la péninsule balkanique qui restent en dehors du conflit, se rapprochent par la force des choses devant la menace d'une tragique mutilation ; et après des tergiversations, des hésitations, des marchandages, ils n'aspirent aujourd'hui qu'à s'engager dans la grande voie de l'avenir. Evidemment il y a des adversaires redoutables sur la route et, sans l'appui des grands, ces deux petits états feraient un peu figure de Don Quichotte. Voilà pourquoi il est de la plus haute importance pour les Gréco-roumains que leurs protecteurs naturels finissent par prendre militairement le dessus sur les empires centraux, et c'est aussi pourquoi à Bucarest et à Athènes on suit avec tant de passion les péripéties de l'âpre bataille. Grecs et Roumains sentent que c'est aussi un peu leur sort qui se joue autour de Verdun. Un télégramme daté de la capitale hellénique annonçait récemment qu'une foule innombrable s'était réunie l'autre dimanche dans la cathédrale métropolitaine pour prier Dieu d'accorder la victoire aux armes françaises ; geste spontané, touchant de naïveté et qui comporte quelque signification. Les anciens savaient sûrement quelque chose qui disaient : « Prie Athéna, mais aussi remue-toi »...

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Belgique.

DES RELIQUES DE LA GUERRE. — Au Petit Palais on avait organisé déjà, l'an passé, une très curieuse exposition de meubles, antiquités, objets d'art sauvés par chance dans la dévastation de la Belgique, et qui voisinaient avec les précieuses tapisseries emportées de Reims. Cette collection d'objets divers, — et qui sont, on peut le dire, de véritables reliques, — a été augmentée considérablement, et même renouvelée, car on a déménagé tout ce qui pouvait être soustrait aux déprédations dans la région maritime, non seulement à Ypres même, — dont on a sauvé quantité d'objets précieux que n'auraient pas épargnés les obus de l'envahisseur, — mais dans différentes localités de la région : à Furnes, à Nieuport, à Pollinchove, Poperinghe, Loo, Wulveringhem, Oostkerke, Nieucapelle, etc... — Cette collection tient maintenant deux galeries du Petit Palais et mérite d'être vue, non seulement parce qu'elle est organisée au profit des blessés de l'armée belge, mais parce qu'elle contient des œuvres précieuses, — pour certaines desquelles on n'eût pas hésité à se déranger autrefois, quand on visitait la région.

Furnes n'a pas souffert comme Ypres des ravages de la lutte, mais on a cru prudent d'en retirer non seulement des meubles et objets d'art, mais jusqu'à des boiseries, des tentures et revêtements de cuir.

De l'église Sainte-Walburge, ce sont ainsi des stalles du XVIe siècle taillées en plein bois, — tout un côté du chœur, — et dont les miséricordes si curieuses ont été mentionnées naguère par M. L. Maeterlinck (1). Il y a là deux rangs complets de stalles, avec les entrées, dossiers, et baldaquins. A côté, se trouvent deux portes de la clôture du chœur (bois sculpté, époque Louis XV) et le psautier *in-folio* posé sur un pupitre adapté aux stalles, tandis qu'au milieu d'une travée, on peut voir le lutrin massif de l'église. — De la même Sainte-Walburge provient un triptyque du XVIe siècle, malheureusement assez repeint, et qui montre *l'Adoration des Bergers*, *la Rencontre de sainte Elisabeth et de la Vierge*, et *la Présentation au Temple*. D'autres tableaux religieux sont encore exposés, une *Pieta*, de l'atelier d'Hugo van der Goes (XVe siècle) ; un second triptyque avec le *Couronnement de la Vierge* et des donateurs, — tandis qu'une statue en bois, de grandeur humaine, — le soubassement de la chaire de l'église, — nous montre *saint Jean à Pathmos*, — un saint Jean qui a l'air de se mourir en griffonnant sur un registre, avec une plume d'oie qu'il trempe dans une vaste écritoire. — Dans la même salle, deux anges pleureurs viennent d'un monument funéraire de l'église. — De Saint-Nicolas, également à Furnes, on a apporté un triptyque de Van Orley (1534) ; de l'Hôtel de Ville, deux portes de la salle de réception (1623), avec colonnes et entablement en bois sculpté ; des tentures en velours d'Utrecht et des cuirs de Cordoue, gaufrés et dorés, — analogues à ceux que collectionnait l'antiquaire Boucher de Perthes et qui se trouvent dans sa maison d'Abbeville, devenue un musée ; enfin des pièces précieuses : les masques et poings de justice, que nous avons vus autrefois à l'Exposition de Bruges et qui sont très probablement des pièces uniques parmi les témoignages qui nous restent de la vie d'autrefois. C'est de plus une porte à deux battants et des tribunes provenant de la chapelle de la Chatellenie ; des meubles massifs, — tables, chaises, — et la barre des accusés du Palais de Justice.

De Nieuport, on peut voir des pièces d'archives : l'acte de fondation de la ville (1163) ; des chartes remontant à 1165, à 1269 et 1270, à côté d'un précieux Livre d'Heures ; un grand tableau de L. Mauritz sur *le siège de 1600* (Hôtel de Ville de Nieuport), malheureusement très abîmé, et un autre du même siège donnant le plan scénographique des lieux et la disposition des troupes, — toile également endommagée par le bombardement. Ailleurs, on pourra trouver encore une clef de voûte, — en bois, — enlevée de l'église et à peu près intacte. — De Poperinghe, il a été déménagé encore la clôture du chœur à l'église Notre-Dame, des boiseries et stalles

(1) *Le Genre satirique, fantastique et licencieux dans la sculpture flamande*, Paris, 1910.

(1752), — admirable travail de menuiserie qui peut être comparé à celui de Furnes ; un confessionnal formant triptyque et provenant de l'église Saint-Bertin, avec les personnages cherchant des poses, qu'on admirait au XVIIIe siècle, et une chaire à double escalier, gardé par des cariatides de grandeur humaine, dans ce style gesticulant, si prisé en Belgique, et où Baudelaire voyait « un tohu-bohu de symboles ». — Plus bas, c'est un *antipodium* doré ou devant d'autel, provenant de Notre-Dame, des bahuts de l'hospice portant le même nom, et même une presse à bras.

L'église de Loo a fourni surtout un missel in-folio ; celle d'Oostkerke, une *Crucifixion* de l'école Roger van der Weyden, trop repeinte, malheureusement ; mais de Wulveringhem; on peut voir une *Adoration des Mages* (1663), un *Martyre de saint Jacques* (1665), tableau plutôt abîmé, et, de l'église d'Alveringhem, un banc de communion de 1644 et un confessionnal double, à quatre torses (1699).

De l'église de Pollinchove vient encore un groupe en bois représentant deux anges qui escortent un évêque, et de Nieucapelle une statuette de saint Sébastien, le bras cassé, de même que l'arbre contre lequel il s'appuie.

Mais Ypres, maintenant ravagée et détruite, a fourni surtout à cette exposition. On en a enlevé en somme tout ce qui était transportable parmi les choses précieuses et il n'est resté que les pierres, — les pierres admirables de ses Halles, des églises, des maisons anciennes, contre lesquelles s'est acharnée l'artillerie allemande. — De la cathédrale proviennent deux anges étendus, les bras cassés, les pieds abîmés ; des statuettes d'albâtre de la clôture du chœur ; d'autres, mutilées par les projectiles et couvertes d'un enduit jaunâtre déposé par les gaz asphyxiants ; des objets du culte : ciboires, burettes, plateaux noircis par l'incendie, et un *antipodium* déménagé intact, mais qui peut faire regretter que le même sort n'ait pas favorisé des choses plus précieuses ; enfin un coffre gothique servant de tronc pascal et portant sur le panneau de face un saint Georges terrassant le démon, où restent des traces de la coloration ancienne ; ce coffre a été endommagé par le bombardement. De la même église Saint-Martin provient encore un tableau très abîmé ; c'est le *siège d'Ypres* par les Anglais en 1383 par Louis Liebart (1657), œuvre d'ailleurs assez naïve et qui n'a qu'une valeur historique. De Saint-Nicolas c'est un aigle-lutrin en cuivre, sur lequel on retrouve encore « des traces de plomb fondu tombé des gouttières pendant que l'église brûlait » ; de Saint-Pierre une *Descente de Croix* avec des portraits de donateurs, peinture sur bois de l'Ecole flamande, d'ailleurs assez endommagée, et deux chaises à dossier mi-circulaire. Du couvent des Dames Irlandaises se trouvent enfin venir un coffre bardé de lames de fer et une crosse

d'abbesse en argent, noircie par le feu, le bâton semé de fleurs de lys ; du Couvent des Dames-Noires, un bahut de la Renaissance flamande.

Les établissements hospitaliers étaient nombreux à Ypres, et cette seule indication permettrait de comprendre quelle était autrefois l'importance de la ville. C'était l'hospice Belle ou de Saint-Nicolas, dont on a sauvé une peinture précieuse sur bois de Petrus Christus, tableau en somme en bon état et qui n'a pas été trop refait, — et de Melchior Brocderlam (xv^e siècle) de curieux portraits sur fond d'or du membre de la famille Belle, fondatrice de la maison. Du même hospice Saint-Nicolas vient encore une *Adoration des Mages*, du xvi^e siècle. — De l'hôpital Saint-Jean, ce sont des bahuts danois, d'autres bahuts de la Renaissance flamande ; des chaises et un fauteuil couverts en tapisseries, — les chaises pourvues de demi-dossiers décorés de sujets religieux ; un bahut gothique et un gigantesque garde-manger de la Renaissance, long d'au moins trois mètres, ainsi qu'une chaise flamande; enfin une presse à bras. — Des hospices civils, on peut voir encore un *Baptême du Christ*, malheureusement très retouché (1600); deux volets de triptyque en bon état, figurant des donateurs avec leurs saints patrons (1625) ; une armoire flamande, qui est une sorte de bahut carré ; deux autres armoires, un bahut à pupitre et un autre bahut de la Renaissance.

Le curieux Musée Merghelynck a été de même vidé de ses collections, dont on a emporté des montres et bijoux ; des miniatures et même des pièces d'orfévrerie dont nous parlerons tout à l'heure ; des meubles, des garnitures de cheminées, des vêtements etc... On en a retiré encore des tableaux dont deux toiles attribuées à Van Thulden : *Les cinq sous* et *la Vanité des choses de ce monde*, — d'ailleurs trop refaites et trop neuves. — Il faut ajouter à cette énumération un groupe en bois taillé, noirci par l'incendie et figurant *l'Etable de Bethléem* (xv^e siècle), confié par M. Baus, conseiller communal à Ypres, et deux bahuts, appartenant à une dame de la ville, M^me Van de Vyser. — Un ancien plan d'Ypres, peut-être du xv^e siècle, est encore exposé, et, vision plus lamentable, les portes des Halles, en bois vermoulu, que trouèrent les projectiles, — enlevées par un Belge courageux au milieu du bombardement.

Dans des vitrines spéciales sont exposés encore des objets précieux échappée à la dévastation, et provenant du Musée Merghelynck, de Sainte-Walburge de Furnes et des églises de la région: calices, couronnes, monstrances, reliquaires, ostensoirs, ciboires, croix ; le christ de Lampernisse, statuette d'ivoire attribuée à Du Quesnoy, et avec les bras verticaux qu'on attribue aux Christs jansénistes ; des burettes d'argent, de cuivre, venant de Saint-Jean de Poperinghe ; un porte-encens de Sainte-Walburge de Furnes; des encensoirs,

plateaux, — l'un en vermeil aux armes d'un abbé Zamen et provenant de l'église de Loo ; enfin des colliers et insignes de ghildes, de sociétés de Rhétorique, même des prix attribués aux vainqueurs du tir à l'arc, ainsi qu'un collier de la société d'archives de Saint-Sébastien d'Ypres. De ces sociétés diverses proviennent également des étendards de soie usée, rongée par les mites, qui laissent pendre leurs loques séculaires au fond d'une galerie, — sociétés de Furnes, d'Alveringhen, etc... — Pour finir, je mentionnerai une collection de clefs et serrures provenant d'Ypres, — l'une est même datée de 1623, — serrures compliquées, à leviers et crans, qui font invinciblement penser aux instruments de torture dont les vieilles époques furent si prodigues.

Cette exposition est d'ailleurs complétée par une série très nombreuse de photographies qui nous montrent les dévastations de la Belgique, — les villes saccagées (1), — l'état ancien et le massacre progressif d'Ypres, le bombardement de la cathédrale, l'incendie des Halles, du Beffroi (22-23 nov. 1914), l'écroulement des salles et des galeries ; plus loin l'Hôtel de ville qui se trouvait contigu, dont un coin fut d'abord emporté et qui laissa pendre lamentablement ses planchers dans l'éboulement des murs et l'entassement des décombres ; la salle échevinale, qui n'était déjà plus qu'un amoncellement de gravats ; enfin les églises, les vieux hôtels ruinés, les maisons abattues : la rue de la Bibliothèque, etc. D'autres clichés ont été pris des édifices de Furnes atteints par les projectiles ; des ravages de Nieuport, — sa Halle, la Grand'Place, les maisons crevées par les projectiles, — ou donnent les églises rageusement détruites à Caeskerke, Loo, Elverdingen, Pervyse, Ramscapelle, etc...

Ce sont les beautés de la guerre moderne qui ne détruit pas seulement les combattants, mais s'en prend aux édifices, assomme et pulvérise les pierres.

CHARLES MERKI.

§

Danemark.

Le nom de M. Johannes Jœrgensen est fort connu en France, tout au moins dans les milieux catholiques, où plusieurs de ses œuvres ont obtenu un réel succès. J'ai eu l'occasion de parler de lui, dans les *Lettres scandinaves*, notamment pour déplorer, à propos de la traduction de l'un de ses livres, que certains traducteurs en prennent parfois autant à leur aise avec les ouvrages qu'ils présentent au public.

(1) Au fond de la galerie d'entrée on a exposé de même de nombreuses photographies relatives à la dévastation des églises de France. Nous en parlerons dans une prochaine chronique.

Le cas de M. Johannes Jœrgensen est singulier. Danois et d'origine luthérienne, mais autrefois très émancipé de toute croyance religieuse, il s'est converti au catholicisme, par suite de la désillusion, semble-t-il, que lui causa sa vie d'artiste « décadent ». Il connaissait bien l'Allemagne, et il aimait ce pays, ses légendes, sa littérature et son art. Avant sa conversion, il était déjà en rapports avec les catholiques allemands. Depuis, ces relations se sont resserrées au point qu'il a pris part à l'un de leurs plus récents congrès. D'Allemagne, il reçut, dans les premiers mois de la guerre, des livres et brochures de propagande.

Mais, réfugié en Italie où sans doute il travaillait à ses études sur le mouvement franciscain, il se sentait peu disposé à s'occuper des affaires du monde actuel : il mit d'abord au panier le fameux manifeste des intellectuels allemands. Puis, il le reprit, il se mit à lire les documents que lui envoyaient ses amis belges et ses amis allemands, se fit une opinion, et la publia dans un livre, sous le titre : *La Cloche Roland*. C'est le nom de la cloche du beffroi de Gand, qui portait autrefois l'inscription :

Cloche Roland est mon nom,
quand je sonne le tocsin, c'est l'incendie,
quand je carillonne, c'est la victoire au pays de Flandre.

Et il dédia l'ouvrage au cardinal Mercier, « primat du pays martyr ».

La partie centrale de l'ouvrage est une réponse au manifeste des 93, point par point, où est analysé chacun des six faux témoignages et des six « Il n'est pas vrai ». L'argumentation de M. Johannes Jœrgensen est précise, tout l'essentiel y est groupé surtout en ce qui concerne la Belgique. Mais ce n'est pas de lui, évidemment, que l'on attend des documents nouveaux, ni même des rapprochements imprévus. Son acte d'adhésion à la cause des Alliés contre l'Allemagne est intéressant parce qu'il est un neutre nullement prévenu contre elle, et parce que, se trouvant dans une disposition d'esprit particulièrement sereine, il a pu lire avec calme les accusations portées de part et d'autre. Il est intéressant, aussi, par la forme littéraire, par le style très varié, lyrique parfois, avec des réminiscences chrétiennes ou bibliques, souvent ironique, et souvent très simple et familier, par la composition, enfin, dont le dessin est peu apparent, mais qui est celle d'un très habile plaidoyer.

Ce plaidoyer ne tend pas seulement à démontrer que le gouvernement allemand est responsable de la guerre et qu'il l'a menée d'une manière barbare : s'il ne s'était agi de rien de plus, il est probable que M. Johannes Jœrgensen n'aurait pas ajouté un volume à la collection des documents officiels et des ouvrages tels que celui de

M. Emile Waxweiler. Il a tenu à parler de la psychologie du peuple allemand et de la position du catholicisme dans la guerre.

A propos de la conversation où sir Edward Goschen fit ses adieux à M. de Bethmann-Hollweg — celle du chiffon de papier, — l'écrivain danois observe que

Elle donne l'impression d'être tenue, non entre deux hommes, mais entre un homme et une femme. L'un raisonne, l'autre répond par des arguments de sentiment, tantôt injuriant son partenaire, et tantôt se jetant à son cou. — « Nous qui sommes si bons amis ! » — « Tu aurais le cœur de me faire cela, à moi? »

Ce contraste paraît à M. Johannes Jœrgensen celui de deux races, de deux civilisations, de deux conceptions du monde. Il y voit, d'un côté

Ceux qui croient au droit et à l'honneur comme à des lois objectives, inébranlables, dont le commandement doit être obéi, quoi qu'il en coûte, — et, d'autre part, celui qui déclare, avec Bismarck, que « la force prime le droit », et que l'égoïsme est la loi suprême.

Et cette remarque faite à propos d'un fait particulier, il la généralise dans son dernier chapitre intitulé « Germania ». La culture allemande lui paraît tout sentiment et passion, d'où ses chefs-d'œuvre musicaux et lyriques, « et aussi cette philosophie lyrico-musicale, particulière à l'Allemagne, dont le type n'est pas Kant, de formation occidentale, mais Hegel, Schopenhauer ou Nietzsche ». Et il en est ainsi parce que « l'esprit de l'Allemagne est un esprit féminin ». La femme et l'Allemand pleurent facilement, se fâchent de même, sont inaccessibles à la logique, volontaires, tyranniques (à bonne intention), convaincus d'avoir toujours raison, donc irrités et offensés de n'être pas obéis, prêts, devant les preuves les plus évidentes, à crier : « Ce n'est pas vrai ! » et à traiter qui les apporte d'impudent menteur.

La femme n'a aucun sentiment de *devoir envers la vérité*, — elle n'a *aucune conscience* (il ne faut pas confondre la conscience avec la bonté, la compassion, la tendresse et toutes les autres vertus féminines). Elle ne reconnaît pas les mobiles abstraits, est hors d'état d'agir sous leur influence. Elle est l'éternelle opportuniste.

Mais tout cela s'applique à l'Allemand. Il ne *comprend* pas, tout simplement, que l'on puisse jouer sa vie pour une *idée*, que l'on puisse risquer son existence pour un *principe*. Lui-même agit toujours par suite d'un sentiment, d'une passion, d'un intérêt, de quelque chose de *personnel* et *concret*. La lutte allemande pour la liberté en 1813 était une lutte pour obtenir des biens personnels, tangibles : indépendance politique, indépendance nationale. Elle formait donc un *parfait contraste* avec les luttes de la Révolution française, qui tendaient à *mettre en œuvre une idée*, à réaliser trois grands principes.

L'Allemand est *réaliste*, comme la femme. « Das Droben kann mich wenig kümmern », jamais paroles plus allemandes n'ont été prononcées. « Que m'importe ce qui est là-haut dans les nuages, dans le bleu, — dans le ciel de l'idéal ? »

Que l'on ne se laisse pas tromper par l'apparente religiosité de l'Allemand. Il en est comme de celle de la femme, — c'est la *religion de l'égoisme*...

Et l'auteur passe ainsi de l'analyse psychologique générale à l'examen des dispositions religieuses. Pour lui, l'Allemand est un païen, qui ne peut comprendre l'idéalisme suprême, c'est-à-dire le catholicisme, même si, en fait, il se montre respectueux envers l'Eglise. La France, au contraire, malgré son anticléricalisme, avec tout le monde latin, représente « une civilisation fondée sur la raison, la réflexion, la volonté et l'altruisme », bref, une civilisation chrétienne. Et la guerre apparaît comme une guerre religieuse.

M. Johannes Jœrgensen ne manque pas de faire état des nombreux actes dont les prêtres belges ont été victimes, et dans le détail desquels il semble que l'on peut assez fréquemment relever la volonté d'insulter la religion catholique. Les troupes luthériennes, dit-il, furent employées en Belgique, tandis que les troupes catholiques étaient envoyées contre les Russes. Et il conclut : « La guerre des Allemands contre la Belgique n'a pas été, sans doute, dès le début, une guerre de religion, mais elle l'est devenue. »

Il est assez inattendu de représenter cette guerre comme la défense par les Alliés du principe religieux contre l'Allemagne païenne, et l'on aurait quelque peine, je crois, à faire comprendre aux *poilus* que c'est pour cela qu'ils se battent. Si, d'ailleurs, les Allemands luthériens ont été envoyés de préférence dans l'ouest, tandis que les Allemands catholiques l'auraient été vers le front oriental, cela n'a pu être fait que dans un intérêt purement militaire, pour procurer au commandement un moyen de plus d'exciter les troupes. Mais ces considérations religieuses ne sont que la traduction, pour un catholique militant, de ce fait qu'il reconnaît d'abord, et sur lequel il est d'accord avec la plupart des Alliés les plus démocrates et les moins religieux, que le vrai sens de la guerre est une lutte entre le réalisme et l'idéalisme. Et cet accord n'est pas seulement verbal et apparent, puisque la civilisation, que M. Jœrgensen appelle « celtico-latine », est fondée sur la raison et l'altruisme.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Etats-Unis.

Il est très difficile ici en Europe de juger correctement l'opinion américaine sur la guerre, car les Etats-Unis sont une nation très

compliquée en tant que gouvernants et gouvernés. Pour arriver à une conclusion se rapprochant de la situation véritable, nous devons tout d'abord faire une différence marquée entre l'administration à Washington et le peuple en général, puis une autre différence entre l'Américain de naissance et l'élément étranger, puis enfin une troisième entre l'élément teuton et irlandais d'une part et le reste des citoyens d'origine étrangère.

Pendant ces derniers dix-huit mois, j'ai souvent, dans ces pages, donné des exemples de l'opinion exprimée par les Américains nés aux Etats-Unis et ceux d'origine étrangère sur la crise actuelle, opinions extraites de lettres qui n'étaient pas destinées à être publiées et exprimant pour cette raison avec une grande franchise les pensées de leurs auteurs. Mais il y a une autre source excellente pour s'assurer une information presque aussi franche et sûre et que je n'ai pas utilisée jusqu'à présent. Je pense aux principales revues des Etats-Unis. La presse quotidienne est trop souvent influencée par des considérations de parti ou des préoccupations d'intérêt local pour bien refléter l'opinion publique véritable sur une telle question. Mais les revues sont infiniment plus indépendantes dans leurs jugements et ont des points de vue beaucoup plus larges. Il sera donc peut-être intéressant de donner quelques-unes de ces opinions sur la crise européenne, choisies dans les revues les plus importantes hebdomadaires, mensuelles et trimestrielles, et si ces échantillons reflètent un état d'esprit nettement favorable aux Alliés, cela confirmera ce que j'ai dit si souvent dans ces pages sur l'opinion aux Etats-Unis, opposée dans sa majorité aux Etats centraux, alors que le courant vers les Alliés devient plus fort chaque mois.

La *North American Review* est une des plus anciennes revues du monde ; elle célébra son centenaire l'an dernier. Son directeur, M. George Harvey, est un des hommes les plus versés sur la politique courante des Etats-Unis. Dans son numéro de janvier, il a publié trois articles sur les différents aspects de la guerre, tous favorables, d'après de mûres raisons, à la cause des Alliés. Voici les phrases qui terminent son dernier article :

> Ce serait à peine une exagération de dire que cette guerre est un conflit entre citoyens et sujets, entre l'état et la couronne ; d'un côté des états composés de citoyens, de l'autre la couronne commandant ses sujets. Une pareille lutte ne peut finir que d'une façon.

L'*Independent* est une des plus anciennes revues hebdomadaires de New-York. Dans son numéro du 7 février, dans un éditorial sur les relations anglo-américaines, se trouve ce passage qui reflète les sentiments de tout l'article :

> La manière de voir prédominante du peuple américain est si clairement

en faveur de la cause des Alliés qu'une union avec les ennemis de cette cause est inimaginable.

La *Nation*, de New-York, qui exerce aux Etats-Unis peut-être la plus grande influence, étant très lue dans le monde universitaire, publie dans son numéro du 27 janvier une longue et judicieuse étude sur les causes immédiates de la guerre, due à la plume d'un distingué historien, le professeur Edward R. Turner, qui occupe la chaire d'histoire européenne dans une des plus anciennes universités du centre, celle de Michigan. Voici ses conclusions :

La cause immédiate de la guerre fut la note envoyée par l'Autriche à la Serbie ; et les nations responsables sont l'Allemagne et l'Autriche qui ne voulurent point conférer ou tâcher de trouver une solution transactionnelle. Il a été dit qu'au début l'Autriche agissait sans le concours de l'Allemagne ; mais cela paraît très improbable qu'elle se soit tant avancée sans s'être assurée du concours de l'Allemagne.

Un autre puissant hebdomadaire de New-York est l'*Outlook*, dont le franc parler sur la guerre a été cité plus d'une fois par la presse parisienne. Voici un paragraphe terminant un article sur les relations anglo-américaines qui parut dans le numéro du 2 février :

Les problèmes soulevés par le blocus britannique doivent être considérés comme des questions qui correspondraient, dans la vie privée, à celles que jugent le tribunal civil ; ils peuvent par conséquent s'arranger par des compromis et des dédommagements pécuniaires ; tandis que les questions entre notre pays et l'Allemagne sont de la même nature que celles qu'on jugerait devant une cour d'assise, et ne peuvent être légitimement résolues que par la punition et la correction de l'accusé.

Le premier des périodiques purement littéraires aux Etats-Unis est *The Dial*, revue bi-mensuelle de Chicago. Mais depuis le début de la guerre, plus d'une fois elle a rompu avec ses principes de ne pas se mêler de la politique et s'est rangée fermement du côté des Alliés.

Pour terminer, je donne ce paragraphe, si sympathique à la France, extrait d'un article qui a paru dans la *Yale Review*, la plus importante revue trimestrielle des Etats-Unis. M. Moorfield Storey, un des plus éminents avocats du barreau de Boston, écrit :

Les partisans du gouvernement démocratique montrent avec satisfaction la France républicaine dont les citoyens ont fait preuve d'un courage tranquille, d'une calme résolution et d'un sentiment de sacrifice, qui sont l'admiration de tous, au milieu de toutes les horreurs de la guerre. Avec une organisation aussi parfaite que celle de l'Allemagne, sans faire appel aux sympathies, ils nous ont montré ce que peut un peuple libre, et ont prouvé, une fois pour toutes, la force d'un gouvernement démocratique dressé contre une organisation despotique. Les amis des institutions libérales peuvent se montrer fiers de leur choix lorsqu'ils comparent la France républicaine

avec l'Allemagne impériale niant tous les principes que la civilisation nous enseigne à respecter.

THÉODORE STANTON.

VARIÉTÉS

L'origine des tranchées et des mines. — Au cours de la décadence de l'empire romain, l'art des sièges se ressentit de la négligence avec laquelle on traitait la tactique. Toutes les sciences, tous les arts s'étaient corrompus, et la conduite de la guerre était devenue une routine. Chaque chef utilisait à sa guise les moyens que la tradition avait conservés. Charlemagne, le premier, disciplina le chaos général et rendit à la guerre de sièges la forme savante que les Romains lui avaient donnée.

Les Romains n'ont jamais creusé des tranchées. Le terme *vinea* signifiait : machine de charpente pour faire les approches ; et *vineas agere* ne voulait pas dire : ouvrir des tranchées — comme le prétendait Folard (1), — mais avancer et disposer des galeries couvertes, que l'on joignait bout à bout. Le mot *agger* avait plus d'une signification. Il servait à définir une terrasse, une grande levée de terre, comme le mot Χῶμα, et il désignait aussi le terre-plein d'un rempart (*agger valli*). Jules César (2) a employé cette expression dans ce sens, en décrivant ses positions devant Alésia. Dans toutes les pages que Polybe consacre au siège de Lilybée, rien ne donne l'idée de tranchées parallèles. Au contraire, ce que cet historien dit d'un vent impétueux qui ébranla les galeries prouve que ces galeries n'étaient pas creusées dans la terre. Στὰ signifie : portique, galerie, et non pas fossé ni tranchée. Les termes propres à désigner un fossé étaient : τάφρος, διώρυξ, ὄρυγμα. Ce dernier mot signifiait aussi : conduit souterrain, et il était employé par les Grecs dans le même sens que *cuniculus* par les Romains et celui-ci ne signifiait autre chose que *mine* ou galerie souterraine : *cuniculos agunt ab vineis ad caput fontis*, dit César en parlant du siège d'Issoudun. *On conduisit des mines de la galerie jusqu'à la fontaine.* »

Pour communiquer d'une extrémité à l'autre d'un front d'attaque et protéger les troupes qui occupaient les ouvrages, ainsi que les travailleurs, les Romains prenaient des précautions nombreuses ; mais, loin de s'enterrer, ils s'élevaient beaucoup, afin d'obvier aux jets de pierre ou de traits dont ils auraient été accablés dans des tranchées basses et découvertes. Les batteries de balistes et de catapultes, qu'on établissait sur les terrains, étaient protégées par des

(1) Célèbre tacticien (1669-1752).

(2) On lit dans le Livre VII de la *Guerre des Gaules*, au chapitre où il s'agit de l'attaque des lignes d'Alésia par les Gaulois : *proximam fossam cratibus integunt, atque aggere explent...*

épaulements de claies. Lorsque les galeries de charpente ne suffisaient pas, on prolongeait la parallèle au moyen de fascines que soutenaient des piquets et des madriers. Ainsi fit Vespasien, durant le siège de Jotapat. Il est hors de doute que tous les travaux d'un front d'attaque étaient élevés, et que les matériaux employés n'étaient que de la charpente et du clayonnage. Les assauts de Sélinonte, qui se renouvelèrent pendant neuf jours, en sont une preuve. L'assiégeant, repoussé, se retirait dans ses galeries, qu'il ne pouvait prolonger tant que l'assiégé occupait la brèche. Lorsque les Carthaginois eurent forcé le mur de Sagonte, ils ne purent aller plus loin, en raison de l'organisation défensive que l'ennemi avait donnée à ses galeries. Tout ce qu'Annibal put faire fut de se maintenir sur une hauteur où il se retrancha.

Lorsque les circonstances le permettaient, les Grecs et les Romains commençaient par niveler le terrain, à l'aide de muscules et de mantelets roulants qu'ils poussaient devant eux. Pendant ce travail, on ne laissait pas d'établir des batteries de balistes et de catapultes qui se mettaient à tirer sur les créneaux de l'ennemi. Le terrain aplani, on avançait les tours ou les tortues bélières, et l'on formait la parallèle de communication, qui était unique.

En définitive, dans les ouvrages de Thucydide, de Xénophon, de Polybe, d'Arrien, on ne trouve aucune allusion aux *tranchées*. Les autres historiens qui, n'étant point gens de guerre, auraient pu commettre des erreurs, ne varient pas sur le sens des termes militaires et s'accordent en tout avec les premiers. Nous trouvons dans les historiens latins les termes équivalents à ceux qu'emploient les historiens grecs, et des expressions qui retracent les mêmes idées. Ammien Marcellin, qui a écrit avec assez de détails l'histoire des guerres de son temps et fait la description de plusieurs sièges auxquels il a assisté, parle souvent de tortues, de tours, de terrasses, de galeries d'approche, de mines, et ne dit jamais rien qui puisse donner l'idée de tranchées à ciel ouvert. Selon cet historien, l'empereur Julien, ayant investi Maozalmacha et fortifié son camp d'une double rangée de pieux, distribua les travaux de manière que les uns travaillaient à élever des terrasses, d'autres à combler les fossés de la place et d'autres à creuser des mines : *terrarum latibula concava oblongis tramitibus alibi struebantur*. Tout ce que l'on voit dans Ammien ne représente que des travaux élevés et ne montre d'autres moyens pour se couvrir que les tortues d'approche dont on composait la galerie, les mantelets roulants, les muscules, les peaux suspendues ou les parapets de claies.

Au cours des attaques, les Grecs et les Romains ne s'enterraient jamais. La garde des travaux était constituée par des détachements placés derrière la galerie, ou même dedans, lorsque le passage n'était

pas obstrué par le transports des matériaux. Les troupes de réserve se tenaient à distance, hors de la portée des traits, dont la plus longue ne dépassait guère trois stades. Pendant le siège de Bourges, César avait toujours deux légions prêtes à courir au secours, en cas de sortie de l'ennemi. Ces légions étaient rangées en bataille, hors du camp et à proximité des travaux entrepris : *pro castris excucabant.* Malgré Folard, on ne voit nulle part que ces réserves attendaient ailleurs qu'en terrain découvert. Les troupes qui allaient à l'assaut cheminaient derrière la parallèle des galeries d'approche et derrière la terrasse, s'il y en avait une. Comme les galeries avaient des ouvertures latérales, on abattait seulement les mantelets qui les fermaient du côté de la place. A l'appui de ses affirmations concernant l'existence des tranchées couvertes, Folard cite deux sculptures : l'une de l'Arc de Sévère, l'autre de la Colonne Trajane. Or, la première le contredit absolument, car les légionnaires y sont vus de la tête aux pieds, contre la paroi d'une galerie à mantelets. Cette paroi ne ressemble en rien à celle d'une tranchée *blindée*, expression dont se sert Folard. On n'y voit qu'une tortue bélière, mal représentée, et un épaulement de claies ou de fascines, qui parait même très élevé. L'autre sculpture offre au regard des objets si confus, que l'on ne saurait en tirer des notions distinctes.

Après avoir établi que les Anciens n'ont point employé de parallèle creusée, ni aucune sorte de tranchée de défense, il faut reconnaître qu'il se servirent de boyaux pour aller du camp au front de l'attaque ; mais ces communications étaient directes et blindées dans les endroits les plus exposés. En plein jour, grâce à ces boyaux, on pouvait faire venir des troupes du camp, sans que l'ennemi s'en aperçût. Selon Diodore, au siège de Rhodes et à celui d'Egine, on se servit de galeries que l'on appelait σύριγγες χατάςεγοι (canaux couverts). C'est ainsi que Polybe les désigne.

L'origine des mines, ou galeries souterraines, se perd dans l'antiquité. Il est indubitable que les premières dont on se servit furent utilisées par les assiégeants pour arriver jusque dans l'intérieur de la Ville et la surprendre. Fidènes et Veïes furent emportées de cette manière par les Romains. Lorsque l'art des attaques se perfectionna, on employa en même temps le bélier pour faire brèche et la mine pour saper la muraille. Celle-ci se commençait derrière les galeries d'approche. On ne se contentait pas toujours d'une seule ouverture et d'un seul boyau ; on en faisait plusieurs qui allaient directement aboutir à la muraille, près de laquelle on élevait alors une galerie parallèle, afin de pouvoir attaquer sa base sur une plus grande étendue. A mesure que l'on sapait la maçonnerie, on étayait avec du bois enduit de matières combustibles, auquel on mettait ensuite le feu. Vitruve rapporte qu'au siège de Marseille, par César, il y avait

plus de trente mines ouvertes. Les assiégés contre-minèrent de leur côté, en poussant des boyaux sous la terrasse. Souvent, leur dessein était de rechercher la mine de l'assiégeant, afin de la détruire, soit en l'inondant d'eau, soit en la remplissant de fumée. Les Gaulois s'entendaient fort bien à la conduite des mines, comme César le témoigne dans ses Commentaires. Appien raconte qu'au siège de Thémiscire par l'armée de Mithridate, on lâchait dans les mines des bêtes féroces et des essaims d'abeilles. Au siège d'Athènes par Sylla, on vit, dans ces souterrains, des combats à coups de lances et d'épées ; les assiégés ayant miné aussi, les assiégeants contre-minèrent, mais les mineurs des deux parties se rencontrèrent et se battirent. La même chose se produisit au cours du siège d'Ambracie par le consul Fulvius Nobilior. Après une affaire très vive, les Romains restèrent en possession de leur boyau et imaginèrent de remplir de plumes un tonneau percé de plusieurs trous du côté où ils voulaient le présenter : ils mirent le feu aux plumes, et l'épaisseur et la puanteur de la fumée obligèrent l'ennemi de reculer.

La mine était la voie la plus sûre pour réussir dans l'attaque et dans la défense des places. Elle était très inquiétante, lorsque le fossé de la Ville était sec et peu profond, parce qu'il n'était pas nécessaire de s'enfoncer beaucoup, ce qui abrégeait le travail. On peut assurer qu'il y eut des places contre-minées d'avance. Il est très probable que dans celles où les contre-mines n'avaient pas été construites en même temps que l'enceinte, on prenait du moins la précaution d'en creuser, aussitôt que l'on était menacé d'un siège. L'Histoire de Josèphe nous apprend que des contre-mines existaient sous Gamala, lorsque cette ville fut assiégée par Vespasien. Pourtant, Gamala était située sur un rocher fort escarpé. Il y a, dans Œnéas (1), un chapitre qui traite de la manière de s'opposer au travail des mineurs, mais cet écrivain se contente d'indiquer ce que l'assiégé doit faire dans le cas où il soupçonne l'ennemi de travailler sous terre. « En avant de la muraille, dit Œnéas, creusez un fossé très profond, afin que les mineurs de l'assiégeant y aboutissent et puissent être attaqués. Préparez des matières combustibles, pour enfumer la mine. Ensuite, faites une contre-mine... » Vitruve rapporte que les habitants d'Apollonie, ayant appris que les assiégeants poussaient une mine pour pénétrer dans leur ville, étaient dans une grande perplexité. Tryphon d'Alexandrie, leur architecte, fit ouvrir plusieurs contre-mines et suspendre, dans chacune, des vases d'airain dont il s'approchait. Un soir, il s'aperçut qu'un de ses vases tintait faiblement. Ne doutant plus que ce ne fût à proximité de cet endroit que les ennemis travaillaient, Tryphon repéra leur position et fit creuser

(1) Le plus ancien auteur qui ait écrit sur l'art militaire. Il vivait au IVe siècle avant J.-C.

nuitamment des puits qui percèrent leur galerie, dans laquelle on jeta aussitôt de l'huile bouillante, du sable rougi au feu et des immondices tirés des latrines.

Le même usage des mines et des contre-mines passa en Europe, où Philippe-Auguste, le premier, l'adopta. La cité de Château-Gaillard, assiégée par les Français, fut attaquée par mines et défendue par contre-mines, ainsi que le prouve ces trois vers de la Philippide :

Suffodiunt murum, sed non minus hostis ab illa
Parte minare studet, factoque foramine nostros
Retro minatores telis compellit abire.

En 1420, au siège de Melun, conduit par Henri V, roi d'Angleterre, et le duc de Bourgogne, les Anglais poussèrent des mines jusque dans l'intérieur de la ville. « *Les assiégés*, dit Monstrelet, *contreminèrent à l'opposite, et les Anglais firent une barrière, près de laquelle le roi et le duc combattirent à coups de lances contre deux Dauphinois, et vindrent plusieurs chevaliers et écuyers combattre à ladite mine.* » Comme ces guerriers étaient armés formidablement, il fallait que les galeries eussent au moins sept pieds de hauteur et autant de largeur, afin que deux hommes pussent s'y mouvoir de front, avec aisance. Il arrivait, souvent, que l'on s'y donnait des défis et que l'on convenait du mode de combat. A ce même siège de Melun, que Barbazan défendait, « ... *on mit un gros chevron en travers d'une mine, à hauteur de poitrine. Il étoit défendu que nul ne passât pardessus ni pardessous.* » Plusieurs champions des deux partis se présentèrent successivement pour franchir la poutre, et combattirent avec l'épée et la hache. Quand on armait un chevalier au cours d'un siège durant lequel on travaillait pour miner la muraille de la Ville, le récipiendaire, au lieu de passer sa veillée d'armes dans une chapelle, selon l'habitude, la passait dans la mine, en compagnie d'un ancien chevalier. Ces coutumes cessèrent, dès qu'on eut trouvé le moyen de charger les mines à poudre.

En 1487, pendant que les Génois assiégeaient Serezanella, cité qui appartenait aux Florentins, un ingénieur fit l'essai d'une mine à poudre sous la muraille du Château, mais la poudre n'explosa point. Un soldat de fortune, Pierre de Navarre, qui servait alors dans les troupes génoises, étudia cette invention et l'employa avec succès. Ayant offert ses services aux Espagnols, à l'époque où ceux-ci assiégèrent, en 1503, le Château de Naples défendu par les Français, ce Pierre de Navarre établit une mine sous la muraille et somma le Gouverneur de se rendre. Sur son refus, la mine joua, ouvrit une vaste brèche, et la place fut emportée d'assaut. Paul Jolve, dans sa *Vie de Gonzalve*, assure que Pierre de Navarre avait déjà fait des épreuves

de mines à l'attaque de Céphalonie, quelques années auparavant, lorsque les Vénitiens, aidés par les Espagnols, reprirent cette île aux Turcs.

On fit d'abord usage de ces galeries pour l'attaque, avant de s'en servir pour la défense. Les assiégeants les commençaient fort loin, parce qu'on n'avait pas encore appris l'art de se couvrir aux approches ; il fallait aussi dérober à la vue de l'ennemi le va-et-vient des hommes qui transportaient la terre extraite du boyau. Le travail principal consistait à creuser un puits, appelé *descente*, d'où l'on poussait une galerie qui aboutissait à l'endroit choisi pour *chambrer*. On se dirigeait à la boussole ou à l'équerre, et les ingénieurs n'avaient pas encore de méthodes sûres pour juger de l'effet de la mine et régler les proportions de la charge de poudre. Ils avaient souvent de gros déboires, après un long et pénible travail.

Sous Louis XIII, on perfectionna l'usage des contre-mines par lesquelles l'assiégé allait au-devant de l'ennemi, pour le couper ou le faire sauter. L'ouverture se faisait dans le bastion. De là, on conduisait la galerie sous le fossé, et l'on s'étendait de l'autre côté de la contrescarpe, pour chercher le mineur du parti adverse. On avait déjà imaginé d'établir une galerie voûtée, parallèle au mur de la place. Dans cette galerie, de distance en distance, on pratiquait des puits qui donnaient accès sous le fossé. Peu à peu, l'assiégeant abrégea son travail. Il n'ouvrit plus de mines que pour faire sauter les angles du chemin couvert, ou éventer les fourneaux que l'assiégé avait installés sur le glacis. On descendait dans le fossé, on le franchissait sous l'abri d'une galerie en charpente ou d'une tranchée blindée, et l'on attachait le mineur au mur. Quelquefois, après avoir ouvert un trou dans ce mur, l'assiégeant se contentait de lui faire un épaulement, mais l'assiégé ne négligeait rien pour détruire ces travaux, soit à l'aide du canon dissimulé sous l'orillon, soit par des bombes et des feux d'artifice.

Le maréchal de Vauban fixa les règles auxquelles on se conforme encore aujourd'hui pour creuser des galeries souterraines. Sous sa direction, des ingénieurs réussirent à faire sauter le même terrain jusqu'à cinq et six fois.

FRANZ TOUSSAINT.

LA VIE ANECDOTIQUE

Histoire du Permissionnaire. — Lorsqu'il fut dans le train qui l'emmenait à Marseille, l'officier permissionnaire dont il est question s'endormit profondément. Il y avait plusieurs mois qu'il couchait sur le sol, et la douceur des banquettes du wagon de première où il voyageait le faisait dormir, en quelque sorte, de ten-

dresse... C'était sa première permission depuis le commencement de la guerre...

L'arrivée dans la Capitale eut lieu par un beau soleil et, le soir, quand le Permissionnaire reprit le rapide, il emportait de Paris une excellente impression que gâtait seulement quelques embuscades surprises çà et là....

A Marseille, il attendit le bateau qui devait le transporter en Algérie. Il profita de cette attente forcée pour visiter les camps anglais.

La rencontre d'un de ses amis devenu interprète auprès de l'armée anglaise lui facilita ses excursions. Son cicerone savait porter l'uniforme khaki orné des têtes de sphinx.

Le Permissionnaire fut bien reçu sous les tentes des officiers anglais.

L'Interprète qui le guidait jouissant d'une certaine popularité, ceux qui, parmi les officiers anglais, entendaient le français, fredonnèrent une chansonnette dont les Interprètes sont les héros :

Non seul'ment faut savoir l'français,
Faut même connaître un peu d'anglais,
Ça peut servir, on sait jamais,
Aux Interprètes.

Le Permissionnaire vit les Hindous faire leur cuisine et les Tommies s'exercer au maniement d'armes.

Au demeurant, la ville était pleine d'Anglais, d'Hindous, de Serbes, d'Annamites. Ces derniers étaient vêtus en artilleurs, et destinés, disait-on, à l'aviation ; il y avait encore quelques officiers russes et des officiers italiens en petit nombre...

Le second jour, le Permissionnaire s'en fut visiter Aix où il eut la surprise d'être conduit par un cocher qui avait été le propre cocher de Cézanne. Ce brave homme, nommé Baptiste Garnier, se souvenait bien de son maître : « Il fallait dire comme lui ; mais il ne fallait pas le flatter. »

On alla ainsi jusqu'au Jas de Bouffan où peignit Cézanne... Après quoi, rentré à Marseille, le Permissionnaire put enfin, le surlendemain, prendre le bateau qui, tous feux éteints, le porta jusqu'à O..., où il passa le temps de sa permission.

Il y entendit raconter plusieurs histoires dont voici un échantillon.

Ancien professeur au lycée des garçons, puis avocat, X... était encore capitaine des pompiers et vénérable de la loge d'O...

A la déclaration de guerre, il laisse sa femme et ses cinq enfants, s'engage et part comme capitaine.

Un jour sa mort est annoncée officiellement. Et des soldats de son régiment, ses concitoyens, écrivent à sa veuve des détails précis. Le capitaine X... a été tué alors qu'il montait à l'assaut en tête de

sa compagnie et son corps, resté suspendu aux fils de fer et très visible, a fait l'objet de maints combats, mais en vain, car on n'a pu le reprendre. (Notons que l'on a aussi montré ce corps ou du moins un corps qui passe pour être celui du capitaine X... au Permissionnaire...)

A quelques temps de là, la veuve reçoit d'Allemagne une lettre venue par des voies neutres... Il est dit dans la lettre :

« Votre mari n'est pas mort, mais seulement blessé. Il est en ce moment bien soigné... »

Le Permissionnaire entendit aussi raconter l'histoire d'une dame de la Société d'O..., qui, déguisée en Mauresque, parcourt les cafés pour dire leur fait aux embusqués et leur intimer l'ordre de partir sur le Front...

Le Permissionnaire asssista à des couchers de soleil merveilleux où le ciel s'emplissait de roses ardentes, de lilas flamboyants et de violettes phosphorescentes.

Il s'arrêta parfois dans les faubourgs pour écouter les petites fillettes des écoles, petites Françaises, petites Espagnoles et petites Mauresques qui chantaient des rondes nouvelles en sautant à la corde.

A. B. C. D.
Les Français ont gagné,
Les All'mands ont perdu,
Le Kaiser sera pendu.

Ou cette ronde-ci qui a deux couplets :

Ah! mon Dieu quell' triste année!
Tout le mond' mobilisé.
Y a des morts et des blessés,
Il y a mêm' des prisonniers.

Viv' la classe de vingt ans!
C'est des homm's, plus des enfants,
Qu'ils s'en vont aux Dardanelles,
S'ils n'oublient pas leurs petit's demoiselles...

Le Permissionnaire visita la mosquée d'O..., mais il fut aussi à la cathédrale où il entendit un prédicateur démontrer fort ingénieusement l'existence du Dieu unique :

« Il n'y a qu'un Dieu, il ne pourrait y en avoir d'autre. En effet, puisque Dieu est partout, où se mettrait l'autre? »...

Enfin, dans une famille amie, s'étant approché d'une petite fille qui étudiait ses leçons et ayant parcouru le cahier de dictée, il vit que les auteurs à qui les professeurs du lycée de jeunes filles d'O... empruntaient le plus souvent leurs textes étaient M. Pierre Mille et M. Ernest Gaubert, *sous-préfet*.

Puis sa permission expirée, l'officier permissionnaire reprit le bateau et quitta le port d'O... par une belle nuit où la mer était phosphorescente. Le navire fendait l'or vert et liquide. Des tirailleurs sur le pont sombre comme celui du Vaisseau-Fantôme chantonnaient *Amela djiriwel ya la la*... Et quand le jour revint, la côte d'Afrique avait disparu...

En repassant par Paris, le Permissionnaire entendit raconter l'histoire d'une dame qui sait quand la guerre doit finir.

Cette dame se rendait dernièrement au Sacré-Cœur, à Montmartre. Le fiacre qui la conduisait avançait cahin-caha, car la montée est rude.

Une pauvresse suivait péniblement le même chemin. La dame lui offre charitablement une place dans sa voiture. La vieille accepte et la conversation s'engage.

Le sujet, tout le monde le devine.

« Rassurez-vous, ma petite dame, la guerre sera finie au mois de...

— En..., vous plaisantez ?

— La guerre sera finie en... aussi vrai que le cocher qui nous conduit sera mort dans une heure. »

Elles arrivent, se séparent et chacune va faire ses dévotions. En sortant, la dame aperçoit sa voiture, le siège était vide.

Elle cherche son cocher : on venait, lui dit-on, de le transporter dans une pharmacie voisine, mort d'une congestion.

Voilà un conte à dormir debout ; le plus extraordinaire c'est que, paraît-il, il est véridique...

Puis, de retour sur le front, l'officier permissionnaire retrouva

La tranchée en première ligne,
Les éléphants des pare-éclats,
Une girouette maligne
Et le regard des guetteurs las
Qui veillent le silence insigne.

Et quelques jours après, il rencontra quelqu'un de sa connaissance, un caporal d'un régiment voisin. Ce gradé, chargé d'un énorme barda, conduisait un petit détachement et, un monocle suspendu à un cordonnet de soie, se balançait élégamment devant lui. C'était le caporal Gabriel Boissy et, durant quelques minutes, ils parlèrent sans aigreur, avec commisération même, des embusqués de leur connaissance.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

G. Ferrero : *La Guerre européenne ;* Payot. 3 50

Jean Bernard : *Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914.*

Illust. cartes et plans, n° 6. Berger-Levrault. 0 75

Comtesse Marie Larisch : *Le drame de Meyerling*. Trad. de l'anglais par la comtesse J. de S.; Emile-Paul. 3 50

René Lote : *Germania ;* Berger-Levrault. 3 50

Littérature

Les auteurs célèbres au bivouac : Lambert-Thiboust et E. Grangé ; Berger-Levrault et Calmann-Lévy. 0 75

Les auteurs célèbres au bivouac : Marc Michel et Eugène Labiche ; Berger-Levrault et Calmann-Lévy. 0 75

Les auteurs célèbres au bivouac : Jules Moinaux, Verconsin, Labiche et Marc-Michel, Alfred de Musset ; Berger-Levrault et Calmann-Lévy. 0 75

Théodore Botrel : *Chansons de route ;* Payot. 3 50

G. Michaut : *La Fontaine*, II ; Hachette. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle.

C. Berlet : *Rémérèville ;* Bloud. 0 60

Carte des opérations russo-turques ; Berger-Levrault. 1 »

Charles Daniélou : *De l'Yser à l'Argonne ;* Bloud. 0 60

G. Desson : *Souvenir d'un otage*. Préface de Serge Basset, avec 6 photos et 12 dessins ; Bloud. 2 50

Paul Gsell : *Le Carnet sublime ;* Larousse. 0 50

Ch. Hennebois : *Aux mains de l'Allemagne*. Avec une préface d'Ernest Daudet ; Plon. 3 50

Henry Joly : *La paix religieuse ;* Bloud. 0 60

Johannes Jœrgensen : *La Cloche Roland ;* Bloud.

Lettre de l'Episcopat belge aux Cardinaux et Evêques d'Allemagne, de Bavière et d'Autriche ; Bloud. 0 60

Frédéric Masson : *Discours à l'hôpital ;* Bloud. 1 50

Maurice des Ombiaux : *Les Revendications de la Belgique ;* Bloud. 0 60

H. de Vere Stacpoole : *Journal d'un officier prussien*. Adapté de l'anglais par Henry Frichet ; Bloud. 0 60

William Vogt : *A propos du moins Romain des Rollands furieux ;* chez l'auteur. 1 »

Poésie

Boyer d'Agen : *La Mystique de la guerre ;* Lemerre. 0 50

Général Bruneau : *Vers héroïques ;* Berger-Levrault. 1 »

J. Dessagnères : *France !* Imp. Jouglard, Marseille. » »

Gilles Normand : *Les Voix de la Fournaise*. Préface de Maurice Barrès ; Perrin. 3 50

Roman

Capitaine Danrit : *La Guerre souterraine*. Illust. de G. Dutriac ; Flammarion. 3 50

Jeanne Laudre ; *... puis il mourut ;* Renaissance du Livre. 3 50

Sociologie

L'Allemagne a-t-elle le secret de l'organisation ? Enquête par Jean Labadie ; Bibl. de l'Opinion. 3 50

L. Chauvin : *Manuel de l'impôt sur le revenu pour tout le monde ;* Chez l'Auteur. 2 »

Dr Henry Mariavé : *Pour la Salette contre nos Princes ;* Imp. Firmin et Moutane, Montpellier. » »

H. Muffang : *Langue internationale. Point de vue national ;* Chez l'auteur. 0 50

J. Riesser : *Préparation et conduite financière de la guerre*. Préface de M. André E. Sayous ; Payot. 5 »

Th. Ruyssen : *Le problème des nationalités ;* Ligue des Droits de l'homme. 0 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Marcel Hebert. — Un portrait de Verhaeren au Luxembourg. — La fin d'un chevalier d'industrie. — Le Mont-Saint-Michel en danger. — Le Café de Fleurus. — L'Occupation allemande en Serbie. — Poétesse de cour. — Mounet-

Sully et les Allemands. — L'Autel de Verdun.— La voix des Neutres. — Musique anglaise. — Une exposition de l'Art pendant la guerre. — Vers culinaires. — *La Herse*.

Mort de Marcel Hébert.— La vie de Marcel Hébert (1851-1916) fut un rare exemple de désintéressement et sa pensée une expression complète et achevée de l'humanisme français.

Prêtre, directeur d'une grande Ecole, éducateur de toute une jeunesse, qui lui a voué une reconnaissance et une affection profondes, il rompit avec l'Eglise et abandonna une carrière brillante pour une existence très précaire, parce qu'il était convaincu de l'incompatibilité des dogmes religieux avec la science et la philosophie. Ce sacrifice de toute une vie à de pures idées est un héroïsme peu commun, dont son extrême modestie avait écarté tout orgueil. Il ne croyait plus : il renonça, sans éclat, tout simplement, ne pensant même pas qu'il pût en être autrement.

Son œuvre fut d'une qualité rare par sa variété, sa clarté et sa précision toutes françaises, son absolue sincérité. La philosophie religieuse en fut le centre. Ses premiers travaux sur saint Thomas et Kant (1886), Voltaire et Renan (1891), Platon et Darvin (1893), sont une expression intéressante et éminente du *modernisme* catholique français. Mais il vit bientôt que cette tentative de conciliation ne pouvait satisfaire ni la foi ni la raison. Dans *La dernière Idole* (1903), il dénonça l'illusion philosophique du dieu personnel transcendant et, dans *La Faillite du catholicisme despotique* (1903), les formes autoritaires de la croyance religieuse ; dans *L'Evolution de la foi catholique* (1905), il étudia les transformations de la foi chrétienne, fidéiste et orthodoxe ; dans *Le Divin* (1907), il décrivit les formes diverses, émotives, intellectuelles et actives, du sentiment religieux et conclut au caractère mythique de toutes les théologies ; dans *La Forme idéaliste du Sentiment religieux* (1909), il montra sur deux exemples, saint Augustin et saint François d'Assise, ce que les tendances religieuses ont à la fois, selon lui, d'éternel et de transitoire. *Le Pragmatisme* (1909) est une analyse historique et philosophique, très pénétrante, du problème de la connaissance, où il mit en lumière les insuffisances et les paradoxes d'une doctrine qui réduit la valeur du savoir à l'utilité et à l'action.

Il s'intéressa passionnément à toutes les formes de l'art, préhistoriques, primitives et modernes. Son *Sentiment religieux dans l'œuvre de R. Wagner* (1895) est une des productions les meilleures, nette et précise, de l'immense littérature, si souvent obscure et pédante, que le wagnérisme a provoquée en France. Il nous a dit, dans les *Souvenirs d'Assise* (1903) et dans de nombreux articles, l'impression profonde que fit sur lui l'art italien, et, plus récemment, la beauté pure et parfaite des paysages et du génie helléniques. Plusieurs études d'archéologie religieuse, notamment *Les martyrs céphalophores* (1914), ont présenté des solutions intéressantes de problèmes d'iconographie religieuse. Son érudition artistique était prodigieuse, mais ne fut jamais abstraite et sèche : elle était toujours éclairée par l'étude directe des œuvres et vivifiée par son goût pour la philosophie de l'art.

En histoire, il publia plusieurs travaux importants sur Jeanne d'Arc, à qui il avait voué un véritable culte, et des discussions savantes sur les origines du christianisme.

Sa dernière pensée est allée à Socrate. Un petit écrit, *En marge du Phédon*, qui fera suite, dans le *Coenobium* de Lugano, à une étude sur la formechrétienne de la foi dans la survivance, *Sur la vie future* (Juil. 1915), nous laisse l'ultime expression de son espérance en l'immortalité.

Socrate et Jésus, l'intelligence et le sentiment, ont été les deux pôles d'un esprit, à qui rien d'humain ne fut jamais étranger et qui s'efforça toujours de sentir, de comprendre et d'exprimer, dans leur plénitude, la richesse, la beauté et la vérité de la vie. — FÉLIX SARTIAUX.

§

Un portrait de Verhaeren au Luxembourg. — Aux souscriptions dont nous avons publié les listes, et qui s'élèvent à..... 3.946 fr.

Nous sommes heureux de joindre celle de M. le Président de la République..... 200 fr.

Total..... 4.146 fr

§

La fin d'un chevalier d'industrie. — On annonce le suicide, dans une misérable chambre meublée de Berlin, de l'un des représentants les plus typiques de l'esprit d'entreprise néo-allemand Max-Ferdinand Sebaldt, homme de lettres et homme d'affaires, manager et éditeur, était le fils d'un conseiller intime du gouvernement, qui « réforma » les chemins de fer en Turquie. Né en 1859, il fit ses études en Suisse et, après avoir beaucoup voyagé, surgit en 1885 dans la capitale de l'empire, pour s'y livrer à la spéculation de bâtiments. Les nombreux écrits qu'il publia alors traitaient de la mise en valeur de la banlieue berlinoise et de la réforme agricole. Après avoir organisé des expositions, Max-Ferdinand Sebaldt se mua subitement en « professeur Hermann », pour devenir l'apôtre du nu. Les nombreuses *Nakt-Logen*, où les individus des deux sexes se livrent à des poses plastiques pour comparer leur anatomie, sont dues à son initiative. Mais il eut alors des démêlés avec la justice de son pays, non pas à cause des exercices clandestins auxquels il présidait, mais parce qu'il avait porté indûment le titre de « professeur ». Cette circonstance ne l'empêcha pas de créer, au début de la guerre, avec l'assentiment des autorités militaires, un journal de campagne qui fut publié pendant quelque temps sur le front ouest. Mais n'ayant pu contribuer à conquérir Paris, la nostalgie des grandes villes le ramena à Berlin, où il mit brusquement fin à ses jours. Max-Ferdinand Sebaldt était le frère d'un haut dignitaire de l'Église.

§

Le Mont-Saint-Michel en danger. — Aux angoisses de l'heure présente, les « Amis du Mont-Saint-Michel » en joignent d'autres. Le temps fait son œuvre, la digue s'ensable chaque jour un peu plus. Si l'on n'avise au plus tôt, il sera trop tard, et sans retour, pour rendre le Mont à la mer et lui restituer sa physionomie primitive.

Les « Amis du Mont-Saint-Michel » ont écrit dernièrement au ministre de l'Instruction publique pour lui rappeler la promesse qu'il a faite l'an dernier, lors de sa visite à la célèbre abbaye. « Depuis cette époque, dé-

clare M. Léon Bérard, leur président, l'extension des atterrissements s'est sensiblement aggravée et semble aujourd'hui atteindre l'extrême limite au delà de laquelle il y aurait lieu de *considérer comme illusoire toute tentative humaine de défense contre les événements naturels qui tentent à consommer irrémédiablement la perte de l'insularité du Mont-Saint-Michel.* »

Or la terre et le sable gagnent le pied du mont. Ce n'est plus une question d'années. C'est une question de mois.

Mais il y a un remède et nous le proposons à M. Marcel Sembat, homme politique, pour qui les questions d'art existent : pourquoi ne pas faire travailler à la défense du Mont les prisonniers allemands ? En peu de temps le désensablement de la digue serait ainsi opéré.

Avec leurs canons, les Allemands ont détruit assez de nos œuvres d'art pour qu'on puisse, en bonne justice, les contraindre à sauver celle-là.

§

Le Café de Fleurus. — Le Café de Fleurus n'est plus. Une pouponnière en occupe les locaux. Des souvenirs politiques et artistiques s'y rattachaient qui méritent peut-être d'être évoqués avant le grand oubli.

Sous le second Empire, le Café de Fleurus était un centre d'opposition républicaine. Gambetta y faisait déjà des discours, et Courbet y défendait la peinture réaliste. Le 12 janvier 1870, un groupe d'habitués partit de là pour aller aux obsèques de Victor Noir. Le soir, ils s'y retrouvèrent et palabrèrent fort avant dans la nuit.

Après 1871, le Café de Fleurus devint exclusivement un cénacle d'artistes. On y rencontrait parfois Falguière, Dubois, Chapu, les deux premiers habitant rue d'Assas, le troisième rue Notre-Dame-des-Champs. Mais on y rencontrait surtout leurs élèves.

Dans les temps qui précédèrent cette guerre, M. Charles Morice réunissait des amis en un dîner mensuel au Café de Fleurus. On mangeait mal, mais les conversations étaient du ton le plus élevé.

Il y eut aussi au Café de Fleurus des séances de poésie tenues par un groupement de jeunes poètes, les « Tigres ».

Toutefois, ce lieu demeura toujours particulièrement consacré à la peinture et à la sculpture.

§

L'occupation allemande en Serbie. — Nul n'ignore que le gouvernement allemand est en train d'*organiser* la Serbie. C'est à ces fins probablement qu'elle y organise la détresse. Le Dr Alfred H. Fried, directeur de la *Friedens-Warte*, voit, à le constater, l'occasion de dire une vérité de plus à ses compatriotes qui, entre parenthèses, doivent depuis longtemps trouver que « la cour est pleine ». Si le Dr Fried est un pacifiste, il n'a jamais cessé d'être un patriote allemand, et c'est ce qui donne une vertu toute spéciale aux jugements qu'il porte :

Voici un tableau à faire dresser les cheveux, tracé par un sanitaire qui se trouvait récemment à Belgrade. Le peuple serbe est affamé. Des familles aisées n'ont rien à manger. Une dame de sa connaissance lui racontait n'avoir pu, dix jours, nourrir ses enfants. Elle trouva dans son grenier de vieux grains de maïs qu'elle leur donna et qui les rendirent malades de la dysenterie. Pas de charbon pour la

population, le tout étant réquisitionné pour l'armée. On a vidé la cave d'un ancien ministre du combustible qu'elle contenait. On refusa de lui en donner contre argent. Par contre, on se montre prodigue pour bien d'autres choses. L'existence de la population est épouvantable. La plus grande partie des hommes est prisonnière ou internée. Femmes, enfants, vieillards, sont sans assistance. Pensions et traitements sont suspendus. La couronne a cours forcé de deux deniers, c'est-à-dire plus de deux fois sa valeur. Les habitants ne doivent pénétrer dans aucune demeure autre que la leur. Nul par conséquent ne peut rendre visite à des parents. Envois de lettres et d'argent sont interdits. Les militaires ont seuls le droit d'user des tramways, et personne ne doit se montrer dans les rues après 7 heures du soir. C'est donc pour chacun la contrainte de rester inactif en une chambre obscure et froide, et de souffrir solitairement de la faim.

Alors qu'on considère en Allemagne comme un crime digne de la peine de mort et qui justifie pleinement les représailles les plus rigoureuses la seule intention — reconnue d'ailleurs comme irréalisable — d'affamer la nation allemande, c'est tout un peuple qui meurt littéralement de faim sous les regards de fonctionnaires allemands.

§

Poétesses de cour. — Carmen Sylva, qui vient de mourir, aimait à s'entourer de jeunes filles, artistes et poétesses, qui lui composaient une sorte de garde d'honneur. Parmi elles, Hélène Vacaresco se fit tout de suite distinguer. La reine en arriva même, tant elle aimait la jeune poétesse, à vouloir faire d'elle sa bru. Mais la raison d'Etat intervint, le beau rêve s'évanouit, et c'est ainsi qu'Hélène Vacaresco reste toujours la dolente fiancée du prince Charles de Roumanie.

Dolente, elle l'est, mais surtout dans ses poèmes. Son aspect physique ne traduit nullement la douleur de son âme. Le chagrin tue les hommes et engraisse les femmes, dit-on. Hélène Vacaresco, grasse et replète, les joues colorées, les yeux brillants comme des escarboucles, semble plutôt créée pour la joie.

Un soir qu'elle dînait chez la comtesse de Loynes, Jules Lemaître, placé en face d'elle, l'entretint de ses princières amours. Il n'y mit pas plus de discrétion que le sujet, connu de tous, n'en comportait. La poétesse lui répondait d'abondance, attendrie, les yeux mouillés.

— J'ai tant souffert ! murmura-t-elle.

A ce moment le maître d'hôtel lui présenta le foie gras. Elle s'en servit une tranche qui couvrit le fond de son assiette.

§

Mounet-Sully et les Allemands. — Les journaux allemands ont consacré à Mounet-Sully de nombreuses notices nécrologiques. Ils ont rappelé les tournées du grand tragédien en Allemagne. Sa création d'Hamlet a été généralement louée. Cependant, un journal de Berlin déclare : « Il rendait admirablement la partie spirituelle du rôle, mais le côté émotion lui échappait totalement. » Et les *Dernières Nouvelles de Munich* énoncent : « Son grand rôle fut l'Œdipe de Corneille. »

Enfin, un autre journal affirme que Mounet-Sully « fut excellent surtout dans les rôles comiques ».

§

L'Autel de Verdun. — La *Nouvelle Presse libre* de Vienne publie la lettre suivante d'un ami des arts :

Le passé de la ville et forteresse de Verdun relève non seulement de l'histoire politique universelle, mais encore de l'histoire de l'Art. La peinture et la sculpture

s'y sont développées sur les ruines d'une cité romaine; les émaux de Verdun sont célèbres, et l'œuvre la plus importante de cette branche de l'Art se trouve en l'abbaye de Klosterneuburg. Le prévôt Wernher fit exécuter chez le maître Nicolas l'autel dit Autel de Verdun. Ce travail, qui comportait 51 panneaux représentant des scènes bibliques et dont la destination primitive était de servir de revêtement à une chaire, fut terminé en 1181. Les traits en sont gravés dans le cuivre puis dorés; le fond recouvert d'un émail bleu ciel. En 1318, après l'incendie qui dévasta une partie de l'abbatiale, cet ouvrage, qui n'a pas son pareil dans l'histoire de l'Art, fut, riche de six nouvelles scènes, transformé en rétable et recouvert, au dos, de peinture à détrempe. Pendant ledit incendie, l'Autel de Verdun courut les plus grands dangers. Comme l'eau manquait pour combattre les flammes, on fut obligé de recourir aux précieux vins de la petite cave du réfectoire. L'autel resta dans l'église jusqu'en 1714, puis il passa dans la Salle du Trésor, où il demeura jusqu'en 1833. Depuis lors, il sert de nouveau de rétable, dans une chapelle à gauche du maître-Autel, hélas! dans une mauvaise lumière, non loin du sureau dont les branches, au dire de la légende, accrochèrent le voile de la Duchesse Agnès. C'est un triptyque. Le centre contient neuf panneaux sur trois rangs, et les volets chacun quatre panneaux, également sur trois rangs. La rangée supérieure représente des scènes de l'Ancien Testament, prises la plupart dans l'histoire d'Egypte. Puis suivent l'histoire de Samson et des scènes du Nouveau Testament. Toutes les figures sont d'or, et les détails en émail rouge et bleu. Entre chacun des panneaux, se dressent des colonnettes émaillées que surmontent des trèfles. Dans les coins, des bustes de prophètes et des personnages allégoriques.

Voici le commencement de l'inscription métrique que porte le rétable de Verdun et qui témoigne de l'origine du chef-d'œuvre :

Anno millenо centeno septuageno
Nec non undenо, Gwernherus, corde sereno,
Sextus prepositus, tibi, virgo Maria, dicavit
Quod Nicolaus opus Virdunensis fabricavit.

§

La voix des Neutres. — On nous communique une lettre écrite à un Français par un de ses amis, officier dans l'armée norvégienne.

Après avoir déclaré que, « même au moment où l'Allemagne annonce la conquête d'un fort, nous nous rendons bien compte ici que l'Allemagne finira par être battue, c'est fatal », il continue ainsi :

Tous les petits Etats doivent d'ailleurs être avec vous, car le monde ne peut guère parvenir à un plus haut degré de civilisation, si la paix à chaque instant est rompue par une caste militaire comme la caste allemande qui, par l'appel incessant au glaive, force les nations à s'armer toujours davantage pour leur défense. C'est une nécessité d'écraser toute tentative d'établir en Europe la domination d'un seul peuple. Nous sommes donc solidaires avec vous, car vous défendez la cause de l'indépendance des peuples et le droit international. Dans l'avenir, les rapports entre les Etats ne doivent plus être menacés par la force, mais solidement assis sur le droit dans une communauté internationale, avec égalité pour toutes les nations.

Comme dans les grandes périodes de l'histoire, vous vous êtes mis en avant. Vous luttez pour l'idéal et pour le salut de la civilisation. Vous répandez sur les champs de bataille des flots de sang généreux tels qu'une terre de l'histoire n'en avait jamais bus. Vous souffrez atrocement, mais vous ne vous plaignez pas. Jamais la France n'a paru aussi grande et noble. Jamais elle n'a autant provoqué la sympathie profonde, l'admiration, le respect.

Ne vous inquiétez donc pas de ces voix de gens épars, qui ne comprendront la grandeur de votre victoire que lorsqu'ils verront les résultats de la guerre.

Dites au peuple français que nous sommes de cœur avec vous, et que nous désirons pour vous une victoire décisive, totale, qui donnera au monde une paix durable.

Vive la France !

§

Musique anglaise. — Dans la meilleure intention du monde, M. Isidore de Lara fonda un prix de musique anglaise. Croire que la fondation d'un prix est susceptible de faire éclore le génie était une des erreurs les plus comiques d'avant la guerre. Le geste de M. de Lara nous prouve que cette erreur a la vie dure.

Alléchés par l'or de M. de Lara, quelques concurrents se mirent à l'œuvre. Ils empruntèrent le thème d'un roman de Dickens, le *Pickwick-Club*, et allez donc ! En avant, la musique anglaise !

M. Joseph Holbrocke ayant remporté le premier prix, son *Pickwick-Club* fut exécuté solennellement devant un public d'élite. Aux premières mesures, les auditeurs pâlirent : on leur jouait du Richard Strauss.

Pour se consoler, ils s'en allèrent en fredonnant *Tipperary*.

§

Une exposition de l'Art pendant la guerre. — En avril va s'ouvrir à Genève, au Palais Eynard, une exposition de l'art pendant la guerre. A côté d'aquarelles, dessins, pochades exécutées sur le front, seront groupés les mille petits objets confectionnés par les poilus dans les tranchées, ou dans les camps de prisonniers, bagues, ronds de serviette ouvrés dans l'os à moelle, cendriers évidés dans l'omoplate de bœuf du rata. Dès à présent les organisateurs ont reçu de nombreux envois de France, et plus de vingt-cinq camps de prisonniers en Allemagne ont envoyé à Genève des aquarelles et des objets authentiqués par le cachet du camp. Les blessés des hôpitaux et les prisonniers hospitalisés en Suisse ont également apporté leur concours à cette exposition.

Le Comité est composé de MM. Raymond Kœchlin, président de la Société des Amis du Louvre, Mathias Morhardt, rédacteur au *Temps*, Félix Vallotton, peintre, membres d'honneur; Mme A Bétant, de Genève, présidente; M. Max Dollfus, de Mulhouse, vice-président; M. Léon Mieg, de Mulhouse, trésorier; M. Etienne Clouzot, secrétaire général; Mme Pageot de Reverseaux, à Berne; MM. C.-A. Angst, sculpteur, A. Bétant, Auguste Blondel, Gustave Maunoir, président du Cercle des Arts et des Lettres de Genève, Henri van Muyden, peintre, James Vibert, sculpteur.

§

Vers culinaires. — La *Gazette de Francfort* prétend qu'en 1870 pendant le siège de Paris, au plus fort de la famine, « *der grossen Pariser Fleischnot* », Victor Hugo, priant à dîner Mme Judith Gautier, lui adressa ce quatrain :

Si vous venez ce soir, ô beauté que j'admire
Je vous *ferai* servir un repas sans égal,
Je *fais* tuer Pégase, et je le *ferai* cuire
Afin de vous offrir une aile de cheval !

Or, voici la teneur exacte de ce badinage hippophagique, tel qu'a bien voulu me le communiquer la destinataire :

Si vous étiez venue, ô belle que j'admire,
Je vous aurais offert un dîner sans rival :
J'aurais tué Pégase et je l'aurais fait cuire
Afin de vous offrir une aile de cheval.

Evidemment, je préfère la *Légende des Siècles*, mais cette version est tout de même préférable à l'autre, ingénument tenue pour authentique par le docteur Simond (de Francfort), M. Cougnard, de la *Semaine Littéraire* génevoise, et autres connaisseurs. — WILLY.

§

« **La Herse** ».— Une phalange d'artistes des théâtres de la rive gauche qui, dès le début de la guerre, sut lutter contre l'adversité atteignant alors si cruellement la corporation dramatique, vient d'adjoindre à son activité philanthropique une intéressante revue mensuelle illustrée : *La Herse*, placée sous la direction d'un jeune comédien, M. Laurent Bruna. *La Herse*, qui nous donne en ce mois son 5e numéro, a déjà publié de nombreux articles de critique dramatique et littéraire. On y cherche noise à Bergson, à Barrès ; on y lit des vers, qui, à défaut d'autres mérites, ont celui de laisser en repos la muse héroïque ; on y trouve des audaces : celle, notamment, de Mme Lucine qui conclut avec Malthus une entente...cordiale et courageuse. Récemment paraissait un reportage sur d'Annunzio s'illustrant d'un amusant profil. (Abonnement annuel : 1 fr. 50, avenue du Maine, 54.)

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

L'Assemblée Générale Ordinaire de la Banque de Paris et des Pays-Bas a eu lieu le mars sous la Présidence de M. Griolet.

Le Bilan au 31 décembre 1915 présente de très importantes différences par comparaison avec le Bilan au 31 décembre 1914.

Au Passif, les Chapitres qui concernent les engagements envers les tiers offrent une luction totale de : fr. 146.958.503,55.

Les Effets à payer, dont le montant pour le Siège Social s'élevait au 31 Décembre 1914 fr. 43.606.308,73, ont été entièrement soldés. Le chiffre de : fr. 3.694.329,70, qui figure actuellement au même compte, concerne des effets récemment créés en exéion de Crédits ouverts à des Clients.

Le solde des Comptes-Courants Créditeurs n'est plus que de : fr. 109.906.428,51 au 1 de : fr. 231.127.263,96, présentant la très forte réduction de : fr. 121.220.835,45 par te des remboursements effectués. Le mouvement des Dépôts de la Clientèle n'a pas ru ; toutefois, les Etats et les Sociétés qui avaient conservé de très importants crédits suite des opérations faites pour leur compte, ont dû effectuer, dans les plus courts ais, les retraits nécessités par les besoins résultant de la guerre.

La Banque a pu faire face à toutes ces exigibilités entièrement par ses propres yens.

A l'Actif, les comptes se sont trouvés nécessairement réduits dans une proportion ivalente, en raison surtout des recouvrements effectués par la Banque sur les Comptes-urants Débiteurs et du remboursement qui lui a été fait de la plus grande partie des orts.

Le résultat de ces mouvements de comptes se traduit par les deux chiffres suivants, résument la situation :

Le Passif de la Banque envers les tiers n'est plus que de..... fr. 216.514.940,03
rs que son Actif s'élève à..... 425.326.226,79

Le Compte de Profits et Pertes pour l'Exercice 1915 se solde par un Crédit de : 5.254.442,64.

Sur la proposition du Conseil d'Administration, l'Assemblée Générale a décidé la artition d'un dividende de 5 o/o, soit 25 francs par action, sous déduction des pôts.

Ce dividende nécessitant une somme de : fr. 5.000.000, il reste un excédent de : 254.442,54 qui sera ajouté aux Profits et Pertes précédemment reportés.

Les Comptes des Succursales d'Amsterdam et de Genève n'ont subi que des modifiions provenant de règlements qui leur ont été faits par leur Clientèle.

En ce qui concerne la Succursale de Bruxelles, les chiffres de la situation au 30 Juin 14 ont été maintenus au Bilan. Cette succursale, mise sous séquestre par l'autorité mande, n'a pu faire parvenir ses comptes.

L'Assemblée Générale a approuvé, dans toutes leurs parties, le Rapport et les Comptes l'Exercice 1915 ; réélu M. G. Griolet, Administrateur, et M. G. Teyssier, Censeur ; mmé MM. R. Sautter et le Comte de Lyrot, Commissaires.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographiepolitique: Fernand Caussy.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzeville.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro.....	1.75
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.